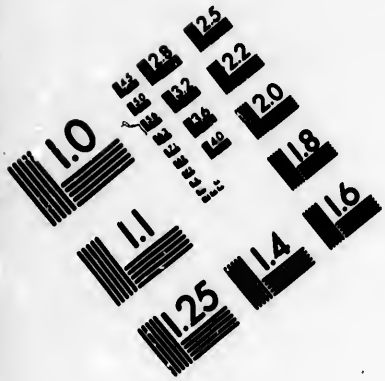


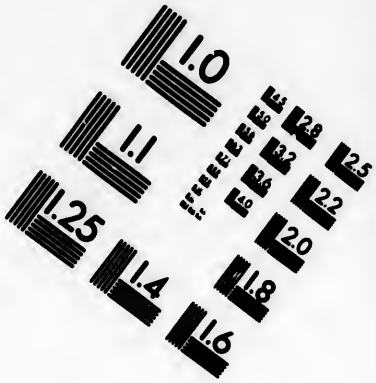
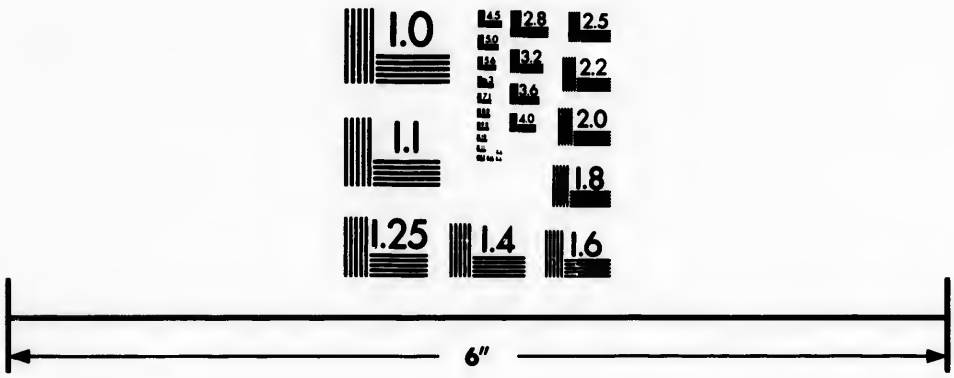


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1984

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☑ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☑ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

☑ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Pagination irrégulière: [1] - 85, 89, 87 -222p.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

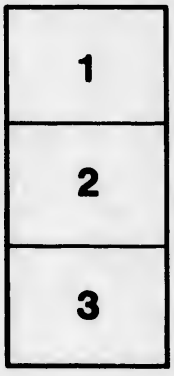
Bibliothèque nationale du Canada

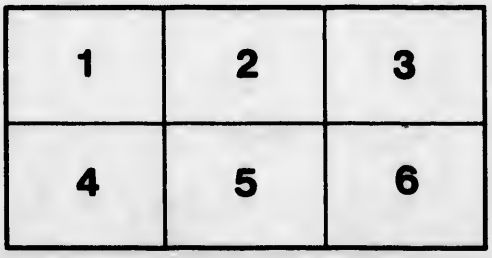
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

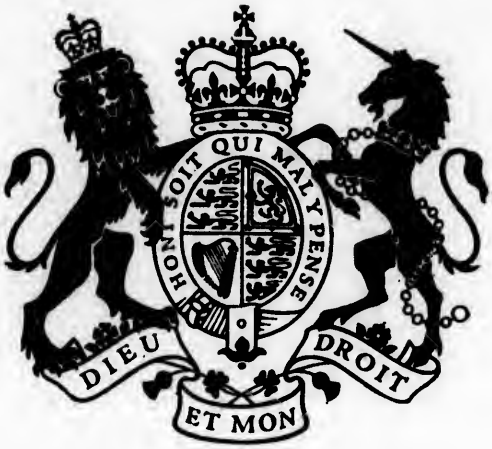
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





32X



PRESENTED BY THE
BRITISH GOVERNMENT
TO THE
GOVERNMENT OF CANADA
FOR THE
NATIONAL LIBRARY
ON THE OCCASION OF
THE CENTENARY
OF CONFEDERATION
1967

DIALOGUES

De Monsieur le

BARON de LAHONTAN

Et d'un

SAUVAGE,

Dans l'AMERIQUE.

Contenant une description exacte des mœurs & des coutumes de ces Peuples Sauvages.

Avec les Voyages du même en Portugal & en Danemark, dans lesquels on trouve des particularitez très curieuses & qu'on n'avoit point encore remarquées.

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

A AMSTERDAM,

Chez la Veuve de BOEKTEMAN,

Et se vend

A Londres, chez DAVID MORTIER, Libraire dans le Strand, à l'Enseigne d'Erasme.

M. DCCIV.

DIALOGUES

DE LA CONCIAN

SALVAGES.

PREFACE.

JE m'étois tellement flatté de r'entrer dans la grace du Roy de France, avant la déclaration de cette Guerre, que bien loin de penſer à l'impreſſion de ces lettres & de ces Mémoires, je comptois de les jetter au feu, ſi ce Monarque m'eût fait l'honeur de me redonner mes Emplois ſous le bon plaiſir de Meſſieurs de * *Pontchartrain* pére & fils. C'eſt cette raiſon qui m'a fait négliger de les métre dans l'état où je ſouhaiterois qu'ils fuſſent, pour plaire au Lecteur qui ſe donnera la peine de les lire.

* L'un Chancelier de France, l'autre Sécrétaire d'Etat, trés riches en or & en argent.

Je passai à l'âge de 15. à 16. ans en *Canada*, d'où j'eus le soin d'entretenir toûjours un commerce de lettres avec un vieux Parent, qui avoit exigé de moy des nouvelles de ce Païs-là, en vertu des assistances qu'il me donnoit annuellement. Ce sont ces mêmes lettres dont ce livre est composé. Elles contiennent tout ce qui s'est passé dans ce Païs-là entre les Anglois, les François les * *Iroquois*, & autres Peuples, depuis l'année 1683. jusqu'en 1694. avec quantité de choses assez curieuses, pour les Gens qui connoissent les Colonies des Anglois, ou des François. Le tout est écrit avec

* Appellés MAHAK par les Anglois de la nouvelle York.

vec beaucoup de fidélité. Car enfin, je dis les choſes comme elles ſont. Je n'ay flatté, ni épargné perſonne. Je donne aux *Iroquois* la gloire qu'ils ont aquiſe en diverſes ocaſions, quoique je haïſſe ces Coquins là plus que les cornes & les procez. J'atribue en même temps aux gens d'Egliſe, (malgré la vénération que j'ay pour eux) tous les maux que les *Iroquois* ont fait aux Colonies Françoiſes, pendant une guerre, qu'on n'auroit jamais entrepris ſans le conſeil de ces pieux Eccléſiaſtiques.

Aprés cela, j'avertis le Lecteur que les François ne connoiſſant les Villes de la *Nouvelle York*, que ſous leur ancien nom, j'ay eſté obligé de

me conformer à cela, tant dans ma Rélation, que dans mes Cartes. Ils appellent *NIEU-YORK* tout le Païs contenu depuis la ſource de ſa Riviére juſqu'à ſon Embouchure, c'eſt à dire juſqu'à l'Iſle où eſt ſituée la Ville de *Manathe* (ainſi apellée, du temps des Hollandois) & qui eſt à préſent apellée des Anglois *Nieu-York*, Les François appellent auſſi *Orange* la Plantation d'*Albanie*, qui eſt vers le haut de la Riviére. Outre ceci le Lecteur eſt prié de ne pas trouver mauvais que les penſées des Sauvages ſoient habillées à l'Européane; c'eſt la faute du Parent à qui j'écrivois, car ce bon homme ayant tourné en ridicule la * Harangue métaphorique de la

* Lettre. Grand-

Grand-Gula, il me pria de ne plus traduire à la lettre un langage si rempli de fictions & d'hiperboles sauvages ; c'est ce qui fait que tous les raisonnements de ces Peuples paroistront icy selon la diction & le stile des Européans ; car ayant obéï à mon Parent, je me suis contenté de garder les copies de ce que je luy écrivois, pendant que j'estois dans le Païs de ces Philosophes nuds. Il est bon d'avertir le Lecteur, en passant, que les gens qui connoissent mes défauts, rendent aussi peu de justice à ces Peuples qu'à moy, lorsqu'ils disent que je suis un Sauvage & que c'est ce qui m'oblige de parler si favorablement de mes Confrères. Ces Observateurs me font

beaucoup d'honeur, dés qu'ils n'expliquent pas que je ſuis directement ce que l'idée des Européans attache au mot de *Sauvage*. Car en diſant ſimplement que je ſuis ce que les Sauvages ſont, ils me donnent, ſans y penſer, le caractére du plus honnête homme du monde; puiſqu'enfin c'eſt un fait inconteſtable, que les Nations qui n'ont point été corrompues par le voiſinage des Européans, n'ont ni *tien* ni *mien*, ni loix, ni Juges, ni Preſtre; Perſonne n'en doute, puiſque tous les Voyageurs qui connoiſſent ce Païs-là, font foy de cette verité. Tant de gens de diférentes profeſſion l'ont ſi bien aſſuré qu'il n'eſt plus permis d'en douter. Or ſi cela eſt,

on

on ne doit faire aucune dificulté de croire que ces Peuples ſoient ſi ſages & ſi raiſonnables. Il me ſemble qu'il faut être aveugle pour ne pas voir que la propriété des biens (je ne dis pas celle des femmes) eſt la ſeule ſource de tous les déſordres qui troublent la Société des Européans; il eſt facile de juger ſur ce pied-là que je ne prête en aucune maniére le bon Eſprit & la ſageſſe, qu'on remarque dans les paroles & dans les actions de ces pauvres Ameriquains. Si tout le monde étoit auſſi bien fourni de livre de voyages que le Doctor* *Sloane*, on trouveroit dans plus de cent Relations de Canada une infinité de raiſonnemens Sauvages, incompara-

* Docteur en Medecine à Londres.

ble-

blement plus forts que ceux dont il eſt parlé dans mes Memoires. Au reſte, les perſonnes qui douteront de l'inſtinct & du talent des Caſtors, n'ont qu'à voir la grande Carte de l'Amerique du Sr. de Fer, gravée à Paris en 1698. ils y trouveront des choſes ſurprenantes touchant ces animaux. On m'écrit de *Paris*, que Meſſieurs de *Pontchartrain* cherchent les moïens de ſe venger de l'outrage qu'ils diſent que je leur ay fait, en publiant dans mon livre quelques bagatelles que j'aurois dû taire. On m'avertit auſſi que j'ay tout lieu de craindre le reſſentiment de pluſieurs Eccléſiaſtiques, qui prétendent que j'ay inſulté Dieu, en inſultant leur

con-

conduite. Mais comme je me ſuis attendu à la fureur des uns & des autres, lorſque j'ay fait imprimer ce livre, j'ai eu tout le loiſir de m'armer de pied en cap, pour leur faire teſte. Ce qui me conſole, c'eſt que je n'ay rien écrit que je ne puiſſe prouver autentiquement; outre que je n'ay pû moins dire à leur égard que ce que j'ai dit. Car ſi j'euſſe voulu m'écarter tant ſoit peu de ma narration, j'aurois fait des digreſſions où la conduite des uns & des autres auroit ſemblé porter préjudice au repos & au bien public. J'aurois eu aſſez de raiſon pour faire ce coup là: mais comme j'écrivois à un vieux Cagot de Parent, qui ne ſe nourriſſoit que de devotion, & qui craig-

noit

noit les malignes influences de la Cour, il m'exhortoit inceſſament, à ne lui rien écrire, qui pût choquer les gens d'Egliſe & les gens du Roy, de crainte que mes lettres ne fuſſent interceptées : quoiqu'il en ſoit, on m'avertit encore de *Paris* qu'on employe des Pédans pour écrire contre moy; & qu'ainſi il faut que je me prépare à eſſuyer une grêle d'injures qu'on va faire pleuvoir ſur moy, dans quelques jours ; mais n'importe, je ſuis aſſez bon ſorcier pour repouſſer l'orage du côté de *Paris*. Je m'en moque, je feray la guerre à coups de plume, puiſque je ne la puis faire à coups d'épée. Ceci ſoit en dit en paſſant, dans cette Préface au Lecteur, que le

Ciel

Ciel daigne combler de prosperitez, en le preservant d'aucune discussion d'affaire avec la plûpart des Ministres d'Etat ou de l'Evangile; car ils auront toûjours raison, quelque tort qu'ils ayent, jusqu'à ce que l'Anarchie soit introduite chez nous, comme chez les Amériquains, dont le moindre s'estime beaucoup plus qu'un Chancelier de France. Ces peuples sont heureux d'être à l'abri des chicanes de ces Ministres, qui sont toujours maîtres par tout. J'envie le sort d'un pauvre Sauvage, *qui leges & Sceptra terit*, & je souhaiterois pouvoir passer le reste de ma vie dans sa Cabane, afin de n'être plus exposé à fléchir le genou devant des gens, qui sacrifient le bien public à leur intéreſt particulier, & qui sont nais pour faire enrager les honêtes gens. Les deux Ministres d'Etat à qui j'ay affaire, ont été sollicitez en vain par Madame la Duchesse *du Lude*, par M^r. le Cardinal de *Bouillon*, par M^r. le Comte de *Guiscar* par Mr. de *Quiros*, & par M^r. le Comte *d'Avaux*; rien n'a pû les fléchir, quoique

que mon affaire ne consiste qu'à n'avoir pas soufert les affronts d'un Gouverneur qu'ils protégent, pendant que cens autres Officiers, qui ont eu des affaires mille fois plus criminelles que la mienne, en ont été quittes pour trois mois d'absence. La raison de ceci est qu'on fait moins de quartier aux gens qui ont le malheur de déplaire à Messieurs de Pontchartrain, qu'à ceux qui contreviénent aux ordres du Roy. Quoiqu'il en soit, je trouve dans mes malheurs la consolation de joüir en Angleterre d'une espéce de liberté, dont on ne joüit pas ailleurs; car on peut dire que c'est l'unique Païs de tous ceux qui sont habitez par des peuples civilisez, où cette liberté paroit plus parfaite. Je n'en excepte pas même celle du cœur; étant convaincu que les Anglois la conservent fort précieusement; tant il est vray que toute sorte d'esclavage est en horreur à ces Peuples, lesquels témoignent leur sagesse par les précautions qu'ils prénent pour s'empêcher de tomber dans une servitude fatale.

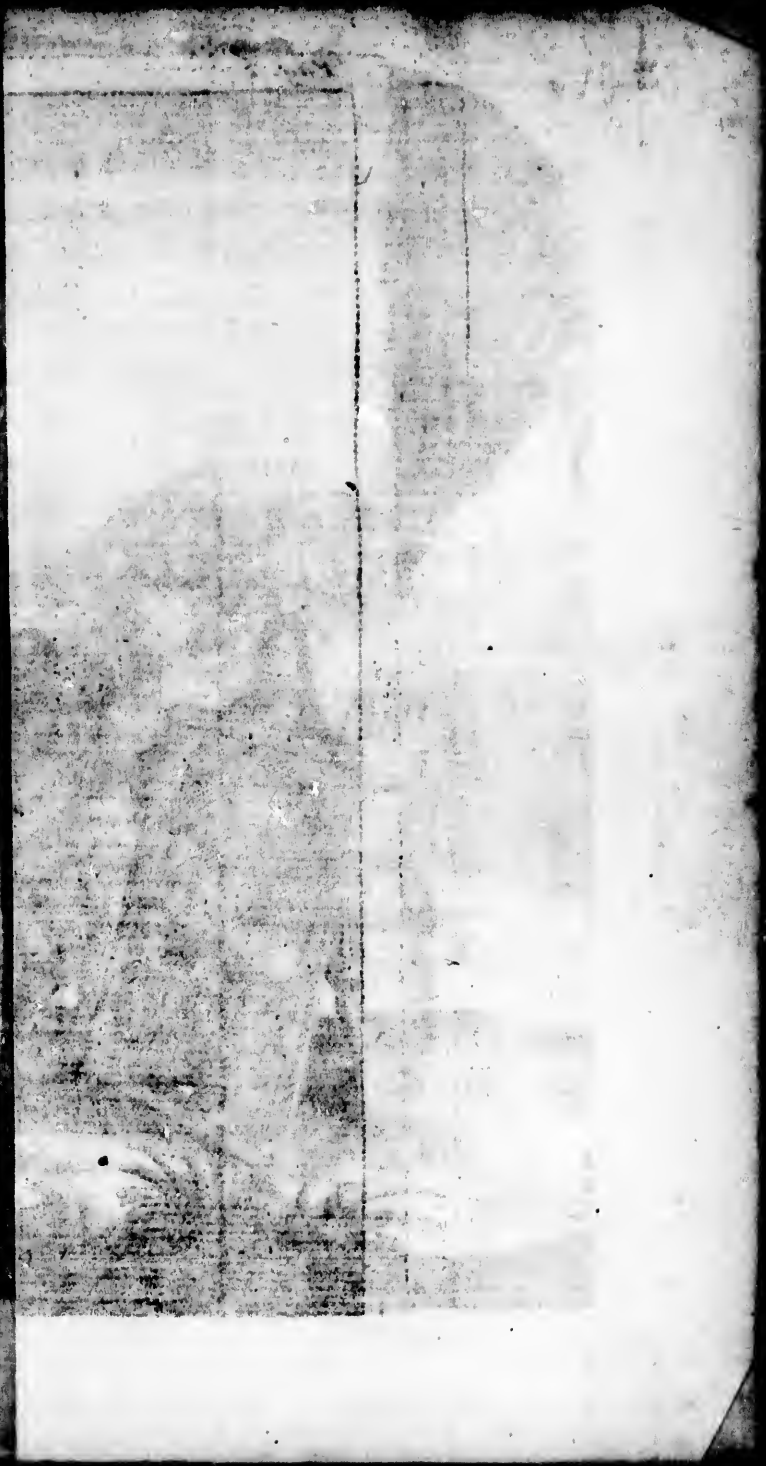
AVIS

AVIS
De
L'AUTEUR,
Au
LECTEUR.

DEz-que pluſieurs Anglois, d'un merite diſtingué, à qui la Langue Françoiſe eſt auſſi familiére que la leur, & divers autres de mes Amis, eurent veu mes Lettres & Mémoires de Canada, *ils me témoignérent qu'ils auroyent ſouhaité une plus ample Relation des mœurs & coutumes des Peuples, ausquels nous avons donné le nom de Sauvages, C'eſt ce qui m'obligea de faire profiter le Public de ces Divers Entretiens, que j'ay eû dans ce Païs-là avec un certain Huron, à qui les François ont donné le nom de* Rat; *je me faiſois une aplication agréable, lorsque j'étois au Village de cet Ameriquain, de recueillir avec ſoin tout ſes raiſonnemens,*

meus; Je ne fus pas plûtôt de retour de mon Voyage des Lacs de Canada, *que je fis voir mon Manuscrit à M^r. le Comte de* Frontenal, *qui fut si ravi de le lire, qu'ensuite il se donna la peine de m'aider à mettre ces Dialogues dans l'état où ils sont. Car ce n'étoit auparavant que des Entretiens interrompus, sans suite & sans liaison. C'est à la sollicitation de ces Gentishommes Anglois, & autres de mes Amis, que j'ai fait part au Public de bien des Curiositez qui n'ont jamais été écrites auparavant, touchant ces Peuples sauvages. J'ay aussi crû qu'il n'auroit pas desagréable que j'y ajoûtasse des Relations assez curieuses de deux Voyages que j'ai faits, l'un en Portugal, où je me sauvai de Terre-Neuve; & l'autre en Danemarc. On y trouvera la description de* Lisbone, *de* Copenhague, *& de la Capitale du Royaume* d'Arragon, *me reservant à faire imprimer d'autres Voyages que j'ay faits en Europe, lorsque j'aurai le bonheur de pouvoir dire des Veritez sans risque & sans danger.*

DIA-



Pag. 1.

DIALOGUES

Ou Entretiens entre un Sauvage,

Et le

BARON de LAHONTAN.

LAHONTAN.

C'Eſt avec beaucoup de plaiſir, mon cher Adario, que je veux raiſonner avec toy de la plus importante affaire qui ſoit au Monde; puis qu'il s'agit de te découvrir les grandes veritez du Chriſtianiſme.

ADARIO.

Je ſuis prêt à t'écouter, mon cher Frére, afin de m'éclaircir de tant de choſes que les Jéſuites nous prêchent depuis long temps, & je veux que nous parlions enſemble avec autant de liberté que faire ſe pourra. Si ta Créance eſt ſemblable à celle que les Jéſuites nous prêchent, il eſt inutile que nous entrions en Converſation, Car ils m'ont dé-bité tant de fables, que tout ce que j'en puis croire, c'eſt qu'ils ont trop d'eſprit pour les croire eux-mêmes.

LAHONTAN.

Je ne ſçai pas ce qu'ils t'ont dit, mais je croi que leurs paroles & les miennes ſe-

raporteront fort bien les unes aux autres. La Religion Chrétienne est celle que les hommes doivent professer pour aller au Ciel. Dieu a permis qu'on découvrît l'Amérique, voulant sauver tous les peuples, qui suivront les Loix du Christianisme ; il a voulu que l'Evangile fût prêché à ta Nation, afin de luy montrer le véritable chemin du paradis, qui est l'heureux séjour des bonnes Ames. Il est dommage que tu ne veuille pas profiter des graces & des talens que Dieu t'a donné. La vie est courte, nous sommes incertains de l'heure de nôtre mort ; le temps est cher ; éclairci toi donc des grandes Verités du Christianisme ; afin de l'embrasser au plus vîte, en regrétant les jours que tu as passé dans l'ignorance, sans culte, sans religion, & sans la connoissance du vray Dieu.

ADARIO.

Comment sans conoissance du vray Dieu! est-ce que tu rêves ? Quoy ! tu nous crois sans réligion aprez avoir demeuré tant de temps avec nous! 1. Ne sais-tu pas que nous reconnoissons un Créateur de l'Univers, sous le nom du grand Esprit, ou du Maître de la vie, que nous croyons être dans tout ce qui n'a point de bornes. 2. Que nous confessons l'immortalité de l'ame. 3. Que le grand Esprit nous a pourvûs d'une raison capable de discerner le bien d'avec le mal, comme le ciel d'avec la terre, afin que nous suivions exactement les véritables Régles de la justice & de la sagesse. 4. Que la tranquillité d'ame plaît au grand Maître de la vie ; qu'au contraire le trouble de l'esprit lui est en horreur, parce que les hommes en de-

vien-

viennent méchans. 5. Que la vie est un songe, & la mort un réveil, aprés lequel, l'ame voit & connoit la nature & la qualité des choses visibles & invisibles. 6. Que la portée de nôtre esprit ne pouvant s'étendre un pouce au dessus de la superficie de la terre, nous ne devons pas le gâter ni le corrompre en essayant de pénétrer les choses invisibles & improbables. Voilà, mon cher Frére, quelle est nôtre Créance, & ce que nous suivons exactement. Nous croyons aussi d'aller dans le païs des ames aprés nôtre mort; mais nous ne soupçonnons pas, comme vous, qu'il faut nécessairement qu'il y ait des séjours & bons & mauvais aprés la vie, pour les bonnes ou mauvaises ames, puisque nous ne sçavons pas si ce que nous croyons être un mal selon les hommes, l'est aussi selon Dieu; si vôtre Religion est diférente de la nôtre, cela ne veut pas dire que nous n'en ayons point du tout. Tu sçais que j'ay été en France, à la nouvelle York & à Quebec, où j'ay étudié les mœurs & la doctrine des Anglois & des François. Les Jésuites disent que parmi cinq ou six cens sortes de Religions qui sont sur la terre, il n'y en a qu'une seule bonne & véritable, qui est la leur, & sans laquelle nul homme n'échapera d'un feu qui brûlera son ame durant toute l'éternité; & cependant ils n'en scauroient donner des preuves.

LAHONTAN.

Ils ont bien raison, Adario, de dire qu'il y en a de mauvaises; car, sans aller plus loin, ils n'ont qu'à parler de la tienne. Celui qui ne connoît point les veritez de la Religion

Chrêtienne n'en ſçauroit avoir. Tout ce que tu viens de me dire ſont des rêveries effroyables. Le Païs des ames dont tu parles, n'eſt qu'un Païs de chaſſe chimérique : au lieu que nos ſaintes Ecritures nous parlent d'un Paradis ſitué au deſſus des étoiles les plus éloignées, où Dieu ſéjourne actuellement environé de gloire, au milieu des ames de tous les fidéles Chrêtiens. Ces mêmes Ecritures font mention d'un enfer que nous croïons être placé dans le centre de la Terre, où les ames de tous ceux qui n'ont pas embraſſé le Chriſtianiſme brûleront éternellement ſans ſe conſumer, auſſi bien que celles des mauvais Chrêtiens. C'eſt une vérité à laquelle tu devrois ſonger.

ADARIO.

Ces ſaintes Ecritures que tu cites à tout moment, comme les Jéſuites font, demandent cette grande foy, dont ces bons Péres nous rompent les oreilles ; or cette foy ne peut être qu'une perſuaſion, croire c'eſt être perſuadé, être perſuadé c'eſt voir de ſes propres yeux une choſe, ou la reconoître par des preuves claires & ſolides. Comment donc aurois-je cette foy-puiſque tu ne ſçaurois ni me prouver, ni me faire voir la moindre choſe de ce que tu dis? Croi-moy, ne jette pas ton eſprit dans des obſcurités, ceſſe de ſoûtenir les viſions des Ecritures ſaintes, ou bien finiſſons nos Entretiens. Car, ſelon nos principes, il faut de la probabilité. Surquoy fondes-tu le deſtin des bonnes ames qui ſont avec le grand Eſprit au deſſus des étoiles, ou celuy des mauvaiſes

vaiſes qui brûleront éternellement au centre de la terre ? Il faut que tu accuſe Dieu de tirannie, ſi tu crois qu'il ait créé un ſeul homme pour le rendre éternellement malheureux parmi les feux du centre de cette Terre. Tu diras, ſans doute, que les ſaintes Ecritures prouvent cette grande verité ; mais il faudroit encore, ſi cela étoit, que la Terre fût éternelle, or les Jéſuites le nient, donc le lieu des flammes doit ceſſer lorſque la terre ſera conſumée. D'ailleurs, comment veux-tu que l'ame, qui eſt un pur eſprit, mille fois plus ſubtil & plus leger que la fumée, tende contre ſon penchant naturel au centre de cette Terre ; Il ſeroit plus probable qu'elle s'élevât & s'envolât au ſoleil, où tu pourrois plus raiſonablement placer ce lieu de feux & de flammes, puiſque cet Aſtre eſt plus grand que la Terre, & beaucoup plus ardent.

LAHONTAN.

Ecoute, mon cher Adario, ton aveuglement eſt extréme, & l'endurciſſement de ton coeur te fait rejetter cette foy & ces Ecritures, dont la verité ſe découvre aiſément, lorſqu'on veut un peu ſe défaire de ſes préjugés. Il ne faut qu'examiner les prophéties qui y ſont contenues, & qui ont eſté incontestablement écrites avant l'événement. Cette Hiſtoire ſainte ſe confirme par les Auteurs payens, & par les Monumens les plus anciens, & les plus inconteſtables que les ſiecles paſſez puiſſent fournir. Croi-moy, ſi tu faiſois réfléxion ſur la maniere dont la Religion de Jeſus-Chriſt s'eſt établie dans le

monde, & sur le changement qu'elle y a aporté ; si tu pressois les Caractéres de vérité, de sincérité, & de divinité, qui se remarquent dans ces Ecritures ; en un mot, si tu prenois les parties de nostre Réligion dans le détail, tu verrois & tu sentirois que ses dogmes, que ses préceptes, que ses promesses, que ses menaces, n'ont rien d'absurde, de mauvais, ni d'opposé aux sentimens naturels, & que rien ne s'accorde mieux avec la droite Raison, & avec les sentimens de la Conscience.

ADARIO.

Ce sont des contes que les Jésuites m'ont fait déja plus de cent fois ; ils veulent que depuis cinq ou six mille ans, tout ce qui s'est passé, ait été écrit sans altération. Ils commencent à dire la maniere dont la terre & les cieux furent créez ; que l'homme le fut de terre, la femme d'une de ses côtes ; comme si Dieu ne l'auroit pas faite de la même matiére ; qu'un Serpent tenta cet homme dans un Jardin d'arbres fruitiers, pour lui faire manger d'une pomme, qui est cause que le grand Esprit a fait mourir son Fils exprez pour sauver tous les hommes. Si je disois qu'il est plus probable que ce sont des fables que des veritez, tu me payerois des raisons de ta Bible ; or l'invention de l'Ecriture n'a été trouvée, à ce que tu me dis un jour, que depuis trois mille ans, l'Imprimerie depuis quatre ou cinq siécles, comment donc s'assûrer de tant d'événemens divers pendant plusieurs siécles ? Il faut assurément estre bien crédule pour ajoûter foi à tant de rêveries contenues

dans ce grand Livre que les Chrétiens veulent que nous croïons. J'ay oüi lire des livres que les Jésuites ont faits de nostre Païs. Ceux qui les lisoient me les expliquoient en ma langue, mais j'y ay reconu vint menteries les unes sur les autres. Or si nous voïons de nos propres yeux des fauſſetez imprimées & des choſes différentes de ce qu'elles ſont ſur le papier : comment veux-tu que je croïe la ſincerité de ces Bibles écrites depuis tant de ſiécles, traduites de pluſieurs langues par des ignorans qui n'en auront pas conçû le veritable ſens, ou par des menteurs qui auront changé, augmenté & diminué les paroles qui s'y trouvent aujourd'huy. Je pourrois ajoûter à cela quelques autres difficultez qui, peut-être, à la fin t'engageroient, en quelque maniére, d'avoüer que j'ay raiſon de m'en tenir aux affaires viſibles ou probables.

LAHONTAN.

Je t'ay découvert, mon pauvre Adario, les certitudes & les preuves de la Religion Chrétienne, cependant tu ne veux pas les écouter, au contraire tu les regardes comme des chiméres, en alleguant les plus ſotes raiſons du Monde. Tu me cites les fauſſetez qu'on écrit dans les Relations que tu as veues de ton Païs. Comme ſi le Jéſuite qui les a faites, n'a pas pû eſtre abuſé par ceux qui lui en ont fourni les Mémoires. Il faut que tu conſidéres, que ces deſcriptions de Canada ſont des bagatelles, qui ne ſe doivent pas comparer avec les Livres qui traitent des cho-

ſes Saintes, dont cent Auteurs diférens ont écrit ſans ſe contredire.

ADARIO.

Comment ſans ſe contredire! Hé quoy ce Livre des choſes ſaintes n'eſt-il pas plein de contradictions? Ces Evangiles, dont les Jéſuites nous parlent, ne cauſent ils pas un déſordre épouvantable entre les François & les Anglois? Cependant tout ce qu'ils contiennent vient de la bouche du grand Eſprit, ſi l'on vous en croit. Or, qu'elle apparence y a-t'il qu'il eût parlé confuſément, & qu'il eût donné à ſes paroles un ſens ambigu, s'il avoit eû envie qu'on l'entendît? De deux choſes l'une, s'il eſt né & mort ſur la terre, & qu'il ait harangué, il faut que ſes diſcours ayent eſté perdus, parce qu'il auroit parlé ſi clairement que les Enfans auroient pû concevoir ce qu'il eût dit; ou bien ſi vous croyés que les Evangiles ſont veritablement ſes paroles, & qu'il n'y ait rien que du ſien, il faut qu'il ſoit venu porter la guerre dans ce monde au lieu de la paix; ce qui ne ſçauroit eſtre.

Les Anglois m'ont dit que leurs Evangiles contiennent les mêmes paroles que ceux des François, il y a pourtant plus de diférence de leur Réligion à la vôtre, que de la nuit au jour. Ils aſſûrent que la leur eſt la meilleure; les Jéſuites prêchent le contraire, & diſent que celles des Anglois & de mille autres Peuples, ne valent rien. Qui dois-je croire, s'il n'y a qu'une ſeule véritable religion ſur la terre? Qui ſont les gens qui n'eſtiment pas la leur la plus parfaite? Comment l'homme peut-il eſtre aſſés habile pour diſcerner cette unique

& divine Réligion parmi tant d'autres différentes? Croi-moy, mon cher Frére, le grand Esprit est sage, tous ses ouvrages sont acomplis, c'est lui qui nous a faits, il sçait bien ce que nous deviendrons. C'est à nous d'agir librement, sans embarrasser notre esprit des choses futures. Il t'a fait naître François, afin que tu crusses ce que tu ne vois ni ne conçois; & il m'a fait naître Huron, afin que je ne crusse que ce que j'entens, & ce que la Raison m'enseigne.

LAHONTAN.

La Raison t'enseigne à te faire Chrestien, & tu ne le veux pas être; tu entendrois, si tu voulois, les verités de nôtre Evangile, tout s'y tuit; rien ne s'y contredit. Les Anglois sont Chrestiens, comme les François; & s'il y a de la diférence entre ces deux Nations, au sujet de la Religion, ce n'est que par raport à certains passages de l'Ecriture sainte qu'elles expliquent diféremment. Le premier & principal point qui cause tant de disputes, est que les François croient que le Fils de Dieu ayant dit que son corps estoit dans un morceau de pain, il faut croire que cela est vray, puis qu'il ne sçauroit mentir. Il dit donc à ses Apôtres qu'ils le mangeassent & que ce pain estoit véritablement son corps; qu'ils fissent incessamment cette Gérémonie en coméoration de luy. Ils n'y ont pas manqué; car depuis la mort de ce Dieu fait homme, on fait tous les jours le sacrifice de la Messe, parmi les François, qui ne doutent point de la présence réelle du Fils de Dieu dans ce morceau de pain. Or les Anglois prétendent

qu'étant au ciel, il ne sçauroit estre corporellement sur la terre; que les autres paroles qu'il a dit ensuite (& dont la discussion seroit trop étendue pour toy) les persuadent que ce Dieu n'est que spirituellement dans ce pain. Voilà toute la différence qu'il y a d'eux à nous. Car pour les autres points, ce sont des vetilles, dont nous-nous accorderions facilement.

ADARIO.

Tu vois donc bien qu'il y a de la contradiction, ou de l'obscurité dans les paroles du Fils du grand Esprit, puisque les Anglois, & vous autres en disputés le sens avec tant de chaleur & d'animosité, & que c'est le principal motif de la haine qu'on remarque entre vos deux Nations. Mais ce n'est pas ce que je veux dire. Ecoute, mon Frére, il faut que les uns & les autres soient fous de croire l'incarnation d'un Dieu, voyant l'ambiguité de ces discours dont vôtre Evangile fait mention. Il y a cinquante choses équivoques qui sont trop grossiéres, pour estre sorties de la bouche d'un Etre aussi parfait. Les Jésuites nous assûrent que ce Fils du grand Esprit a dit qu'il veut véritablement que tous les Hommes soient sauvés; or s'il le veut il faut que cela soit; cependant ils ne le sont pas tous, puis qu'il a dit que *beaucoup estoient appellés & peu élous.* C'est une contradiction. Ces Péres répondent que Dieu ne veut sauver les Hommes qu'à condition qu'ils le veuillent eux-mêmes. Cependant Dieu n'a pas ajoûté cette clause, parce qu'il n'auroit pas alors parlé en Maître.

Mais

Mais enfin les Jésuites veulent pénétrer dans les secrets de Dieu, & prétendre ce qu'il n'a pas prétendu luy même, puis qu'il n'a pas établi cette condition. Il en est de même que si le grand Capitaine des François faisoit dire par son Viceroy, qu'il veut que tous les Esclaves de Canada passassent véritablement en France, où ils les feroit tous riches, & qu'alors les Esclaves répondissent qu'ils ne veulent pas y aller, parce que ce grand Capitaine ne peut le vouloir qu'à condition qu'ils le voudront. N'est il pas vray, mon Frere, qu'on se moqueroit d'eux, & qu'ils seroient ensuite obligez de passer en France malgré leur volonté: tu n'ozerois me dire le contraire. Enfin ces mêmes Jésuites m'ont expliqué tant d'autres paroles qui se contredisent, que je n'étonne aprés cela qu'on puisse les apeller *Ecritures Saintes.* Il est écrit que le premier Homme que le grand Esprit fit de sa propre main, mangea d'un fruit défendu, dont il fut châtié luy & sa Femme, pour estre aussi criminels l'un que l'autre. Supposons donc que pour une pomme leur punition ait esté comme tu voudras; ils ne devoient se plaindre que de ce que le grand Esprit sçachant qu'ils la mangeroient, il les eût créez pour estre malheureux. Venons à leurs enfans qui, selon les Jesuites, sont envelopés dans cette déroute. Est-ce qu'ils sont coupables de la gourmandise de leur Pére & de leur Mére? Est-ce que si un Homme tuoit un de vos Rois, on puniroit aussi toute sa Génération, péres, méres, oncles, cousins, sœurs, fréres & tous ses autres parens? Sup-

posons donc que le grand Esprit, en créant cet Homme, ne sçeût par ce qu'il devroit faire apres sa création (Ce qui ne peut être) supposons encore que toute sa posterité soit complice de son Crime (Ce qui seroit injuste) ce grand Esprit n'est-il pas, selon vos Ecritures, si misericordieux & si clément, que sa bonté pour tout le Genre humain ne peut se concevoir. N'est-il pas aussi si grand & si puissant que si tous les esprits des Hommes qui sont, qui ont eté, & qui seront, estoient rassemblés en un seul, il luy seroit impossible de comprendre la moindre partie de sa toute puissance. Or, s'il est si bon & si misericordieux, ne pouvoit il pas pardonner luy & tous ses décendans d'une seule parole? Et s'il est si puissant & si grand, quelle apparence y a t-il qu'un Etre si incompréhensible se fît Homme, vecût en miserable, & mourût en infame, pour expier le peché d'une vile Creature, autant ou plus au dessous de luy, qu'une mouche est au dessous du soleil & des étoiles? Où est donc cette puissance infinie? A quoy luy serviroit-elle, & quel usage en feroit il? Pour moy, je soûtiens que c'est douter de l'étendue incomprehensible de sa toutepuissance & avoir une présomption extravagante de soi-même de croire un avilissement de cette nature.

LAHONTAN.

Ne vois tu pas, mon cher Adario, que le grand Esprit estant si puissant, & tel que nous l'avons dit; le péché de nostre premier Pére estoit par consequent si énorme & si grand qu'on le puisse dépeindre. Par exemple, si j'o-

si j'ofençois un de mes soldats, ce ne seroit rien, mais si je faisois un outrage au Roi, mon ofense seroit achevée, & en même temps impardonable. Or Adam outrageant le Roi des Rois, nous sommes ses complices, puis que nous sommes une partie de son ame, & par conséquent, il faloit à Dieu une satisfaction telle que la mort de son propre Fils. Il est bien vray qu'il nous auroit pû pardonner d'une seule parole, mais par des raisons que jaurois de la peine à te faire comprendre, il a bien voulu vivre & mourir pour tout le Genre-Humain. J'avoue qu'il est misericordieux, & qu'il eût pû absoudre Adam le même jour, car sa misericorde est le fondement de toute l'esperance du salut. Mais, s'il n'eût pas pris à coeur le crime de sa desobeissance, sa defense n'eût été qu'un jeu. Il faudroit qu'il n'eût pas parlé sérieusement, & sur ce pied-là, tout le monde seroit en droit de faire tout le mal qu'il voudroit.

ADARIO.

Jusqu'à présent tu ne prouves rien, & plus j'examine cette prétendue incarnation, & moins j'y trouve de vray-semblance. Quoy! ce grand & incomprehensible Etre & Createur des Terres, des Mers & du vaste Firmament, auroit pû s'avilir à demeurer neuf mois prisonnier dans les entrailles d'une Femme, à s'exposer à la miserable vie de ses camarades pécheurs, qui ont écrit vos Livres d'Evangiles, à estre batu, foüetté, & crucifié comme un malheureux? C'est ce que mon esprit ne peut s'imaginer. Il est écrit qu'il est venu tout exprés sur la Terre pour y

mourir, & cependant il a crain la mort; voilà une contradiction en deux manieres. I. S'il avoit le dessein de naître pour mourir, il ne devoit pas craindre la mort. Car pourquoy la craint on? C'est parcequ'on n'est pas bien assûré de ce qu'on deviendra en perdant la vie; or il n'ignoroit pas le lieu où il devoit aller, donc il ne devoit pas être si effraïé. Tu sçais bien que nous & nos femmes nous-nous empoisonons le plus souvent, pour nous aller tenir compagnie dans le païs des Morts, lorsque l'un ou l'autre meure; tu vois donc bien que la perte de la vie ne nous effarouche pas, quoique nous ne soions pas bien certains de la route que nos ames prénent. Aprés cela que me répondras-tu? II. Si le Fils du grand Esprit avoit autant de pouvoir que son Pére, il n'avoit que faire de le prier de lui sauver la vie, puisqu'il pouvoit lui même se garantir de la mort, & qu'en priant son Pere il se prioit soi-même. Pour moy, mon cher Frére, je ne conçois rien de tout ce que tu veux que je conçoive.

L'ARONTAN.

Tu avois bien raison de me dire tout à l'heure, que la portée de ton esprit ne s'étend pas un pouce au dessus de la superficie de la Terre. Tes raisonnemens le prouvent assez. Aprés cela, je ne m'étonne pas si les Jésuites ont tant de peine à te prêcher, & à te faire entendre les saintes Veritez. Je suis fou de raisonner avec un Sauvage qui n'est pas capable de distinguer une supposition chimérique d'un principe assûré, ni une consequence bien tirée, d'une fausse. Comme, par exemple, lorsque

tu

tu as dit que Dieu vouloit sauver tous les hommes, & que pourtant il y en auroit peu de sauvez; tu as trouvé de la contradiction à cela; cependant, il n'y en a point. Car il veut sauver tous les hommes qui le voudront eux-mêmes en suivant sa Loy & ses préceptes; ceux qui croiront son incarnation, la vérité des Evangiles, la recompense des bons, le châtiment des méchans, & l'éternité. Mais, comme il se trouvera peu de ces gens là, tous les autres iront brûler éternellement dans ce lieu de feux & de flammes, dont tu te moques. Prens garde de n'estre pas du nombre de ces derniers; j'en serois fâché, parce que je suis t'on ami; alors tu ne diras pas que l'Evangile est plein de contradictions & de chimères. Tu ne demanderas plus de preuves grossières de toutes les vérités que je t'ai dit; tu te repentiras bien d'avoir traité nos Evangelistes d'imbécilles Conteurs de fables: mais il n'en sera plus temps; songe à tout ceci, & ne sois pas si obstiné; car, en vérité, si tu ne te rens aux raisons incontestables que je donne sur nos mistéres, je ne parleray de ma vie avec toy.

ADARIO.

Ha! mon Frére, ne te fâche pas, je ne prétens pas t'offenser en t'opposant les miennes. Je ne t'empêche pas de croire tes Evangiles. Je te prie seulement de me permettre que je puisse douter de tout ce que tu viens de m'expliquer. Il n'est rien de si naturel aux Chrétiens, que d'avoir de la foy pour les saintes Ecritures, parce que dés leur enfance on leur en parle tant, qu'à l'i-

mi-

mitation de tant de gens élevés dans la même créance, ils les ont tellement imprimées dans l'imagination, que la raison n'a plus la force d'agir sur leurs esprits déja prévenus de la vérité de ces Evangiles ; il n'est rien de si raisonnable à des gens sans préjugés, comme sont les Hurons, d'examiner les choses de prés. Or, aprés avoir fait bien des réflexions, depuis dix Années, sur ce que les Jésuites nous disent de la vie & de la mort du Fils du grand Esprit, tous mes Hurons te donneront vint raisons qui prouveront le contraire : pour moy, j'ai toûjours soûtenu que, s'il étoit possible qu'il eût eu la bassesse de décendre sur terre, il se seroit manifesté à tous les Peuples qui l'habitent. Il seroit décendu en triomphe avec éclat & Majesté, à la veüe de quantité de gens. Il auroit ressuscité les morts, rendu la veüe aux aveugles, fait marcher les boîteux, guéri les malades par toute la terre ; enfin, il auroit parlé, & commandé ce qu'il vouloit qu'on fît ; il seroit allé de Nation en Nation faire ces grands miracles pour donner la même Loy à tout le monde ; alors nous n'aurions tous qu'une même Religion, & cette grande uniformité qui se trouveroit par tout, prouveroit à nos Décendans d'ici à dix mille ans, la verité de cette Réligion connue aux quatre coins de la Terre, dans une même égalité : au lieu qu'il s'en trouve plus de cinq ou six cens différentes les unes des autres, parmi lesquelles celle des François est l'unique, qui soit bonne, sainte & véritable, suivant ton raisonement. Enfin, aprés avoir songé mille fois

à

à toutes ces énigmes que vous appelez miſtéres, j'ay creu qu'il faloit eſtre né au delà du grand Lac, c'eſt à dire eſtre Anglois ou François pour les conçevoir. Car dez qu'on me dira que Dieu, dont on ne peut ſe repréſenter la figure, puiſſe produire un Fils ſous celle d'un homme, je répondrai qu'une femme ne ſçauroit produire un Caſtor, parce que chaque Eſpéce dans la nature y produit ſon ſemblable. Et ſi les hommes étoient tous au Diable, avant la venüe du Fils de Dieu, quelle apparence y a-t'il qu'il eût pris la forme des Créatures qui eſtoient au Diable? n'en euſt-il pas pris une diférente & plus belle & plus pompeuſe? Cela ſe pouvoit d'autant mieux que la troiſiéme Perſonne de cette Trinité (ſi incompatible avec l'unité) a pris la forme d'une Colombe.

LAHONTAN.

Tu viens de faire un ſiſtéme ſauvage par une profuſion de Chiméres, qui ne ſignifie rien. Encore une fois ce ſeroit en vain que je chercherois à te convaincre par des raiſons ſolides, puiſque tu n'es pas capable de les entendre. Je te renvoye aux Jéſuites; Cependant je te veux faire concevoir une choſe fort aiſée & qui eſt de la ſphére de ton génie; C'eſt qu'il ne ſufit pas de croire, pour aller chez le grand Eſprit, ces grandes veritez de l'Evangile que tu nies, il faut inviolablement obſerver les commandemens de la Loy qui y eſt contenue, c'eſt à dire n'adorer que le grand Eſprit ſeul, ne point travailler les jours de la grande priére, honorer ſon pére & ſa mére, ne point coucher avec les filles,

filles, ni même les desirer, que pour le mariage, ne tuer, ni faire tuer persone, ne dire du mal de ses frères, ni mentir; ne point toucher aux femmes mariées, ne prendre point le bien de ses frères; aller à la Messe les jours marqués par les Jésuites, & jeûner certains jours de la Semaine, car tu aurois beau croire tout ce que nous croïons des saintes Ecritures, ces préceptes y étant compris, il faut les observer, ou brûler éternellement après la mort.

ADARIO.

Ha! mon cher Frére, voilà où je t'attendois. Vraiment il y a long temps que je sçai tout ce que tu me viens d'expliquer à présent. C'est ce que je trouve de raisonable dans ce Livre de l'Evangile, rien n'est plus juste ni plus plausible que ces ordonnances. Tu viens de me dire que si on ne les exécute pas, & qu'on ne suive pas ponctuellement ces commandemens, la créance & la foy des Evangiles, est inutile; pourquoy donc est-ce que les François le croient en se mocquant de ces préceptes? Voilà une Contradiction manifeste. Car 1. à légard de l'adoration du grand Esprit, je n'en connois aucune marque dans vos actions, & cette adoration ne consiste qu'en paroles pour nous tromper. Par exemple, ne vois-je pas tous les jours que les Marchands disent en trafiquant nos Castors; *Mes marchandises me coûtent tant, aussi vray que j'adore Dieu, je perds tant avec toy, vray comme Dieu est au Ciel.* Mais, je ne vois pas qu'ils lui fassent des sacrifices des meilleu-

res

res marchandises qu'ils ont, comme nous faisons, lorsque nous les avons achetées d'eux, & que nous les brûlons en leur présence. II. Pour le travail des jours de la grande Prière, je ne conçois pas que vous fassiez de la différence de ceux-là aux autres ; car j'ay veu vint fois des François qui trafiquoient des péleteries, qui faisoient des filets ; qui joüoient, se quérelloient, se batoient, se fouloient, & faisoient cent autres folies. III. Pour la vénération de vos Péres, c'est une chose extraordinaire parmi vous de suivre leurs conseils ; vous les laissez mourir de faim, vous-vous séparez d'eux, vous faites cabane à part ; vous étes toûjours prêts à leur demander, & jamais à leur donner ; & si vous espérez quelque chose d'eux, vous leur souhaitez la mort, ou du moins vous l'attendés avec impatience. IV. Pour la continence envers le séxe, qui sont ceux parmi vous, à la reserve des Jésuites, qui l'aïent jamais gardée ? Ne voïons-nous pas tous les jours vos jeunes gens, poursuivre nos filles & nos femmes jusques dans les champs, pour les séduire par des présens, courir toutes les nuits de Cabane en Cabane dans nôtre Village pour les débaucher, & ne sçais-tu pas toy même combien d'affaires se sont passées parmi tes propres soldats ? V. A l'égard du meurtre, il est si ordinaire parmi vous, il est si fréquent, que pour la moindre chose, vous métez l'épée à la main, & vous-vous tuez. Quand j'estois à Paris, on y trouvoit toutes les nuits des gens percez de coups ; & sur les chemins de là à la Rochelle, on me dit qu'il faloit que je prisse bien garde de perdre la vie.

VI. Ne

VI. Ne dire du mal de ſes fréres, ni mentir, ſont des choſes dont vous-vous abſtiendriez moins que de boire & de manger, je n'ay jamais oüi parler quatre François enſemble ſans dire du mal de quelqu'un, & ſi tu ſçavois ce que j'ay entendu publier du Viceroy, de l'Intendant, des Jéſuites, & de mille gens que tu connois, & peut-être de toy même, tu verrois bien que les François ſe ſçavent déchirer de la belle maniére. Pour mentir, je ſoûtiens qu'il n'y a pas un Marchand icy qui ne diſe vingt menteries pour nous vendre la valeur d'un Caſtor de marchandiſe, ſans conter celles qu'ils diſent pour difamer leurs camarades. VII. Ne point toucher aux femmes mariées, il ne faut que vous entendre parler quand vous avez un peu bû, on peut aprendre ſur cette matiére bien des hiſtoires, on n'a qu'à compter les enfans que les femmes des Coureurs de bois ſçavent faire pendant l'abſence de leurs Maris. VIII. Ne point prendre le bien d'autrui: Combien de vols n'as-tu pas veu faire depuis que tu és ici entre les Coureurs de bois qui y ſont? N'en a-t-on pas pris ſur le fait, n'en a-t-on pas châtié? N'eſt-ce pas une choſe ordinaire dans vos Villes, peut-on marcher la nuit en ſuréte, ni laiſſer ſes portes ouvertes? IX. Aller à voſtre Meſſe pour prêter l'oreille aux paroles d'une langue qu'on n'entend pas; il eſt vray que le plus ſouvent les François y vont, mais c'eſt pour y ſonger à toute autre choſe qu'à la priére. A Quebec les Hommes y vont pour voir les Femmes, & celles-ci pour voir les Hommes: J'en ay veu qui ſe ſont porter des

Couſ-

Couſſins, de peur de gâter leurs bas, & leurs jupes, elles s'aſſéient ſur leurs talons, elles tirent un Livre d'un grand ſac, elles le tiennent ouvert en regardant plûtôt les Hommes qui leur plaiſent, que les priéres qui ſont dedans. La plûpart des François y prénent du tabac en poudre, y parlent, y rient & chantent plutôt par divertiſſement que par devotion. Et qui pis eſt, je ſçai que pendant le temps de cette priére pluſieurs Femmes & filles en profitent pour leurs galanteries, demeurant ſeules dans leurs maiſons. A l'égard de voſtre jeûne, il eſt plaiſant. Vous mangez de toute ſorte de poiſſon à crever, des oeufs, & mille autres choſes, & vous apellez cela jeuner? Enfin, Mon cher Fréte, vous autres François prétendez tous tant que vous étes avoir de la foy, & vous étes des incrédules; vous voulez paſſer pour ſages, & vous etes foux, vous-vous croyez des gens d'eſprit, & vous étes de préſomptueux ignorans.

LAHONTAN.

Cette Concluſion, mon cher Ami, eſt un peu Hurone, en décidant de tous les François en général; ſi cela eſtoit, aucun deux n'iroit en paradis; or nous ſçavons qu'il y a des millions de bienheureux que nous apellons des Saints, & dont tu vois les Images dans nos Egliſes. Il eſt bien vray que peu de François ont cette véritable foy, qui eſt l'unique principe de la piété; pluſieurs font profeſſion de croire les véritez de noſtre Religion, mais cette créance n'eſt ni aſſez forte, ni aſſez vive en eux. J'avoue que la plûpart conoiſ-

ſans

ſans les Véritez Divines, & faiſans profeſſion de les croire, agiſſent tout au contraire de ce que la Foy & la Religion ordonnent. Je ne ſçaurois nier la contradiction que tu as remarquée. Mais il faut conſidérer que les hommes péchent quelquefois contre les lumiéres de leur conſcience, & qu'il y a des gens bien inſtruits qui vivent mal. Cela peut arriver ou par le défaut d'attention, ou par la force de leurs paſſions, par leurs attachemens aux intereſts temporels: l'homme corrompu comme il eſt, eſt emporté vers le mal par tant d'endroits, & par un penchant ſi fort, qu'à moins du néceſſité abſolue, il eſt difficile qu'il y renonce.

ADARIO.

Quand tu parles de l'homme, di l'homme François; car tu ſçais bien que ces paſſions, cet intérêt, & cette corruption, dont tu parles, ne ſont pas connues chez nous. Or ce n'eſt pas là ce que je veux dire: écoute mon Frére, j'ay parlé trés ſouvent à des François ſur tous les vices qui régnent parmi eux, & quand je leur ai fait voir qu'ils n'obſervoient nullement les loix de leur Réligion; ils m'ont avoüé quil étoit vray, qu'ils le voïoient & qu'ils le conoiſſoient perfaitement bien, mais qu'il leur étoit impoſſible de les obſerver. Je leur ay demandé s'ils ne croyoient pas que leurs ames brûleroient éternellement: ils m'ont répondu que la miſéricorde de Dieu eſt ſi grande, que quiconque a de la confiance en ſa bonté, ſera pardonné; que l'Evangile eſt une Alliance de grace dans laquelle Dieu s'accommode à l'état & à la foibleſſe

bleſſe de l'Homme qui eſt tenté par tant d'attraits violens ſi fréquemment qu'il eſt obligé de ſuccomber ; & qu'enfin ce Monde eſtant le lieu de la corruption, il n'y aura de la pureté dans l'homme corrompu ſi ce n'eſt dans le Païs de Dieu. Voilà une Morale moins rigide que celle des Jéſuites ; les quels nous envoyent en enfer pour une bagatéle. Ces François ont raiſon de dire qu'il eſt impoſſible d'obſerver cette Loi, pendant que *le Tien*, & *le Mien* ſubſiſtera parmi vous autres. C'eſt un fait aiſé à prouver par l'exemple de tous les Sauvages de Canada ; puiſque malgré leur pauvreté ils ſont plus riches que vous, à qui *le Tien* & *le Mien* fait commettre toutes ſortes de Crimes.

LAHONTAN.

J'avoüe, mon cher Frére, que tu as raiſon, & je ne ſçaurois me laſſer d'admirer l'innocence de tous les Peuples ſauvages. C'eſt ce qui fait que je ſouhaiterois de tout mon cœur qu'ils connuſſent la ſainteté de nos Ecritures, ceſt à dire cet Evangile dont nous avons tant parlé ; il ne leur manqueroit autre choſe que cela pour rendre leurs ames éternellement bienheureuſes. Vous vivés tous ſi moralement bien que vous n'auriez qu'une ſeule dificulté à ſurmonter pour aller en paradis. C'eſt la fornication parmi les gens libres de l'un & de l'autre Séxe, & la liberté qu'ont les hommes & les femmes de rompre leurs mariages, pour changer reciproquement, & s'accommoder au choix de nouvelles Perſonnes. Car le grand Eſprit a dit que la mort ou l'adultére pouvoient ſeuls rompre ce lien indiſſoluble.

A-

ADARIO.

Nous parlerons une autre fois de ce grand obſtacle que tu trouves à nôtre ſalut, avec plus d'attention ; cependant je me contenterai de te donner une ſeule raiſon ſur l'un de ces deux points, c'eſt de la liberté des Filles & des Garçons. Premiérement un jeune Guerrier ne veut point s'engager à prendre une femme qu'il n'ait fait quelque Campagne contre les Iroquois, pris des eſclaves pour le ſervir à ſon village, à la chaſſe, & à la pêche, & qu'il ne ſçache parfaitement bien chaſſer & pêcher ; d'ailleurs, il ne veut pas s'énerver par le fréquent exercice de l'acte vénérien, dans le temps que ſa force luy permet de ſervir ſa Nation contre ſes Ennemis: outre qu'il ne veut pas expoſer une femme & des enfans à la douleur de le voir tué ou pris. Or, comme il eſt impoſſible qu'un jeune homme puiſſe ſe contenir totalement ſur cette matiére, il ne faut pas trouver mauvais que les Garçons une ou deux fois le mois, recherchent la compagnie des Filles, & que ces Filles ſoufrent celle des Garçons ; ſans cela, nos jeunes gens en ſeroient extrémement incommodés, comme l'exemple l'a fait voir envers pluſieurs, qui, pour mieux courir, avoient gardé la continence ; & d'ailleurs nos Filles auroient la baſſeſſe de ſe donner à nos Eſclaves.

LAHONTAN.

Croi-moy, mon cher Ami, Dieu ne ſe paye pas de ces raiſons-là, il veut qu'on ſe marie, ou qu'on n'ait aucun commerce avec le Séxe. Car pour une ſeule penſée amoureuſe, un ſeul deſir, une ſimple volonté de con-

ontenter ſa paſſion brutale, il faut brûler ternellement. Et quand tu trouves de l'impoſſibilité dans la Continence, tu donnes un émenti à Dieu, car il n'a ordonné que des oſes poſſibles. On peut ſe modérer quand n le veut; il ne faut que le vouloir. Tout omme qui croit en Dieu doit ſuivre ces préeptes, comme nous avons dit. On réſiſte à tentation par le ſecours de ſa grace qui e nous manque jamais. Voi, par exemle, les Jéſuites, crois-tu qu'ils ne ſoient pas ntés, quand ils voyent de belles filles dans on Village? Sans contredit ils le ſont; mais s apellent Dieu à leur ſecours; ils paſſent ur vie, auſſi bien que nos Prêtres, ſans ſe arier, ni ſans avoir aucun commerce criinel avec le Séxe. C'eſt une promeſſe ſoemnelle qu'ils font à Dieu, quand ils endoſent l'habit noir. Ils combatent toute leur vie s tentations; il ſe faut faire de la violence our gagner le Ciel: il faut fuir les occaſions e peur de tomber dans le péché. On ne ſçauoit mieux les éviter qu'en ſe jettant dans les Cloiſtres.

ADARIO.

Je ne voudrois pas pour dix Caſtors être obligé de garder le ſilence ſur cette matiére. Premiérement ces gens-là font un crime en urant la Continence; Car Dieu ayant créé utant d'hommes, que de femmes, il a voulu que les uns & les autres travaillaſſent à la propagation du genre humain. Toutes choſes multiplient dans la Nature, les Bois, les Plantes, les Oiſeaux, les Animaux & les Inſectes. C'eſt une leçon qu'ils nous don-

nent tous les ans. Et les gens qui ne font pas ainſi ſont inutiles aut monde, ne ſont bons que pour eux-mêmes, & ils volent à la terre le bled qu'elle leur donne, puiſqu'ils n'en font aucun uſage, ſelon vos principes. Ils font un ſecond Crime quand ils violent leur ſerment (ce qui leur eſt aſſez ordinaire) car ils ſe moquent de la parole & de la foy qu'il ont donnée au grand Eſprit. En voici un troiſiéme qui en améne un quatriéme, dans le commerce qu'ils ont ſoit avec les filles, ou avec les femmes. Si c'eſt avec les filles il eſt conſtant qu'ils leur ôtent en les défiorant ce qu'ils ne ſçauroient jamais leur rendre, c'eſt à dire cette fleur que les François veulent cueillir eux-mêmes, quand ils ſe marient, & laquelle ils eſtiment un tréſor dont le vol eſt un des grands crimes qu'ils puiſſent faire. En voilà déja un, & l'autre eſt que pour les garentir de la groſſeſſe, ils prenent des précautions abominables, en faiſant l'ouvrage à demi; ſi c'eſt avec les femmes, ils ſont reſponſables de l'adultére & du mauvais ménage qu'elles font avec leurs maris. Et de plus les enfans qui en proviennent ſont des voleurs qui vivent aux dépens de leurs demi-fréres. Le cinquiéme crime qu'ils commétent, conſiſte dans les voyes illégitimes & profanes dont ils ſe ſervent pour aſſouvir leur paſſion brutale; car comme ce ſont eux qui prêchent vôtre Evangile, ils leur font entendre en particulier, une explication bien différente de celle qu'ils débitent en public, ſans quoy ils ne pourroient pas autoriſer leur libertinage, qui paſſe pour crime

me selon vous autres. Tu vois bien que je parle juste, & que j'ay veu en France ces bons Prêtres noirs ne pas cacher leurs visages avec leurs chapeaux, quand ils voyent les femmes. Encore une fois, mon cher Frére, il est impossible de se passer d'elles à un certain âge, encore moins de n'y pas penser. Toute cette résistance, ces efforts dont tu parles, sont des contes à dormir debout. De même cette occasion que tu prétens qu'on évite en s'enfermant dans le Couvent, pourquoy soufre-t'on que les jeunes Prêtres ou Moines confessent des filles & des femmes? Est-ce fuir les occasions? n'est-ce pas plûtôt les chercher? Qui est l'homme au monde qui peut entendre certaines galanteries dans les Confessionaux, sans être hors de soy même? sur tout des gens sains, jeunes & robustes qui ne travaillent point, & ne mangent que des viandes nourrissantes, assaisonnées de cent drogues, qui échauffent assez le sang sans autre provocation. Pour moy je m'étonne aprez cela qu'il y ait un seul Ecclésiastique qui aille dans ce paradis du grand Esprit; & tu ozes me soûtenir que ces gens-là se font Moines & Prêtres pour éviter le péché, pendant qu'il soht adonnez à toutes sortes de vices? Je sçay par d'habiles François que ceux d'entre vous qui se font Prêtres ou Moines ne songent qu'à vivre à leur aise, sans travail, sans inquiétude, de peur de mourir de faim, ou d'aller à l'Armée. Pour bien faire il faudroit que tous ces gens-là se mariassent, & qu'il demeurassent chacun dans leur ménage; ou tout au moins ne recevoir de Prêtres ou de Moines au dessous de l'âge

de 60 ans. Alors ils pourroient confesser, prêcher, visiter sans scrupule les familles, par leur exemple édifier tout le Monde. Alors, dis-je, ils ne pourroient séduire ni femmes ni filles. Ils seroient sages, modérés, considérés par leur vieillesse & par leur conduite, & la Nation n'y perdroit rien, puis qu'à cet âge-là on est hors d'état de faire la guerre.

LA MONTAN.

Je t'ay déja dit une fois qu'il ne falloit pas comprendre tout le Monde en des choses où très-peu de gens ont part. Il est vray qu'il y en peut avoir quelques-uns qui ne se font Moines ou Prêtres que pour subsister commodément, & qui abandonnant les devoirs de leur Ministère, se contentent d'en tirer les revenus. Je avoüe qu'il y en a d'yvrognes, de violens, & d'emportés dans leurs actions & dans leurs paroles; qu'il s'en trouve d'une avarice sordide, & d'un attachement extréme à leur interêt; d'orgueilleux, d'implacables dans leurs haines, de paillards, de débauchez, de jureurs, d'ypocrites, d'ignorans, de mondains de médisans, &c. mais le nombre en est très petit, parce qu'on ne reçoit dans l'Eglise que des gens sages dont on soit bien assûré, on les éprouve, & on tâche de connoître le fond de leur ame avant que de les y admettre. Néanmoins, quelque précaution qu'on prenne, il ne se peut faire qu'on n'y soit trompé quelquefois; C'est pourtant un malheur, car lorsque ces vices paroissent dans la conduite de ces gens-là, c'est assûrément le plus grand des scandales; dez là les paroles

roles saintes se salissent dans leur bouche, les Loix de Dieu sont mépriſées, les choſes divines ne sont plus reſpectées; le Miniſtére s'avilit, la Religion en général tombe dans le mépris; & le peuple n'estant plus retenu par le reſpect que l'on doit avoir pour la Religion se donne une entiere licence. Mais il faut que tu ſaches que nous-nous régions plûtôt par la doctrine que par l'exemple de ces indignes Eccléſiaſtiques. Nous ne faiſons pas comme vous autres, qui n'avez pas le diſcernement & la fermeté neceſſaires pour ſçavoir ainſi ſéparer la doctrine d'avec l'exemple, & pour n'eſtre pas ébranlez par les ſcandales que donnent ceux que tu as veu à Paris; dont la vie & la prédication ne s'accordent pas. Enfin tout ce que j'ay à te dire, c'eſt que le Pape recommandant expreſſément à ſes Evêques de ne conferer à aucun Sujet indigne les Ordres Eccléſiaſtiques, ils prénent bien garde à ce qu'ils font, & ils tâchent en même temps de ramener à leur devoir ceux qui s'en écartent.

ADARIO.

C'eſt quelque choſe d'étrange que depuis que nous parlons enſemble, tu ne me réponds que ſuperficiellement ſur toutes les objections que je t'ay fait; Je voi que tu cherches des détours, & que tu t'éloignes ſouvent du ſujet de mes queſtions. Mais à propos du Pape, il faut que tu ſçaches, qu'un Anglois me diſoit un jour à la *Nieu-Jork*, que c'eſtoit comme nous un homme, mais un homme qui envoyoit en enfer tous ceux qu'il excommunioit, qu'il faiſoit ſortir d'un

ſecond lieu de flammes, que tu as oublié, tous ceux qu'il vouloit, & qu'il ouvroit les portes du Païs du grand Eſprit à qui bon luy ſembloit, parce qu'il avoit les Clefs de ce bon Païs-là; ſi cela eſt, tous ſes amis devroient donc ſe tuer quand il meurt, pour ſe trouver à l'ouverture des portes en ſa Compagnie; & s'il a le pouvoir d'envoyer les ames dans le feu éternel, il eſt dangereux d'être de ſes ennemis, Ce même Anglois ajoûtoit que cette grande autorité ne s'étendoit nullement ſur la Nation Angloiſe, & qu'on ſe moquoit de luy en Angleterre. Di-moy, je te prie, s'il a dit la vérité.

LAHONTAN.

Il y auroit tant de choſes à raconter ſur cette queſtion, qu'il me faudroit quinze jours pour te les expliquer. Les Jéſuites te les diſtingueront mieux que moy. Néamoins je puis te dire en paſſant que l'Anglois railloit en diſant quelques véritez. Il avoit raiſon de te perſuader que les gens de ſa Réligion ne demandent pas au Pape le chemin du Ciel, puiſque cette foy vive, dont nous avons tant parlé, les y conduit en diſant des injures à ce ſaint homme. Le fils de Dieu veut les ſauver tous par ſon ſang & par ſes mérites; Or s'il le veut, il faut que cela ſoit. Ainſi, tu vois bien qu'ils ſont plus heureux que les François dont ce Dieu exige de bonnes œuvres qu'ils ne font guéres. Sur ce pied là nous allons en enfer, ſi nous contrevenons par nos méchantes actions au Commandement de Dieu dont nous avons parlé, quoique nous ayons la mé-

même foy qu'eux. A l'égard du second lieu de flammes, dont tu parles, & que nous appellons le Purgatoire, ils sont exempts d'y passer, car ils aimeroient mieux vivre éternellement sur la Terre, sans jamais aller en paradis, que de brûler des milliers d'années chemin faisant. Ils sont si délicats sur le point d'honneur, qu'ils n'accepteroient jamais de presens au prix de quelques bastonades. On ne fait pas, selon eux, une grace à un homme lorsqu'on le maltraite en luy donnant de l'argent, c'est plûtôt une injure. Mais les François, qui sont moins scrupuleux que les Anglois, tiénent pour une grande faveur, celle de brûler une infinité de siécles dans ce Purgatoire, parce qu'ils connoissent mieux le prix du Ciel.

Or comme le Pape est leur Créancier, & qu'il leur demande la restitution de ses biens, ils n'ont garde de luy demander ses pardons, c'est à dire un passeport pour aller en paradis, sans passer en Purgatoire; car il leur donneroit plûtôt pour aller à cet enfer, qu'ils prétendent n'avoir jamais esté fait pour eux. Mais nous autres François qui luy faisons une rente assez belle, par la connoissance que nous avons de son pouvoir extréme, & des péchez que nous commettons tous contre Dieu, il faut de nécessité que nous ayons recours aux indulgences de ce saint homme, pour en obtenir un pardon qu'il a pouvoir de nous accorder; & tel parmi nous qui seroit condamné à quarante mille ans de Purgatoire, avant que d'aller au Ciel, peut en estre quitte pour une seule parole du Pape. Les Jésuites, comme je te l'ai déja dit, t'expliqueront à merveilles le pouvoir du Pape, & l'état du Purgatoire. A-

La diférence que je trouve entre vôtre créance, & celle des Anglois, embaraſſe ſi fort mon eſprit, que plus je cherche à m'éclaircir, & moins je trouve de lumiéres. Vous feriez mieux de dire tous tant que vous êtes, que le grand Eſprit a donné des lumiéres ſufiſantes à tous les hommes, pour conoître ce qu'ils doivent croire & ce qu'il doivent faire, ſans ſe tromper. Car j'ay ouï dire que parmi chacune de ces Réligions diférentes, il s'y trouve un nombre de gens de diverſes opinions; comme, par exemple, dans la vôtre chaque Ordre Religieux ſoutient certains points diférents des autres, & ſe conduit auſſi diverſement en ſes Inſtituts qu'en ſes habits, cela me fait croire qu'en Europe chacun ſe fait une religion à ſa mode, diférente de celle dont il fait profeſſion exterieure. Pour moy, je croy que les hommes ſont dans l'impuiſſance de conoître ce que le grand Eſprit demande d'eux, & je ne puis n'empêcher de croire que ce grand Eſprit eſtant auſſi juſte & auſſi bon qu'il l'eſt, ſa juſtice ait pû rendre le ſalut des hommes ſi dificile, qu'ils ſeront tous damnés hors de voſtre religion, & que même peu de ceux qui la profeſſent iront dans ce grand paradis. Croi-moy, les affaires de l'autre monde ſont bien diférentes de celles-ci. Peu de gens ſçavent ce qui s'y paſſe. Ce que nous ſçavons c'eſt que nous autres Hurons ne ſommes pas les auteurs de nôtre création; que le grand Eſprit nous a fait honnêtes gens, en vous faiſant des ſcelerats qu'il envoye ſur nos Terres,

res, pour corriger nos défauts & suivre nostre exemple. Ainsi, mon Frére, croi tout ce que tu voudras, aïe tant de foy qu'il te plaira, tu n'iras jamais dans le bon pais des Ames si tu ne te fais Huron. L'innocence de nôtre vie, l'amour que nous avons pour nos frétes, la tranquillité d'ame dont nous jouïssons par le mépris de l'intérest, sont trois choses que le grand Esprit exige de tous les hommes en général. Nous les pratiquons naturellement dans nos Villages, pendant que les Européans se déchirent, se volent, se diffament, se tuent dans leurs Villes, eux qui voulant aller au pais des Ames ne songent jamais à leur Créateur, que lors qu'ils en parlent avec les Hurons. Adieu, mon cher Frére, il se fait tard; je me retire dans ma Cabane pour songer à tout ce que tu m'as dit, afin que je m'en ressouvienne demain, lorsque nous raisonnerons avec le Jésuite.

DES LOIX.

LAHONTAN.

Et bien, mon Ami, tu as entendu le Jésuite, il t'a parlé clair, il t'a bien mieux expliqué les choses que moy. Tu vois bien qu'il y a de la différence de ses raisonemens aux miens. Nous autres gens de guerre ne sçavons que superficiellement nôtre religion, qui est pourtant une sçience que nous devrions sçavoir le mieux: mais les Jésuites la possédent à tel point, qu'ils ne manquent jamais de convaincre les Peuples de la Terre les plus incrédules & les plus obstinez.

ADARIO.

A te parler franchement, mon cher Frére, je n'ay pû concevoir quasi rien de ce qu'il m'a dit, & je suis fort trompé s'il l'a compris luy même. Il m'a dit cent fois les mêmes choses dans ma Cabane, & tu as bien pû remarquer que je luy répondis vint fois hier, que j'avois déja entendu ses raisonnements à diverses reprises. Ce que je trouve encore de ridicule, c'est qu'il me persécute à tout moment de les expliquer mot pour mot au gens de ma Nation, parce que, dit-il, ayant de l'esprit, je puis trouver des termes assez expressifs dans ma Langue, pour rendre le sens de ses paroles plus intelligible que luy, à qui le langage Huron n'est pas assez bien connu. Tu as bien veu que je luy ay dit qu'il pouvoit baptizer tous les enfans qu'il voudroit, quoi qu'il n'ait sçeu me faire entendre ce que c'est que le bâtême, Qu'il fasse tout ce qu'il voudra dans mon Village, qu'il y fasse des Chrêtiens, qu'il prêche, qu'il bâtize, je ne l'en empêche pas. C'est assez parler de Religion; venons à ce que vous appellez *les Loix*; c'est un mot comme tu sçais que nous ignorons dans nôtre langue; mais j'en connois la force & l'expression, par l'explication que tu me donnas l'autre jour; avec les exemples que tu ajoûtas pour me le faire mieux concevoir. Di-moy, je te prie, les Loix n'est-ce pas dire les choses justes & raisonnables? Tu dis qu'oüy; & bien, observer les Loix c'est donc observer les choses justes & raisonnables. Si cela est, il faut que vous preniez ces choses justes & raisonnables dans un autre sens que

nous,

nous; ou que, si vous les entendés de même, vous ne les suivîtes jamais.

LA HONTAN.

Vraîment tu fais là de beaux contes & de belles distinctions! est ce que tu n'as pas l'esprit de concevoir depuis 20. ans, que ce qui s'appelle raison, parmi les Hurons, est aussi raison parmi les François? Il est bien sûr que tout le Monde n'observe pas ces Loix, car si on les observoit, nous n'aurions que faire de châtier personne; alors ces Juges que tu as veu à Paris & à Quebec, seroient obligés de chercher à vivre par d'autres voies. Mais comme le bien de la societé consiste dans la justice & dans l'observance de ces Loix, il faut châtier les méchans & recompenser les bons; sans cela tout le Monde s'égorgeroit, on se pilleroit, on se [illegible]roit, en un mot, nous serions les gens du Monde les plus malheureux.

ADARIO.

Vous l'étes assez déja, je ne conçoi pas que vous puissiez l'être davantage. O quel genre d'hommes sont les Européans! O quelle sorte de creatures! qui font le bien par force, & n'évitent à faire le mal que par la crainte des châtimens? Si je te demandois ce que c'est qu'un homme, tu me repondrois que c'est un François, & moi je te prouverai que c'est plûtôt un Castor. Car un homme n'est pas homme à cause qu'il est planté droit sur ses deux pieds, qu'il sçait lire & écrire, & qu'il a mille autres industries. J'appelle un homme celui qui a un penchant naturel

pure à faire le bien & qui ne songe jamais à faire du mal. Tu vois bien que nous n'avons point des Juges ; pourquoy ? parceque nous n'avons point de quérelles ni de procez. Mais pourquoy n'avons nous pas de procez ? C'est parceque nous ne voulons point recevoir ni connoître l'argent. Pourquoy est-ce que nous ne voulons pas admettre cet argent ? c'est parce que nous ne voulons pas de loix, & que depuis que le monde est monde nos Péres ont vécu sans cela. Au reste, il est faux, comme je l'ay déja dit, que le mot de Loix signifie parmi nous les choses justes & raisonables, puis que les riches s'en moquent & qu'il n'y a que les malheureux qui les suivent. Venons donc à ces loix ou choses raisonables. Il y a cinquante ans que les Gouverneurs de Canada prétendent que nous soyons sous les Loix de leur grand Capitaine. Nous-nous contentons de nier nostre dépendance de tout autre que du grand Esprit ; nous sommes nez libres & fréres unis, aussi grands Maîtres les uns que les autres ; au lieu que vous êtes tous des esclaves d'un seul homme. Si nous ne répondons pas que nous prétendons que tous les François dépendent de nous, c'est que nous voulons éviter des quérelles. Car sur quel droits & sur quelle autorité fondent-ils cette prétention ? Est-ce que nous-nous sommes vendus à ce grand Capitaine ? Avons nous été en France vous chercher ? C'est vous qui estes venus ici nous trouver. Qui vous a donné tous les païs que vous habitez ? De quel droit les possédez vous ? Ils appartiennent aux *Algonkins* depuis toujours.

jours. Ma foy, mon cher Frére, je te plains dans l'ame ; Crois-moy, fais toy Huron. Car je voi la différence de ma condition à la tienne. Je suis maître de mon corps, je dispose de moy-même, je fais ce que je veux, je suis le premier & le dernier de ma Nation ; je ne crains personne, & ne dépens uniquement que du grand Esprit. Au lieu que ton corps & ta vie dépend de ton grand Capitaine, son Vicerroy disposa de toi, tu ne fais pas ce que tu veux, tu crains voleurs, faux témoins, assassins &c. Tu dépens de mille gens que les Emplois ont mis au dessus de toy. Est-il vray ou non ? sont-ce des choses improbables & invisibles ? Ha ! mon cher Frére, tu vois bien que j'ay raison ; cependant tu aimes encore mieux estre Esclave François, que libre Huron ; O le bel homme qu'un François avec ses belles Loix, qui croyant estre bien sage est assûrement bien fou ! puis qu'il demeure dans l'esclavage & dans la dépendance, pendant que les Animaux mêmes joüissent de cette adorable Liberté, ne craignent, comme nous, que des ennemis étrangers.

LA HONTAN.

En vérité, mon Ami, tes raisonnements sont aussi sauvages que toy. Je ne conçoi pas qu'un homme d'esprit & qui a esté en France & à la Nouvelle Angleterre puisse parler de la sorte. Que te sert-il d'avoir vû nos Villes, nos Forteresses, nos Palais, nos Arts, nôtre industrie & nos plaisirs ? Et quand tu parles de Loix sévéres, d'esclavage, & de mille autres sottises, il est seur que tu prêches contre ton sen-

timent. Il te fait beau voir me citer la félicité des Hurons, d'un tas de gens qui ne font que boire, manger, dormir, chaſſer, & pêcher, qui n'ont aucune commodité de la vie, qui font quatre cens lieües à pied pour aller aſſommer quatre Iroquois, en un mot, des hommes qui n'en ont que la figure. Au lieu que nous avons nos aiſes, nos commoditez, & mille plaiſirs, qui font trouver les momens de la vie ſupportables; il ne faut qu'eſtre honnête homme & ne faire de mal à perſonne, pour n'être pas expoſé à ces Loix, qui ne ſont ſévéres qu'envers les ſcélérats & les méchans.

ADARIO.

Vraîment, Mon cher Frére, tu aurois beau eſtre honnête homme, ſi deux faux témoins avoient juré ta perte, tu verrois bien ſi les Loix ſont ſévéres ou non. Eſt-ce que les Coureurs de bois ne m'ont pas cité vint exemples de gens innocens que vos Loix ont fait mourir cruellement, & dont on n'a reconnu l'innocence qu'aprés leur mort. Je ne ſçay pas ſi cela eſt vray; mais je voi bien que cela peut être. Ne m'ont-ils pas dit encore (quoique je l'euſſe oüi conter en France) qu'on fait ſoufrir des tourmens épouvantables à de pauvres innocens, pour leur faire avoüer, par la violence des tortures, tout le mal qu'on veut qu'ils aïent fait, & dix fois d'avantage. O quelle tirannie exécrable! Cependant les François prétendent eſtre des hommes. Les femmes ne ſont pas plus exemptes de cette horrible cruauté, & les uns & les autres aiment mieux mourir une fois, que cinquante; ils ont raiſon. Que ſi, par une force de courage ex-

extraordinaire, ils peuvent soufrir ces tourmens, sans avoüer ce crime qu'ils n'ont pas commis; quelle famé, quelle vie leur en reste-t-?Non non, mon cher Frére, les Diables noirs, dont les Jésuites nous parlent tant, ne sont pas dans le Païs où les ames brûlent; ils sont à Quebec & en France, avec les Loix, les faux Témoins, les commodités de la vie, les Villes, les Forteresses & les plaisirs dont tu me viens de parler.

LAHONTAN.

Les Coureurs de Bois, & les autres qui t'ont fait de semblables contes, sans te raconter sur cela ce qu'ils ne connoissoient pas, sont des sots qui feroient mieux de se taire. Je veux t'expliquer l'affaire comme elle est. Supposons deux faux Témoins qui déposent contre un homme. On les met d'abord en deux Chambres séparées, où ils ne peuvent ni se voir ni se parler. On les interroge ensuite diverses fois l'un aprés l'autre, sur les mêmes déclarations qu'ils font contre l'Accusé; & les Juges ont tant de conscience qu'ils employent toute l'industrie possible pour découvrir si l'un des deux, ou tous les deux ensemble, ne se coupent point. Si par hazard on découvre de la fausseté dans leurs témoignages, ce qui est aisé à voir, on les fait mourir sans remission. Mais s'il paroît qu'ils ne se contredisent en rien; on les présente devant l'Accusé pour sçavoir s'il ne les recuse pas; & s'il se tient à leur conscience. S'il dit que oüi, & qu'en suite ces Témoins jurent par le grand Dieu, qu'ils ont veu tuer, violer, piller, &c.

les

les Juges le condamnent à mort : A l'égard de la torture, elle ne se donne que quand il ne se trouve qu'un seul témoin, parce qu'il ne suffit pas, les Loix voulant que deux hommes soient une preuve suffisante, & qu'un seul homme soit une demi preuve ; mais il faut que tu remarques que les Juges prénent toute la précaution imaginable, de peur de rendre d'injustes jugemens.

ADARIO.

Je suis aussi sçavant que je l'estois ; car au bout du conte, deux faux Témoins s'entendent bien, avant que de se présenter, & la torture ne se donne pas moins par la déclaration d'un scelerat que par celle d'un honneste homme, qui, selon moy, cesseroit de l'estre par son témoignage, quoiqu'il eut veu le crime. Ah! les bonnes gens que les François, qui, bien loin de se sauver la vie les uns aux autres, comme freres, le pouvant faire, ne le font pas. Mais, di-moy, que pense-tu de ces Juges ? Est-il vray qu'il y en ait de si ignorans comme on dit, & d'autres si méchans, que pour un Ami, pour une Courtisane, pour un grand Seigneur, ou pour de l'argent, ils jugent injustement contre leurs consciences ? Je te voi déja prêt de dire que cela est faux, que les Loix sont des choses justes & raisonables. Cependant je sçay que cela est aussi vray que nous sommes ici. Car celui qui a raison de demander son bien à un autre qui le possede injustement, fait voir clair comme le jour la vérité de sa cause, n'attrape rien du tout, si ce Seigneur, cette Courtisane, cet

Ami

Ami & cet argent parlent pour ſa partie, aux Juges, qui doivent décider l'affaire. Il en eſt de même pour les gens accuſez de crime. Ha ! vive les Hurons, qui ſans Loix, ſans priſons, & ſans tortures, paſſent la vie dans la douceur, dans la tranquillité, & joüiſſent d'un bonheur inconnu aux François. Nous vivons ſimplement ſous les Loix de l'inſtinct, & de la conduite innocente que la Nature ſage nous a imprimée dés le berceau. Nous ſommes tous d'accord, & conformes en volontez, opinions & ſentimens. Ainſi, nous paſſons la vie dans une ſi parfaite intelligence, qu'on ne voit parmi nous ni procez, ni diſpute, ni chicanes. Ha! malheureux, que vous eſtes à plaindre d'eſtre expoſés à des Loix auxquelles vos Juges ignorans, injuſtes & vicieux contreviennent autant par leur conduite particuliere qu'en l'adminiſtration de leurs Charges. Ce ſont-là ces équitables Juges qui manquent de droiture, qui ne rapportent leur Emploi qu'à leurs interêts, qui n'ont en veüe que de s'enrichir, qui ne ſont acceſſibles qu'au démon de l'argent, qui n'adminiſtrent la juſtice que par un principe d'avarice, ou par paſſion, qui autoriſant le crime exterminent la juſtice & la bonne foy, pour donner cours à la tromperie, à la chicane, à la longueur des procez, à l'abus & à la violation des ſermens, & à une infinité d'autres déſordres. Voilà ce que ſont ces grands Sonteneurs des belles Loix de la Nation Françoiſe.

LAHONTAN.

Je t'ay déja dit qu'il ne faut pas croire tout

tout ce que les sottes gens disent ; tu t'amuses à des Ignorans qui n'ont pas la teinture du sens commun, & qui te débitent des mensonges pour des vérités. Ces mauvais Juges, dont ils t'ont parlé, sont aussi rares que les Castors blancs. Car on n'en trouveroit peut-être pas quatre dans toute la France. Ce sont des gens qui aiment la vertu, & qui ont une ame à sauver comme toy & moy ; qui en qualité de personnes publiques ont à répondre devant un Juge qui n'a point d'égard à l'apparence des Personnes, & devant lequel le plus grand des Monarques n'est pas plus que le moindre des Esclaves. Il n'y en a presque point qui n'aimât mieux mourir, que de blesser sa conscience & de violer les Loix ; l'argent est de la boüe pour eux ; les femmes les échaufent moins que la Glace, les Amis & les grands Seigneurs ont moins de pouvoir sur leur esprit, que les vagues contre les rochers ; ils corrigent le libertinage, ils reforment les abus, & ils rendent la justice à ceux qui plaident, sans qu'aucun interêt s'en mêle. Pour moy, j'ay perdu tout mon bien en perdant trois ou quatre procez à Paris, mais je serois bien fâché de croire qu'ils les ont mal jugés ; quoique mes Parties, avec de trés mauvaises causes, me manquoient ni d'argent ni d'amis. Ce sont les Loix qui m'ont jugé, & les Loix sont justes & raisonnables ; je croyois avoir raison parce que je ne les avois pas bien étudiées.

ADARIO.

Je t'avoüe que je ne conçois rien à ce que

que tu me dis ; car enfin je sçay le contraire, & ceux qui m'ont parlé des vices de ces Juges sont assurément des gens d'esprit & d'honneur. Mais quand personne ne m'en auroit informé, je ne suis pas si grossier que je ne voye moy-même l'injustice des Loix & des Juges. Ecoute un peu, mon cher Frere ; allant un jour de Paris à Versailles, je vis à moitié chemin un Païsan qu'on alloit fouëter pour avoir pris des perdrix & des liévres à des lacets. J'en vis un autre entre la Rochelle & Paris qu'on condamna aux galéres, parce qu'on le trouva saisi d'un petit sac de sel. Ces deux miserables hommes furent châtiez par ces injustes Loix, pour vouloir faire subsister leurs pauvres Familles ; pendant qu'un million de Femmes font des enfans en l'absence de leurs Maris ; que des Médecins font mourir les trois Carts des hommes, & que les Joüeurs mettent leurs familles à la mendicité, en perdant tout ce qu'ils ont au Monde, sans être châtiés ; Où sont donc ces Loix justes & raisonnables, où sont ces Juges qui ont une ame à garder comme toy & moy ? Aprés cela tu ozes encore dire que les Hurons sont des Bêtes ! Vraiment, ce seroit quelque chose de beau si nous allions châtier un de nos Freres pour des liévres & pour des perdrix ! Ce seroit encore une belle chose entre nous, de voir nos femmes multiplier le nombre de nos enfans pendant que nous allons en guerre contre nos ennemis. Des Médecins empoisonner nos familles, & des Joüeurs perdre les Castors de leurs chasses ; ce sont pourtant des bagatelles en

France

France qui ne sont point sujettes aux belles Loix des François. En vérité, il y a bien de l'aveuglement dans l'esprit de ceux qui nous connoissent, & ne nous imitent pas.

LAONTAM.

Tout beau, mon cher Ami, tu vas trop vîte, croi moi, tes connoissances sont si bornées, comme je t'ay déja dit, que la portée de ton esprit n'envisage que l'apparence des choses. Si tu voulois entendre raison, tu concevrois d'abord que nous n'agissons que sur de bons principes, pour le maintien de la Societé. Il faut que tu sçaches que les loix condamnent les gens qui tombent dans les cas que tu viens de citer, sans en excepter aucun. Premiérement les Loix défendent aux Païsans de tuer ni liévres ni perdrix, sur tout aux environs de Paris; parce qu'ils en dépeupleroient le Royaume, s'il leur étoit permis de chasser. Ces gens-là ont reçû de leurs Seigneurs les terres dont ils joüissent, & ceux-ci se sont réservé la chasse, comme leurs Maîtres. Les païsans leur font un vol, & contreviennent en même-temps à la défense établie par les Loix. De même ceux qui transportent du sel, parce que c'est un droit qui appartient directement au Roi. A l'égard des Femmes & des Joüeurs, dont tu viens de parler, il faut que tu croyes qu'on les renferme dans des prisons & dans des Couvens, d'où ni les unes ni les autres ne sortent jamais. Pour ce qui est des Médecins, il ne seroit pas juste de les maltraiter, car de cent malades il n'en tuent pas deux, ils font

ce

ce qu'ils peuvent pour nous guérir. Il faut bien que les Vieillards & les gens usez finissent. Néanmoins quelque nous ayons tous affaire de ces Docteurs, s'il étoit prouvé qu'ils eussent fait mourir quelqu'un par ignorance, ou par malice, les Loix ne les épargneroient pas plus que les autres, & les condamneroient à des prisons perpétuelles, &, peut-être, à quelque chose de pis.

ADARIO.

Il faudroit bien des prisons si ces Loix étoient observées; mais je vois bien que tu ne dis pas tout, & que tu serois fâché de pousser la chose plus loin, de peur de trouver mes raisons sans replique. Venons maintenant à ces deux hommes qui se sauvérent l'année passée à Quebec, pour n'être pas brulés en France, & disons, en examinant le crime dont on les accuse, qu'il y a de bien sottes Loix en Europe. Hé bien ces deux François sont des prétendus Magiciens *Jongleurs*, on les accuse d'avoir *jongle*, quel mal ont-ils fait? Ces pauvres gens ont peut-être eû quelque maladie, qui leur a laissé cette folie, comme il arrive parmi nous. Di-moi un peu, je te prie, quel mal font nos *Jongleurs*? Ils s'enferment seuls dans une petite Cabane lorsqu'on leur recommande quelque malade, ils y chantent, ils crient, ils dancent, ils disent cent extravagances; ensuite ils font connoître aux Parens du malade qu'il faut faire un festin pour consoler le malade, soit de viande, soit de poisson, selon le goût de ce *Jongleur*, qui n'est qu'un Médecin imaginaire, dont l'esprit est troublé par l'ac-

l'accident de quelque fièvre chaude qu'il a essuyée. Tu vois bien que nous nous railleons d'eux en leur absence, & que nous connoissons leur fourberie; tu sçais encore qu'ils sont comme des insensez dans leurs actions, comme dans leurs paroles, qu'ils ne vont ni à la chasse ni à la guerre. Pourquoy brûlerions-nous les pauvres gens qui parmi vous ont le même malheur?

L. AHONTAN.

Il y a bien de la différence de nos *Jongleurs* aux vôtres; car ceux parmi nous qui le sont parlent avec le méchant Esprit, font des festins avec luy, toutes les nuits; ils empêchent un mari de caresser sa femme par leurs sortileges; ils corrompent aussi les filles sages & vertueuses par un charme qu'ils mêtent dans ce qu'elles doivent boire ou manger. Ils empoisonnent les Bestiaux, ils font périr les biens de la Terre, mourir les hommes en langueur, blesser les femmes grosses; & cent autres maux que je ne te raconte pas. Ces gens-là s'appellent Enchanteurs & Sorciers, mais il y en d'autres encore plus méchans; ce sont les Magiciens. Ils ont des conversations familiéres avec le méchant Esprit, ils le font voir à ceux qui en ont la curiosité sous telle figure qu'ils veulent. Ils ont des secrets pour faire gagner au jeu & enrichir ceux à qui ils les donnent. Ils devinent ce qui doit arriver; ils ont le pouvoir de se métamorphoser en toutes sortes d'Ammaux, & de figures les plus horribles; ils vont en cer-

taines

taines maisons faire des hurlemens affreux mêlés de cris & de plaintes effroyables, ils y paroissent tous en feu plus hauts que des arbres, traînant des chaînes aux pieds, portant des serpens dans la main; enfin ils épouvantent tellement les gens, qu'on est obligé d'aller chercher les Prêtres pour les exorciser, croyant que ce sont des ames qui viennent du Purgatoire en ce monde, y demander quelques Messes, dont elles ont besoin pour aller jouir de la veüe de Dieu. Il ne faut donc pas que tu t'étonnes si on les fait brûler sans remission, selon les Loix dont nous parlons.

ADARIO.

Quoi! seroit-il possible que tu croïes ces bagatelles? Il faut assurément que tu railles, pour voir ce que je répondray. C'est apparemment de ces contes que j'ay veu dans les fables d'Esope, livres où les Animaux parlent. Il y a icy des Coureurs de Bois qui les lisent tous les jours, & je me trompe fort si ce que tu viens de me raconter, n'y est écrit. Car il faudroit être fou pour croire sérieusement, que le méchant Esprit, supposé qu'il soit vray qu'il y en ait un, tel que les Jésuites me l'ont dépeint, eût le pouvoir de venir sur la Terre. Si cela étoit, il y feroit assés de mal luy-même, sans le faire faire à ces Sorciers, & s'il se communiquoit à un homme il se communiqueroit bien à d'autres; & comme il y a plus de méchans hommes que de bons parmi vous, il n'y en a pas un qui ne voulût être sorcier; alors tout seroit perdu, le Monde

de ſeroit renverſé, en un mot ce ſeroit un déſordre irrémédiable. Sçais tu bien, mon Frére, que c'eſt faire tort au grand Eſprit de croire ces fotiſes. Car c'eſt l'accuſer d'autoriſer les méchancetez & d'être la cauſe directe de toutes celles que tu viens de raconter, en permettant à ce méchant Eſprit de ſortir de l'enfer. Si le grand Eſprit eſt ſi bon que nous le ſçavons toy & moy, il ſeroit plus croyable qu'il envoyât de bonnes Ames ſous d'agréables figures, reprocher aux hommes leurs mauvaiſes actions & les inviter à l'amiable de pratiquer la vertu, en leur faiſant une peinture du bonheur des Ames qui ſont heureuſes dans le bon Païs où elles ſont. A l'égard de celles qui ſont dans le Purgatoire (ſi tant eſt qu'il y ait un tel lieu) il me ſemble que le grand Eſprit n'a guére beſoin d'eſtre prié par des gens, qui ont aſſez affaire de prier pour eux-mêmes; & qu'il pourroit bien leur donner la permiſſion d'aller au Ciel, s'il leur accorde celle de venir ſur la Terre. Ainſi, mon cher Frére, ſi tu me parles ſérieuſement de ces choſes, je croiray que tu rêves, ou que tu as perdu le ſens. Il faut qu'il y ait quelque autre méchanceté dans l'accuſation de ces deux *Jongleurs*, ou bien vos Loix & vos Juges ſont auſſi fort déraiſonnables. La concluſion que je tirerois de ces méchancetez, ſi elles étoient vraïes; c'eſt que puiſqu'on ne voit rien de ſemblable chez aucun peuple de Canada, il faut abſolument que ce méchant Eſprit ait un pouvoir ſur vous, qu'il n'a pas ſur nous. Cela étant nous ſommes donc de bonnes gens, & vous

tou

tout au contraire pervers, malicieux & adonnez à toutes sortes de vices & de méchancetez. Mais finissons, je te prie, sur cette matiére, dont je ne veux entendre aucune replique; & di moy, à propos de Loix, pourquoy elles soufrent qu'on vende les filles pour de l'argent, à ceux qui veulent s'en servir? Pourquoy on permet certaines Maisons publiques, où les putains & les maquerelles s'y trouvent à toute heure pour toute sorte de gens? Pourquoy on permet de porter l'épée aux uns, pour tuer ceux à qui il est defendu d'en porter? Pourquoy permet on encore de vendre du vin au dessus de certaine quantité, & dans lequel on met mille drogues qui ruinent la santé? Ne vois-tu pas les malheurs qui arrivent icy, comme à Quebec, par les yvrognes? Tu me répondras, comme d'autres ont déja fait, qu'il est permis au Cabarétier de vendre le plus de marchandise qu'il peut pour gagner sa vie, que celuy qui boit doit se conduire lui-même, & se modérer sur toutes choses. Mais je te prouveray que cela est impossible, parce qu'on a perdu la raison avant qu'on puisse s'en apercevoir; ou du moins elle demeure si afoiblie, qu'on ne connoît plus ce qu'on doit faire. Pourquoy ne défend-on pas aussi les jeux excessifs qui traînent mille maux aprez eux. Les Péres ruïnent leurs familles (comme je t'ay déja dit,) les enfans volent leurs Péres ou les endétent; les filles & les femmes se vendent quand elles ont perdu leur argent, aprez avoir consumé leurs meubles & leur habits; delà viennent des disputes, des meurtres, des inimi-

tiez & des haines irréconciliables. Voilà, mon Frére, des défences inutiles chez les Hurons, mais qu'on devroit bien faire dans le Païs des François ; ainsi peu à peu reformant les abus que l'intérêt a introduit parmi vous, j'espérerois que vous pourriez un jour vivre sans loix, comme nous faisons.

LAHONTAN.

Je t'ay déja dit une fois, qu'on châtioit les Joüeurs, on en use de même envers les Maqueraux & les Courtisanes, sur tout envers les Cabaretiers, lorsqu'il arrive du désordre chez eux. La diférence qu'il y a, c'est que nos Villes sont si grandes & si peuplées, qu'il n'est pas facile aux Juges de découvrir les méchancetez qu'on y fait. Mais cela n'empêche pas que les Loix ne les défendent, & on fait tout ce qu'on peut pour rémédier à ces maux. En un mot, on travaille avec tant de soin & d'aplication à détruire les mauvaises coûtumes, à établir le bel ordre par tout, à punir le vice, & à recompenser le mérite, que, pour peu que tu voulusses te défaire de tes mauvais préjugez, & considérer à fond l'excellence de nos loix, tu serois obligé d'avoüer que les François sont gens équitables, judicieux & sçavans, qui suivent mieux que vous autres les véritables régles de la Justice & de la Raison.

ADARIO.

Je voudrois bien avoir occasion de le croire avant que de mourir, car j'aime naturellement les bons François ; mais j'appré-

hen-

hende bien de n'avoir pas cette consolation. Il faut donc que vos Juges commencent les premiers à suivre les Loix, pour donner exemple aux autres, qu'ils cessent d'opprimer les Veuves, les Orphelins & les miserables; qu'ils ne fassent pas languir les procez des Plaideurs, qui font des voyages de cent lieües; en un mot, qu'ils jugent les causes de la même maniére que le grand Esprit les jugera. Que vos Loix diminuent les tributs & les impositions que les pauvres gens sont obligés de païer, pendant que les riches de tous états ne païent rien à proportion des biens qu'ils possédent. Il faut encore que vous défendiez aux Coureurs de Bois d'aporter de l'eau de vie dans nos Villages, pour arrêter le cours des yvrogneries qui s'y font. Alors j'espéreray que peu à peu vous-vous perfectionerez, que l'égalité de biens pourra venir peu à peu, & qu'à la fin vous détesterez cet interêt qui cause tous les maux qu'on voit en Europe. Ainsi n'ayant ni *tien* ni *mien*, vous vivrez avec la même felicité des Hurons. C'en est assez pour aujourd'huy. Voilà mon Esclave qui vient m'avertir qu'on m'attend au Village. Adieu, mon cher Frére, jusqu'à demain.

LAHONTAN.

Il ne semble, mon cher Ami, que tu ne viendrois pas de si bonne heure chez moy, si tu n'avois envie de disputer encore. Pour moy, je te déclare, que je ne veux plus entrer en matiére avec toy, puisque tu n'és pas capable de concevoir mes raisonnemens, tu es si fort prévenu en faveur de ta Nation, si

fort préocupé des tes manieres sauvages, & si peu porté à examiner les nôtres, comme il faut, que je ne daigneray plus me tuer le corps & l'ame, pour te faire connoître l'ignorance & la misére dans lesquelles on voit que les Hurons ont toûjours vécu. Je suis ton Ami, tu le scais; ainsi je n'ay d'autre intérêt que celuy de te montrer le bonheur des François; afin que tu vives comme eux, aussi bien que le reste de ta Nation. Je t'ay dit vint fois que tu t'attaches à considérer la vie de quelques méchans François, pour mesurer tous les autres à leur aune; je t'ay fait voir qu'on les châtioit; tu ne te payes pas de ces raisons là, tu t'obstines par des réponces injurieuses à me dire que nous ne sommes rien moins que des hommes. Au bout du conte je suis las d'entendre des pauvretez de la bouche d'un homme que tous les François regardent comme un trés habile Personnage. Les gens de ta Nation t'adorent tant par ton esprit, que par ton expérience & ta valeur. Tu es Chef de guerre & Chef de Conseil; & sans te flatter; je n'ay guére veu de gens au monde plus vifs & plus pénétrans que tu l'es; Ce qui fait que je te plains de tout mon cœur, de ne vouloir pas te défaire de tes préjugés.

ADARIO.

Tu as tort, mon cher Frére, en tout ce que tu dis, car je ne me suis formé aucune fausse idée de vôtre Religion ni de vos Loix; l'exemple de tous les François en général, m'engagera toute ma vie, à considérer toutes

tes leurs actions, comme indignes de l'homme. Ainsi mes idées sont justes, mes préjugez sont bien fondés, je suis prêt à prouver ce que j'avance. Nous avons parlé de Religion & de Loix, je ne t'ay répondu que le quart de ce que je pensois sur toutes les raisons que tu m'as alléguées ; tu blâmes nôtre maniére de vivre ; les François en général nous prénent pour des Bêtes, les Jésuites nous traitent d'impies, de foux, d'ignorans & de vagabons : & nous vous regardons tout sur le même pied. Avec cette différence que nous nous contentons de vous plaindre, sans vous dire des injures. Ecoute, mon cher Frére, je te parle sans passion, plus je réfléchis à la vie des Européans & moins je trouve de bonheur & de sagesse parmi eux. Il y a six ans que je ne fais que penser à leur état. Mais je ne trouve rien dans leurs actions qui ne soit au dessous de l'homme, & je regarde comme impossible que cela puisse être autrement, à moins que vous ne veuilliez vous réduire à vivre, sans le *Tien* ni le *Mien*, comme nous faisons. Je dis donc que ce que vous appelez argent, est le démon des démons, le Tiran des François ; la source des maux ; la perte des ames & le sepulcre des vivans. Vouloir vivre dans les Païs de l'argent & conserver son ame, c'est vouloir se jetter au fond du Lac pour conserver sa vie ; or ni l'un ni l'autre ne se peuvent. Cet argent est le Pére de la luxure, de l'impudicité, de l'artifice, de l'intrigue, du mensonge, de la trahison, de la mauvaise foy, & généralement de tous les maux qui sont au Mon-

de. Le Pere vend ses enfans, les Maris vendent leurs Femmes, les Femmes trahissent leurs Maris, les Freres se tuent, les Amis se trahissent, & tout pour de l'argent. Di-moy, je te prie, si nous avons tort après cela, de ne vouloir point ni manier, ni même voir ce maudit argent.

LAERTAM.

Quoy, sens-t'il possible que tu raisonnes toujours si follement! au moins écoute une fois en ta vie avec attention ce que j'ay envie de te dire. Ne vois-tu pas bien, mon Ami, que les Nations de l'Europe ne pourroient pas vivre sans l'or & l'argent, ou quelque autre chose précieuse. Déja les Gentilshommes, les Prêtres, les Marchans & mille autres sortes de gens qui n'ont pas la force de travailler à la terre, mourroient de faim. Comment nos Rois seroient-ils Rois? Que le soldats suivroient ils? Qui est celuy qui voudroit travailler pour eux, ni pour qui que ce soit? Qui est celuy qui se risqueroit sur la mer? Qui est celuy qui fabriqueroit des armes pour d'autres que pour soi? Croy-moy, nous serions perdus sans ressource, ce seroit un Cahos en Europe, une confusion, la plus épouventable qui se puisse imaginer.

ADARIC.

Vrâiment tu me fais là de beaux contes, quand tu parles des gentilshommes, des Marchans & des Prêtres! Est-ce qu'on en verroit s'il n'y avoit ni *Tien* ni *Mien*? Vous seriez tous égaux, comme les Hurons le sont entr'eux.

tr'eux. Ce ne seront que les trente premières années après le bannissement de l'intérêt qu'on verroit une étrange désolation : car ceux qui ne sont propres qu'à boire, manger, dormir, & se divertir, mourroient en langueur; mais leurs descendans vivroient comme nous. Nous avons assez parlé des qualitez qui doivent composer l'homme intérieurement, comme sont la sagesse, la raison, l'équité &c. qui se trouvent chez les Hurons. Je t'ai fait voir que l'interêt les détruit toutes, chez vous; que cet obstacle ne permet pas à celuy qui connoît cet interêt d'être homme raisonable. Mais voyons ce que l'homme doit être extérieurement; Premièrement, il doit sçavoir marcher, chasser, pêcher, tirer un coup de fléche ou de fusil, sçavoir conduire un Canot, sçavoir faire la guerre, connoître les bois, être infatigable, vivre de peu dans l'occasion, construire des Cabanes & des Canots, faire, en un mot, tout ce qu'un Huron fait. Voilà ce que j'appelle un homme. Car Di-moy, je te prie, Combien de millions de gens y-a-t il en Europe, qui, s'ils étoient trente lieües dans des Forêts, avec un fusil ou des fléches, ne pourroient ni chasser de quoi se nourrir, ni même trouver le chemin d'en sortir. Tu vois que nous traversons cent lieües de bois sans nous égarer, que nous tuons les oiseaux & les animaux à coups de fléches, que nous prenons du poisson par tout où il s'en trouve, que nous suivons les hommes & les bêtes fauves à la piste, dans les prairies & dans les bois, l'été comme l'hiver, que nous vivons de racines, quand nous som-

sommes aux portes des Iroquois, que nous sçavons manier la hache & le coûteau, pour faire mille ouvrages nous-mêmes. Car, si nous faisons toutes ces choses, pourquoy ne les feriés vous pas comme nous ? N'êtes vous pas aussi grands, aussi forts, & aussi robustes ? Vos Artisans ne travaillent-ils pas à des ouvrages incomparablement plus dificiles & plus rudes que les nôtres ? Vous vivriés tous de cette maniére là, vous seriés aussi grands mangeurs les uns que les autres. Vôtre richesse seroit, comme la nôtre, d'aquérir de la gloire dans le métier de la guerre, plus on prendroit d'esclaves, moins on travailleroit; en un mot, vous seriez aussi heureux que nous.

LAHONTAN.

Appelles-tu vivre heureux, d'estre obligé de gister sous une miserable Cabane d'écorce, de dormir sur quatre mauvaises couvertures de Castor, de ne manger que du rôti & du boüilli, d'être vêtu de peaux, d'aller à la chasse des Castors, dans la plus rude saison de l'année; de faire trois cens lieuës à pied dans des bois épais, abatus & inaccessibles, pour chercher les Iroquois; aller dans de petits canots se risquer à périr chaque jour dans vos grands Lacs, quand vous voyager. Coucher sur la dure à la belle étoile, lorsque vous aprochés des Villages de vos ennemis: être contrains le plus souvent de courir sans boire ni manger, nuit & jour, à toute jambe, l'un deçà, l'autre de là, quand ils vous poursuivent, d'estre réduits à la derniere des miséres, si par amitié & par commisération les Coureurs

reurs de Bois n'avoient la charité de vous porter des fusils, de la poudre, du plomb, du fil à faire des filets, des haches, des couteaux des aiguilles, des Alesnes, des ameçons, des chaudières, & plusieurs autres marchandises.

ADARIO.

Tout beau, n'allons pas si vîte, le jour est long, nous pouvons parler à loisir, l'un aprés l'autre. Tu trouves, à ce que je vois, toutes ces choses bien dures. Il est vray qu'elles le seroient extrémement pour ces François, qui ne vivent, comme les bêtes, que pour boire & manger; & qui n'ont esté élevés que dans la molesse: mais di-moy, je t'en conjure, quelle différence il y a de coucher sous une bonne Cabane, ou sous un Palais; de dormir sur des peaux de Castors, ou sur des matelats entre deux draps; de manger du rosti & du boüilli; où de fales pâtez, & ragoûts, aprêtez par des Marmitons crasseux? En sommes nous plus malades, ou plus incommodez que les François qui ont ces Palais, ces lits, & ces Cuisiniers? Hé! combien y en a-t-il parmi vous, qui couchent sur la paille, sous des toits ou des greniers que la pluye traverse de toutes parts, & qui ont de la peine à trouver du pain & de l'eau? J'ay esté en France, j'en parle pour l'avoir veu. Tu critiques nos habits de peaux, sans raison, car ils sont plus chauds & résistent mieux à la pluye que vos draps; outre qu'ils ne sont pas si ridiculement faits que les vôtres, auxquels on employe soit au poches, ou aux coûtez, autant d'étoffe qu'au corps de

l'habit. Revenons à la chasse du Castor durant l'hiver, que tu regardes comme une chose affreuse, pendant que nous y trouvons toute sorte de plaisir & les commoditez d'avoir toutes sortes de marchandises pour leurs peaux. Déja nos esclaves ont la plus grande peines (si tant est qu'il y en ait) tu sçais que la chasse est le plus agréable divertissement que nous ayons: celle de ces Animaux estant tout à fait plaisante, nous l'estimons aussi plus que toute autre. Nous faisons, dis-tu, une guerre pénible; j'avoüe que les François y périroient, parce qu'ils ne sont pas accoutumez de faire de si grands voyages à pied; mais ces courses ne nous fatiguent nullement; il seroit à souhaiter pour le bien de Canada que vous eussiez nos talens. Les Iroquois ne vous égorgeroient pas, comme ils font tous les jours, au milieu de vos Habitations. Tu trouves aussi que le risque de nos petits Canots dans nos Voyages est une suite de nos misères; il est vray que nous ne pouvons pas quelquefois nous dispenser d'aller en Canot, puisque nous n'avons pas l'industrie de bâtir des Vaisseaux; mais ces grands Vaisseaux que vous faites ne périssent pas moins que nos Canots; tu nous reprochez encore que nous couchons sur la dure à la belle étoile, quand nous sommes au pied des Villages des Iroquois; j'en conviens; mais aussi je sçay bien que les soldats en France ne sont pas si commodément que les tiens sont ici, & qu'ils sont bien contraints de se gîter dans les Manis & dans les fossez à la playe & au vent. Nous-nous enfuyons,

ajou-

ajoûte-tu, à toute jambe ; il n'y a rien de si naturel, quand le nombre des ennemis est triple, que de s'enfuir ; à la vérité la fatigue de courir nuit & jour, sans manger, est terrible, mais il vaut bien mieux prendre ce parti que d'estre esclave. Je croy que ces extrémitez seroient horribles pour des Européans ; mais elles ne sont quasi rien à nostre égard. Tu finis en concluant que les François nous tirent de la misére, par la pitié qu'ils ont de nous. Et comment faisoient nos Péres, il y a cent ans, en vivoient-ils moins sans leurs marchandises : au lieu de fusils, de poudre, & de plomb, ils se servoient de l'arc & des fléches, comme nous faisons encore. Ils faisoient des rets avec du fil d'écorce d'arbre ; il se servoient des haches de pierre ; ils faisoient des coûteaux, des aiguilles, des Alesnes &c. avec des os de cerf ou d'élan ; au lieu de chaudiére on prenoit des pots de terre. Si nos Péres se sont passez de toutes ces marchandises, tant de siécles, je croy que nous pourrions bien nous en passer plus facilement que les François ne se passeroient de nos Castors, en échange desquels, par bonne amitié ils nous donnent des fusils qui estropient, en crevant, plusieurs Guerriers, des haches qui cassent en taillant un arbrisseau, des coûteaux qui s'émoussent en coupant une citroüille, du fil moitié pourri, & de si méchante qualité, que nos filets sont plûtôt usez qu'achevez ; des chaudiéres si minces que la seule pesanteur de l'eau en fait sauter le fond. Voilà, mon Frére, ce que j'ay à te répondre sur les miséres des Hurons.

LAHONTAN.

Hé bien, tu veux donc que je croye les Hurons insensibles à leurs peines & à leurs travaux, & qu'ayant esté élevez dans la pauvreté & les soufrances, ils les envisagent d'un autre œil que nous; cela est bon pour ceux qui n'ont jamais sorti de leur païs, qui ne connoissent point de meilleure vie que la leur, & qui n'ayant jamais été dans nos Villes, s'imaginent que nous vivons comme eux; mais pour toy, qui as été en France, à Quebec, & dans la Nouvelle Angleterre, il me semble que ton goût & ton discernement sont bien sauvages, de ne pas trouver l'estat des Européans préférable à celuy des Hurons. Y a-t-il de vie plus agréable & plus délicieuse au Monde, que celle d'un nombre infini de gens riches à qui rien ne manque? Ils ont de beaux Carosses, de belles Maisons ornées de tapisseries & de tableaux magnifiques; de beaux Jardins où se cueuillent toutes sortes de fruits, des Parcs où se trouvent toutes sortes d'animaux; des Chevaux & des Chiens pour chasser, de l'argent pour faire grosse chére, pour aller aux Comédies & aux jeux, pour marier richement leurs enfans, ces gens sont adorés de leurs dépendans. N'as-tu pas vû nos Princes, nos Ducs, nos Maréchaux de France, nos Prélats & un million de gens de toutes sortes d'états qui vivent comme des Rois; à qui rien ne manque, & qui ne se souviénent d'avoir vécu que quand il faut mourir?

ADARIO.

Si je n'estois pas si informé que je le suis de tout

de tout ce qui se passe en France, & que mon voyage de Paris ne m'eût pas donné tant de connoissances & de lumiéres, je pourrois me laisser aveugler par ces apparences exterieures de félicité, que tu me représentes; mais ce Prince, ce Duc, ce Maréchal, & ce Prélat, qui sont les premiers que tu me cites, ne sont rien moins qu'heureux, à l'égard de Hurons; qui ne connoissent d'autre félicité que la tranquillité d'ame, & la liberté. Or ces grands seigneurs se haïssent intérieurement les uns les autres, ils perdent le sommeil, le boire & le manger pour faire leur cour au Roy, pour faire des piéces à leurs ennemis; ils se font des violences si fort contre nature, pour feindre, déguiser, & soufrir, que la douleur que l'ame en ressent surpasse l'imagination. N'est-ce rien, à ton avis, mon cher Frére, que d'avoir cinquante serpens dans le coeur? Ne vaudroit-il pas mieux jetter Carosses, dorures, Palais, dans la riviére, que d'endurer toute sa vie tant de martires? Sur ce pied là j'aimerois mieux si j'étois à leur place, estre Huron, avoir le Corps nû, & l'ame tranquille. Le corps est le logement de l'ame, qu'importe que ce Corps soit doré, étendu dans un Carrosse, assis à une table, si cette ame le tourmente, l'afflige & le désole? Ces grand seigneurs, dis-je, sont exposez à la disgrace du Roy, à la médisance de mille sortes de Personnes; à la perte de leurs Charges; au mépris des leurs semblables; en un mot leur vie molle est traversée par l'ambition, l'orgueuil, la présomption & l'envie. Ils sont esclaves de leurs passions, & de leur Roy, qui est l'unique François heu-

eux, par raport à cette adorable liberté dont il jouït tout seul. Tu vois que nous sommes un millier d'hommes dans notre Village, que nous nous aimons comme frères; que ce qui est à l'un est au service de l'autre; que les Chefs de guerre, de Nation & de Conseil, n'ont pas plus de pouvoir que les autres Hurons; qu'on n'a jamais veu de querelles ni de médisances parmi nous; qu'enfin chacun est maître de soy-même, & fait tout ce qu'il veut, sans rendre conte à personne, & sans qu'on y trouve à redire. Voilà, mon Frére, la différence qu'il y a de nous à ces Princes, à ces Ducs, &c. laissant à part tous ceux qui estant au dessous d'eux doivent, par consequent, avoir plus de peines, de chagrin & d'embarras.

LAHONTAN.

Il faut que tu croye, mon cher Ami, que comme les Hurons sont élevez dans la fatigue & dans la misére, ces grands Seigneurs le sont de même dans le trouble, dans l'ambition, & ils ne vivroient pas sans cela; & comme le bonheur ne consiste que dans l'imagination, ils se nourrissent de vanité. Chacun d'eux s'estime dans le cœur autant que le Roy. La tranquillité d'ame des Hurons n'a jamais voulu passer en France; de peur qu'on ne l'enfermât aux petites Maisons. Etre tranquille en France c'est être fou, c'est être insensible, indolent. Il faut toujours avoir quelque chose à souhaiter pour être heureux; un homme qui sçauroit se borner seroit Huron. Or personne ne le veut

être;

être; la vie seroit ennuyeuse si l'esprit ne nous portoit à desirer à tout moment quelque chose de plus que ce que nous possédons : & c'est ce qui fait le bonheur de la vie, pourvû que ce soit par des voïes légitimes.

ADARIO.

Quoy ! n'est-ce pas plûtôt mourir en vivant, que de tourmenter son esprit à toute heure, pour aquérir des Biens, ou des Honneurs, qui nous dégoûtent dez que nous en joüissons ? d'afoiblir son corps & d'exposer sa vie pour former des entrepriſes qui échouent le plus souvent ? Et puis tu me viendras dire que ces grands Seigneurs sont élevez dans l'ambition, & dans le trouble, comme nous dans le travail & la fatigue. Belle comparaiſon pour un homme qui sçait lire & écrire ! Dis-moy, je te prie, ne faut-il pas, pour se bien porter, que le corps travaille & que l'esprit se repose ? Au contraire, pour détruire sa santé, que le corps se repose, & que l'esprit agisse ? Qu'avons-nous au monde de plus cher que la vie ? Pourquoy n'en pas profiter ? Les François détruisent leur santé par mille causes diférentes ; & nous conservons la nôtre jusqu'à ce que nos corps soient usez ; parce que nos ames exemptes de passions ne peuvent alterer ni troubler nos corps. Mais enfin les François hâtent le moment de leur mort par des voïes légitimes ; voilà ta conclusion ; elle est belle, asseurément, & digne de remarque ! Croi-moy, mon cher Frére, songe à te faire Huron, pour vivre long-temps. Tu boiras, tu mangeras, tu dormiras, &

tu

tu chasseras en repos ; tu seras delivré des passions qui tiranisent les François ; tu n'auras que faire d'or, ni d'argent, pour être heureux ; tu ne craindras ni voleurs, ni assassins, ni faux témoins ; & si tu veux devenir le Roi de tout le monde, tu n'auras qu'à t'imaginer de l'estre, & tu le seras.

LAHONTAN.

Ecoute, il faudroit pour cela que j'eusse commis en France de si grands crimes qu'il ne me fût permis d'y revenir que pour y être brûlé ; car, aprés tout, je ne vois point de métamorphose plus extravagante à un François que celle de Huron. Est-ce que je pourrois résister aux fatigues dont nous avons parlé ? Aurois-je la patience d'entendre les sots raisonnemens de vos Vieillards & de vos jeunes gens, comme vous faites, sans les contredire ? Pourrois-je vivre de boüillons, de pain, de bled d'Inde, de rôti & boüilli, sans poivre ni sel ? Pourrois-je me colorer le visage de vint sortes de couleurs, comme un fou ? Ne boire que de l'eau d'érable ? Aller tout nû durant l'été, me servir de vaisselle de bois ? M'acomoderois-je de vos repas continuels, où trois ou quatre cens personnes se trouvent pour y danser deux heures devant & aprés ? Vivrois-je avec des gens sans civilité, qui, pour tout compliment, ne sçavent qu'un *je s'honore*. Non, mon cher *Adario*, il est impossible qu'un François puisse être Huron ; au lieu que le Huron se peut faire aisément François.

ADARIO.

A ce conte-là tu préféres l'eſclavage à la liberté ; je n'en ſuis pas ſurpris, aprés toutes les choſes que tu m'as ſoûtenues. Mais, ſi par haſard, tu rentrois en toy même, & que tu ne fuſſe pas ſi prévenu en faveur des mœurs & des maniéres des François, je ne voi pas que les dificultez dont tu viens de faire mention, fuſſent capables de t'empêcher de vivre comme nous. Quelle peine trouves-tu d'aprouver les contes des vieilles gens, comme des jeunes ? N'as-tu pas la même contrainte quand les Jéſuites & les gens qui ſont au deſſus de toy, diſent des Extravagances ? Pourquoy ne vivrois-tu pas de boüillons de toutes ſortes de bonnes viandes ? Les perdrix, poulets d'Inde, liévres, canards, Cheureuils ne ſont-ils pas bons rôtis & boüillis ? A quoy ſert le poivre, le ſel & mille autres épiceries, ſi ce n'eſt à ruiner la ſanté ? Au bout de quinze jours tu ne ſongerois plus à ces drogues. Quel mal te feroient les couleurs ſur le viſage ? Tu te mets bien de la poudre & de l'eſſence aux cheveux, & même ſur les habits ? N'ay-je pas veu des François qui portent des mouſtaches, comme les Chats, toutes couvértes de Cire ? Pour la boiſſon d'eau d'érable elle eſt douce, ſalutaire, de bon goût & fortifie la poitrine : je t'en ay veu boire plus de quatre fois. Au lieu que le vin & l'eau de vie détruiſent la chaleur naturelle, afoibliſſent l'eſtomac, brûlent le ſang, enyvrent, & cauſent mille déſordres. Quelle peine aurois-tu d'aller nû pendant qu'il fait

fait chaud? Au moins tu vois que nous ne le sommes pas tant que nous n'ayons le devant & le derriére couverts. Il vaut bien mieux aller nû que de suer continuellement sous le fardeau de tant de vêtemens, les uns sur les autres. Quel embarras trouves-tu encore de manger, chanter & danser en bonne Compagnie? Cela ne vaut-il pas mieux que d'être seul à Table, ou avec des gens qu'on n'a jamais ni veus ni connus? Il ne reste plus donc qu'à vivre sans complimens, avec des gens incivils. C'est une peine qui te paroît assez grande, qui cependant ne l'est point. Dis moy, la Civilité ne se réduit-elle pas à la bienséance & à l'affabilité? Qu'est ce que bienséance? N'est-ce pas une gêne perpétuelle, & une affectation fatiguante dans ses paroles, dans ses habits, & dans sa contenance? Pourquoy donc aimer ce qui embarasse? Qu'est-ce que l'affabilité? N'est ce pas assûrer les gens de nôtre bonne volonté à leur rendre service, par des caresses & d'autres signes extérieurs? Comme quand vous dites à tout moment, *Monsieur, je suis vôtre serviteur, vous pouvés disposer de moy.* Aquoi toutes ces paroles aboutissent-elles? Pourquoy mentir à tout propos, & dire le contraire de ce qu'on pense? Ne te semble-t'il pas mieux de parler comme ceci. *Te voilà donc, sois le bien venu, va-t'en'honore*, N'est-ce pas une grimace éfroyable, que de plier dix fois son corps, baisser la main jusqu'à terre, de dire à tous momens, *je vous demande pardon*, à vos Princes, à vos Ducs, & autres dont nous venons de parler? Sçache, mon Frére, que

ces

ces seules soûmissions me dégoûteroient entierement de vivre à l'Européane, & puis tu me viendras dire, qu'un Huron, se feroit aisément François ! il trouveroit bien d'autres dificultez que celles que tu viens de dire. Car supposons que dez demain je me fisse François, il faudroit commencer par être Chrestien, c'est un point dont nous parlâmes assez il y a trois jours. Il faudroit me faire faire la barbe tous les trois jours, car apparamment dez que je serois François, je deviendrois velu & barbu comme une bête; cette seule incommodité me paroît rude. N'est-il pas plus avantageux de n'avoir jamais de barbe, ni de poil au corps ? As-tu vû jamais de Sauvage qui en ait eû ? pourrois-je m'accoutumer à passer deux heures à m'habiller, à m'accommoder, à métre un habit bleu, des bas rouges, un chapeau noir, un blumet blanc, & des rubans verts ? Je me regarderois moy-même comme un fou. Et comment pourrois-je chanter dans les rues, danser devant les miroirs, jetter ma perruque tantôt devant, tantôt derriére ? Et comment me réduirois-je à faire des révérences & des prosternations à de superbes, fous ; en qui je ne connoîtrois d'autre mérite que celui de leur naissance & de leur fortune ? Comment verrois-je languir les Nécessiteux, sans leur donner tout ce qui seroit à moy ? Comment porterois je l'épée sans exterminer un tas de scélerats qui jettent aux Galéres mille pauvres étrangers, les Algérens, Salteins Tripolins, Turcs qu'on prend sur leurs Côtes, & qu'on vient vendre à Marseille pour les Galéres, qui n'ayant jamais fait de

mal

mal à perſonne ſont enlevez impitoyablement de leur Païs natal, pour maudire, mille fois le jour, dans les chaines, pére & mére, vie, naiſſance, l'Univers & le grand Eſprit. Ainſi languiſſent les Iroquois qu'on y envoya il y a deux ans. Me ſeroit-il poſſible de faire ni dire du mal de mes Amis, de careſſer mes ennemis, de m'enyvrer par compagnie, de mépriſer & bafouer les malheureux, d'honorer les méchans & de traiter avec eux; de me réjoüir du mal d'autruy, de loüer un homme de ſa méchanceté; d'imiter les envieux, les traîtres, les flateurs, les inconſtans, les menteurs, les orgueilleux, les Avares, les intéreſſez, les raporteurs & les gens à double intention? Aurois-je l'indiſcretion de me vanter de ce que j'aurois fait, & de ce que je n'aurois pas fait? Aurois-je la baſſeſſe de ramper comme une couleuvre aux pieds d'un Seigneur, qui ſe fait nier par ſes Valets? Et comment pourrois je ne me pas rebuter de ſes refus? Non, Mon cher Frére, je ne ſçaurois être François: j'aime bien mieux être ce que je ſuis, que de paſſer ma vie dans ces Chaines. Eſt-il poſſible que nôtre liberté ne t'enchante pas! peut-on vivre d'une maniére plus aiſée que la nôtre? Quand tu viens pour me voir dans ma Cabane, ma femme & mes filles ne te laiſſent-elles pas ſeules avec moy, pour ne pas interrompre, nos converſations? De même, quand tu viens voir ma femme, ou me filles ne te laiſſe-t-on pas ſeul avec celle des deux que tu viens viſiter? N'es tu pas le maître en quelque Cabane du Village où tu puiſſes aller, de demander à manger de tout ce que tu ſçais y avoir de meil-

meilleur ? Y a-t-il des Hurons qui aïent jamais refusé à quelque autre sa chasse, ou sa pêche, ou toute ou en partie ? Ne cotizons nous pas entre toute la Nation les Castors de nos Chasses, pour suppléer à ceux qui m'en ont pû prendre suffisamment pour acheter les marchandises dont ils ont besoin ? N'en usons-nous pas de même de nos bleds d'Inde, envers ceux dont les champs n'ont sçeu raporter des moissons suffisantes pour la nourriture de leurs familles ? Si quelqu'un d'entre nous veut faire un Canot, ou une nouvelle Cabane, chacun n'envoye til pas ses esclaves pour y travailler, sans en être prié ? Cette vie-là est bien différente de celle des Européens, qui feroient un procez pour un Bœuf ou pour un Cheval à leurs plus proches parens ? Si un Fils demande à son Pére, ou le Pére à son Fils, de l'argent, il dit qu'il n'en a point ; si deux François qui se conoissent depuis vint ans, qui boivent & mangent tous les jours ensemble, s'en demandent aussi l'un à l'autre, ils disent qu'ils n'en ont point. Si de pauvres miserables, qui vont tous nuds, décharnez, dans les rues, mourans de faim & de misére, mendient une obole à des Riches, ils leurs répondent qu'ils n'en ont point. Aprés cela, comment avez vous la présomption de prétendre avoir un libre accez dans le Païs du grand Esprit ? Y a-t-il un seul homme au monde qui ne conoisse, que le mal est contre nature, & qu'il n'a pas été créé pour le faire ? Quelle esperance peut avoir un Chrétien à sa mort, qui n'a jamais fait de bien en sa vie ? Il faudroit qu'il crût que l'ame

meurt

meurt avec le corps. Mais je ne croy pas qu'il se trouve des gens de cette opinion. Or si elle est immortelle, comme vous le croyez, & que vous ne vous trompiez pas dans l'opinion que nous avez de l'enfer & des péchez qui conduisent ceux qui les commétent, en ce Païs-là, vos ames ne se chaufferont pas mal.

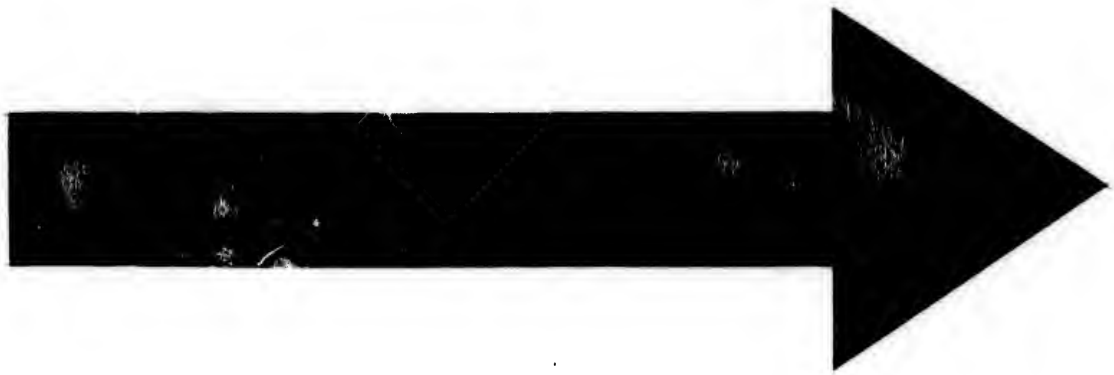
LAHONTAN.

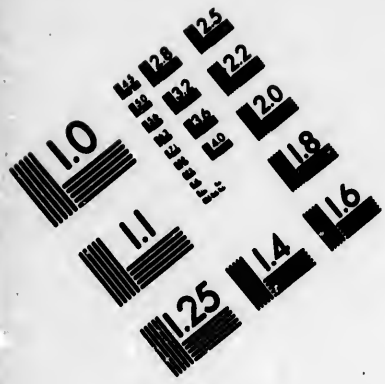
Ecoute, Adario, je croy qu'il est inutile que nous raisonnions davantage; je vois que tes raisons n'ont rien de solide; je t'ay dit cent fois que l'exemple de quelques méchantes gens, ne concluoit rien; tu t'imaignes qu'il n'y a point d'Européan qui n'ait quelque vice particulier caché ou connu; j'aurois beau te prêcher le contraire d'icy à demain, ce seroit en vain; car tu ne mets aucune différence de l'homme d'honneur au scelerat. J'aurois beau te parler dix ans de suite, tu ne démordrois jamais de la mauvaise opinion que tu t'es formée, & des faux préjugez touchant nôtre Religion, nos Loix, & nos maniéres. Je voudrois qu'il m'eut coûté cent Castors que tu sçusse aussi bien lire & écrire qu'un François; je suis persuadé que tu n'insisterois plus à mépriser si vilainement l'heureuse condition des Européans. Nous avons veu en France des *Chinois* & des *Siamois* qui sont des gens du bout du Monde, qui sont en toutes choses plus opposez à nos maniéres que les Hurons; & qui cependant ne se pouvoient lasser d'y d'admirer nôtre maniére de vivre. Pour moy, je t'avoue que je ne conçois rien à ton obstination.

ADA-

ADARIO.

Tous ces gens-là ont l'esprit aussi mal tourné que le corps. J'ay veu certains Ambassadeurs de ces Nations dont tu parles. Les Jésuites de Paris me racontérent quelque histoire de leurs Pais. Ils ont le *tien* & le *mien* entr'eux, comme les François ; ils connoissent l'argent aussi bien que les François ; & comme ils sont plus brutaux, & plus intéressez que les François, il ne faut pas trouver étrange qu'ils aïent approuvé les maniéres des gens qui les traitant avec toute sorte d'amitié, leur faisoient encore des présens à l'envi les uns des autres. Ce n'est pas sur ces gens-là que les Hurons se régleront. Tu ne dois pas t'offencer de tout ce que je t'ay prouvé ; je ne mépriſe point les Européans, en leur présence ; Je me contente de les plaindre. Tu as raison de dire que je ne fais point de diférence, de ce que nous appellons homme d'honneur à un brigand. J'ay bien peu d'esprit, mais il y a assez de temps que je traite avec les François, pour sçavoir ce qu'ils entendent par ce mot d'homme d'honneur. Ce n'est pas pour le moins un Huron ; car un Huron ne connoît point l'argent, & sans argent on n'est pas homme d'honneur parmi vous. Il ne me seroit pas dificile de faire un homme d'honneur de mon esclave ; Je n'ay qu'à le mener à Paris, & luy fournir cent paquets de Castors pour la dépense d'un Carosse, & de dix ou douze Valets ; il n'aura pas plûtôt un habit doré avec tout ce train, qu'un chacun le saluera, qu'on l'introduira dans les meilleures Tables, & dans les plus célébres Compagnies. Il n'aura qu'à donner des repas aux Gentishommes,





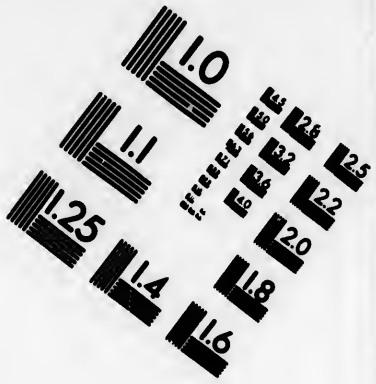
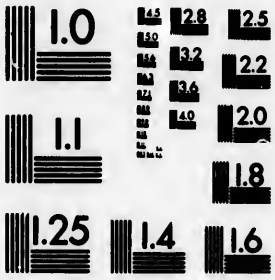
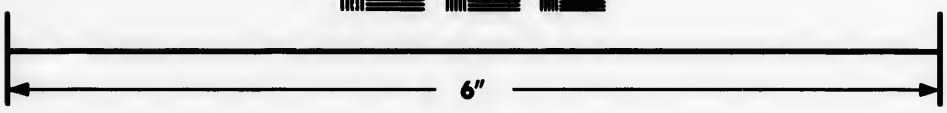
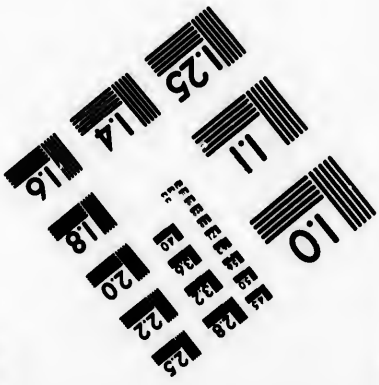


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

mes, des préſens aux Dames, il paſſera par tout pour un homme d'eſprit, de mérite, & de capacité; on dira que c'eſt le Roy des Hurons; on publiera par tout que ſon Païs eſt couvert de mines d'or, que c'eſt le plus puiſſant Prince de l'Amérique; qu'il eſt ſçavant; qu'il dit les plus agréables choſes du monde en Converſation; qu'il eſt redouté de tous ſes Voiſins; enfin ce ſera un homme d'honneur, tel que la plûpart des Laquais le deviennent en France; aprés qu'ils ont ſçeu trouver le moyen d'attraper aſſez de richeſſes pour paroître en ce pompeux équipage, par mille voyes infames & déteſtables. Ha! mon cher Frére, ſi je ſçavois lire, je découvrirois de belles choſes, que je ne ſçay pas, & tu n'en ſerois pas quitte pour les défauts que j'ay remarquez parmi les Européans; j'en aprendrois bien d'autres, en gros & en détail, alors je croy qu'il n'y a point d'état ou de vocation ſur leſquels je ne trouvaſſe bien à mordre. Je croi qu'il vaudroit bien mieux pour les François qu'ils ne ſçeuſſent ni lire ni écrire; je voy tous les jours mille diſputes ici entre les Coureurs de Bois pour les Ecrits, leſquels n'aportent que des chicanes & des procez. Il ne faut qu'un morceau de papier, pour ruïner une famille; avec une lettre la femme trahit ſon mari, & trouve le moyen de faire ce qu'elle veut; la mere vend ſa fille; les Fauſſaires trompent qui ils veulent. On écrit tous les jours dans des livres des menteries, & des impertinences horribles; & puis tu voudrois que je ſçeuſſe lire & écrire, comme les François?

Non

Non, mon Frére, j'aime mieux vivre sans le sçavoir, que de lire & d'écrire des choses que les Hurons ont en horreur. Nous avons assez de nos *Hiéroglifes* pour ce qui regarde la chasse & la guerre ; tu sçais bien que les Caractéres que nous faisons autour d'un arbre pelé, en certains passages, comprennent tout le succez d'une Chasse, ou d'un parti de guerre ; que tous ceux qui voyent ces marques les entendent. Que faut il davantage ? La communauté de biens des Hurons n'a que faire d'écriture, il n'y a ni poste, ni chevaux dans nos Forêts pour envoyer des Courriers à Quebec ; Nous faisons la paix & la guerre sans écrire, seulement par des Ambassadeurs qui portent la parole de la Nation. Nos mariages se réglent aussi sans écrit. A l'égard des Sciences que vous connoissez, elles nous seroient inutiles ; car pour la *Géografie*, nous ne voulons pas nous embarasser l'esprit en lisant des livres de Voyages qui se contredisent tous, & nous ne sommes pas gens à quitter notre Païs dont nous connoissons, comme tu sçais, jusqu'au moindre petit ruisseau, à quatre cens lieuës à la ronde. *L'Astronomie*, ne nous est pas plus avantageuse, car nous nommons les années par Lunes, & nous disons *j'ay vû tant d'hivers* pour dire tant d'années. La *Navigation* encore moins, car nous n'avons point de Vaisseaux. Les *Fortifications* non plus ; un Fort de simples palissades nous garentit des fléches & des surprises de nos Ennemis, à qui l'artillerie est inconnuë. En un mot, vivant comme nous vivons, l'écriture ne nous serviroit de rien. Ce que je trouve de beau,

c'eſt *l'Arithmétique* ; il faut que je t'avoüe que cette ſçience me plaît infiniment, quoique pourtant ceux qui la ſçavent ne laiſſent pas de faire de grandes tromperies ; auſſi je n'aime de toutes les Vocations des François, que le commerce, car je le regarde comme la plus légitime, & qui nous eſt la plus néceſſaire. Les Marchands nous font plaiſir ; quelques-uns nous portent quelquefois de bonnes marchandiſes, il y en a de bons & d'équitables, qui ſe contentent de faire un petit gain. Ils riſquent beaucoup ; ils avancent, ils prêtent, ils attendent ; enfin je connois bien des Négocians qui ont l'ame juſte & raiſonnable ; & à qui nôtre Nation eſt trés redevable ; d'autres pareillement qui n'ont pour but que de gagner exceſſivement ſur des marchandiſes de belle apparence, & de peu de raport, comme ſur les haches, les chaudiéres, la poudre, les fuſils &c. que nous n'avons pas le talent de connoître. Cela te fait voir qu'en tous les états des Européans, il y a quelque choſe à redire ; il eſt trés-conſtant que ſi un Marchand n'a pas le cœur droit, & s'il n'a pas aſſez de vertu pour réſiſter aux tentations diverſes ausquelles le négoce l'expoſe, il viole à tout moment les Loix de la juſtice, de l'équité, de la charité, de la ſincérité, & de la bonne foy. Ceux-là ſont méchans, quand ils nous donnent de mauvaiſes marchandiſes, en échange de nos Caſtors, qui ſont des peaux où les aveugles mêmes ne ſçauroient ſe tromper en les maniant. C'eſt aſſez, mon cher Frére, je me retire au Village, où je t'attendray demain aprés midi.

LAHONTAN.

Je viens, Adario, dans ta Cabane, pour y visiter ton grand-Pére qu'on m'a dit étre à l'extrémité. Il est à craindre que ce bon Vieillard ne soit long-temps incommodé de la douleur dont il se plaint. Il me semble qu'un homme comme luy de soixante & dix ans pourroit bien s'empécher d'aller encore à la chasse des Tourterelles. J'ay remarqué, depuis long-temps que vos vieilles gens sont toûjours en mouvement, & en action; c'est le moyen d'épuiser bien viste le peu de forces qu'il leur reste; Ecoute, il faut envoyer un des Esclaves chez mon Chirurgien, qui entend assez bien la médecine, & je suis asseuré qu'il le soulagera dans le moment; sa fiévre est si peu de chose qu'il n'y a pas lieu d'aprehender pour sa vie, à moins qu'elle n'augmente.

ADARIO.

Tu sçais bien, mon cher Frére, que je suis l'ennemi capital de vos Médecins, depuis que j'ay veu mourir entre leurs mains dix ou douze personnes, par la tirannie de leurs remédes. Mon Grand-Pére que tu prens pour une homme de soixante & dix ans en a 98. il s'est marié à 30. ans. Mon Pére en a 52; & j'en ay 35; il est vray qu'il est d'un bon tempérament & qu'on ne luy donneroit pas cet âge-là en Europe, où les gens finissent de meilleure heure. Je te feray voir quatorze ou quinze Vieillards, un de ces jours, qui passent cent années, tu qui en a cent vint & quatre, & il en est mort un autre, il y a six

ans, qui en avoit prés de cent quarante. A l'égard de l'agitation que tu condamnes dans ces vieillos gens, je puis t'asseurer qu'au contraire s'ils demeuroient couchez sur leurs nattes, dans la Cabane, & qu'ils ne fissent que boire, manger & dormir, ils deviendroient lourds, pesans, & incapables d'agir; & ce repos continuel empêchant la transpiration insensible, les humeurs, qui pour lors cesseroient de transpirer, se remêleroient avec leur sang usé; de là surviendroit que par des effets naturels leurs jambes & leur reins s'affoibliroient & se décherroient à tel point qu'ils mourroient de phtisie. C'est ce que nous avons observé depuis long-temps, chez toutes les Nations de Canada. Les *Jongleurs* doivent venir tout à l'heure pour le *Jongler*, & sçavoir quelle viande ou poisson sa maladie requiert pour sa guerison. Voilà mes Esclaves prêts pour aller à la chasse, ou à la pêche. Si tu veux bien t'entretenir un couple d'heures avec moy, tu verras les singeries de ces Charlatans, que (quoique nous les connoissions pour tels lorsque nous sommes en santé) nous sommes ravis & consolés de les voir quand nous avons quelque maladie dangereuse.

LAHONTAN.

C'est qu'alors, mon cher Adario, nostre esprit est aussi malade que nostre Corps; il en est de même de nos Médecins, tel les déteste, & les fuit, quand il se porte bien, qui, malgré la connoissance de leur Art incertain, ne laisse pas d'en convoquer une douzaine; &

& d'autres, qui sans avoir d'autre mal que celuy qu'ils s'imaginent avoir, détruisent leurs corps par des remédes auxquels la force des chevaux succomberoit. J'avoüe que parmi vous autres on ne voit point de ces sortes de foux-là; mais, en recompense, vous ménagez bien peu vôtre santé; car vous courez à la chasse depuis le matin jusqu'au soir tous nûs; & vous dansez trois ou quatre heures de suite jusqu'à la sueur; & les jeux de la balle que vous disputés entre six ou sept cens personnes, pour la pousser une demi lieue de terrain deçà ou delà, fatiguent extrémement vos corps; ils en affoiblissent les parties; ils dissipent les esprits; ils aigrissent la masse du sang & des humeurs, & troublent la liaison de leurs principes. Ainsi, tel homme, parmi vous, qui auroit vécu plus de cent ans, est mort à quatre-vints.

ADARIO.

Quand même ce ce que tu dis seroit vrai, qu'importe-t'il à l'homme de vivre si longtemps? puisqu'au dessus de quatre-vints la vie est une mort? Tes raisons sont, peut-être, justes à l'égard des François, qui généralement paresseux détestent tout exercice violent; ils sont de la nature de nos vieillards, qui vivent dans une si molle indolence, qu'ils ne sortent de leurs Cabanes que lorsque le feu s'y met. Nos tempéramens & nos Complexions sont aussi différentes des vôtres que la nuit du jour. Et cette grande différence que je remarque généralement en toutes choses entre les Européans & les Peuples du

nada, me persuaderoit quasi que nous ne descendons pas de vôtre Adam prétendu. Déjà parmi nous on ne voit quasi jamais ni bossus, ni bossus, ni nains, ni sourds, ni muets, ni aveugles de naissance, encore moins de Borgnes; & quand ces derniers viennent au monde c'est un préfage asseuré de malheur à la Nation; comme nous l'avons souvent observé. Tout borgne n'eût jamais d'esprit, ni de droiture de cœur. Au reste, malicieux paillard, & paresseux au dernier point; plus portron que le liévre; n'allant jamais à la chasse, de crainte de crever son œuil unique à quelque branche d'arbre; A l'égard des maladies, nous ne voyons jamais d'ydropiques d'asmatiques, de paralitiques, de gouteux, ni de veroles, nous n'avons ni l'épre, ni dartres, ni tumeurs, ni rétentions d'urines, ni pierres, ni gravelles, au grand [illegible]nement des François, qui sont si sujets [illegible]es maux-là. Les fiévres régnent parmi nous, sur tout au retour de quelque voyage de guerre, pour avoir couché au serain, traversé des marais & des riviéres à guay, jeûné deux, ou trois jours, mangé froid &c. Quelquefois les pleuréfies nous font mourir, parcequ'étant échaufez à courir à la guerre, ou à la chasse, nous beuvons des eaux dont nous ne connoissons point la qualité; les coliques nous attaquent aussi de temps en temps, par la même cause. Nous sommes sujets à la rougeole & à la petite vérole, soit parce que nous mangeons tant de poisson, que le sang qu'il produit différent de celuy des viandes, boult dans ses vaisseaux avec plus d'activité,

&

& se déféquant de ses parties épaisses & grossiéres, il les pousse vers les pores insensibles de la peau ; ou parce que le mauvais air, qui est renfermé dans nos Villages, n'ayant point de fenêtres à nos Cabanes, il se fait tant de feux & de fumée, que le peu de proportion que les parties de cet air renfermé ont avec celles du sang & des humeurs, nous causent ces infirmitez. Voilà les seules que nous connoissions.

LAHONTAN.

Voilà, mon cher Adario, la premiére fois que tu as raisonné juste, depuis le temps que nous-nous entretenons ensemble. Je conviens que vous êtes exemptsd'une infinité de maux dont nous sommes accablez; c'est par la raison que tu me dis l'autre jour, que pour se bien porter, il faut que l'esprit se repose. Les Hurons étant bornez à la simple connoissance de la chasse, ne fatiguent pas leur esprit & leur santé à la recherche de mille belles Sçiences, par les veilles, par la perte du sommeil, par les sueurs. Un homme de guerre s'attache à lire & à aprendre l'histoire des guerres du monde, l'art de fortifier, d'attaquer, & défendre des Places; il y employe tout son temps, encore n'en trouve-t'il pas de reste, durant sa vie, pour se rendre tel qu'il doit être ; l'homme d'Eglise s'employe nuit & jour à l'étude de la Théologie, pour le bien de la Réligion ; il écrit des livres qui instruisent le peuple des affaires du salut, & donnant les heures, les jours, les mois & les années de sa vie à Dieu,

il en reçoit des éternitez de recompense aprés sa mort. Les Juges s'apliquent à connoître les Loix; ils passent les jours & les nuits à l'examen des procez, ils donnent des audiences continuelles à mille Plaideurs, qui les accablent incessamment, & à peine ont ils le loisir de boire & de manger. Les Médecins étudient la science de rendre les hommes immortels; ils vont & viennent de malade en malade, d'Hôpital en Hôpital, pour examiner la nature & la cause des diférentes maladies; ils s'atachent à connoître la qualité des drogues, des herbes, des simples, par milles expériences rares & curieuses. Les Cosmografes & les Astronomes se donnent entiérement au soin de découvrir la figure, la grandeur, la composition du Ciel & de la Terre; les uns connoissent jusqu'à la moindre étoile du Firmament, leurs cours, leur éloignement, leur ascensions & leurs déclinaisons; les autres sçavent faire la diférence des Climats, & de la position du Globe de la Terre; ils connoissent les mers, les lacs, les rivieres, les Iles, les Golfes, les distances d'un Païs à l'autre, toutes les Nations du monde leur sont connues, aussi bien que leurs réligions, leurs loix, leurs langues, leurs meurs, & leur gouvernement. Enfin, tous les autres Scavans qui s'attachent avec trop d'aplication à la connoissance des Sciences, qu'ils recherchent, ruïnent entiérement leur santé. Car il ne se fait au cerveau d'esprits animaux qu'autant que le cœur luy fournit de matiére, par cette subtile portion

de

de sang qui luy est porté par les artéres; & le cœur, qui est un muscle, ne peut lancer le le sang à tout le corps que par le moyen des esprits animaux; or quand l'ame est tranquille (telle qu'est la tienne) il en communique à toutes les parties, autant qu'elles en ont besoin pour faire les actions auxquelles la Nature les a destinées; au lieu que dans la profonde aplication des Sciences, étant agitée d'une foule de pensées, elle dissipe beaucoup de ces esprits, & dans les longues veilles & dans la gêne de l'imagination; Ainsi tout ce que le cerveau en peut former suffit à peine aux parties qui servent aux desseins de l'ame pour faire les mouvemens précipitez qu'elle leur demande; & ne coulant que fort peu de ces esprits dans les nerfs qui les portent aux parties qui servent à nous faire digérer ce que nous mangeons, leurs fibres ne peuvent être mûs que trés-foiblement; ce qui est cause que les actions se font mal, que la coction est imparfaite, que les serositez se séparant du sang, & s'épanchant sur la teste, sur le corps, sur les nerfs, sur la poitrine, & ailleurs, causent la goute, l'hidropisie, la paralisie, & les autres maladies que tu viens de nommer.

ADARIO.

A ce conte-là, mon cher Frére, il n'y auroit que les sçavans qui en seroient attaquez.

quez. Sur ce pied-là tu conviendras qu'il vaudroit mieux estre Huron, puisque la santé est le plus précieux de tous les biens. Je sçay pourtant que ces maladies n'épargnent personne, & qu'elles se jettent aussi bien sur les Ignorans, que sur les autres. Ce n'est pas que je nie ce que tu dis; car je voy bien que les travaux de l'esprit affoiblissent extrémement le Corps, & même je m'étonne, cent fois le jour, que vôtre complexion soit assez forte, pour résister aux violentes secousses que le Chagrin vous donne, lorsque vos affaires ne vont pas bien. J'ay veu des François qui s'arrachoient les cheveux, d'autres qui pleuroient & crioient comme des femmes qu'on brûleroit; d'autres qui ont passé deux jours sans boire ni manger, dans une si grande colére qu'ils rompoient tout ce qu'ils trouvoient sous la main. Cependant la santé de ces gens-là n'en paroissoit pas altérée. Il faut qu'ils soïent d'une autre nature que nous; car il n'y a pas de Huron qui ne crevât le lendemain, s'il avoit la centiéme partie de ces transports; oüy vraiment il faut que vous soyez d'une autre nature que nous: car vos vins, vos eaux de vie, & vos épiceries nous rendent malades à mourir: au lieu que sans ces drogues vous ne sçauriez presque pas vivre en santé. D'ailleurs, vôtre sang est salé, & le nostre ne l'est pas. Vous êtes barbus, & nous ne le sommes pas. Voicy ce que j'ay encore observé, C'est que jusqu'à l'âge de trente cinq ou quarante ans, vous êtes plus forts & plus robustes que nous. Car

nous

nous ne sçaurions porter des fardeaux si pesans que vous faites, jusqu'à cet âge-là; mais ensuite les forces diminuent chez vous, en declinant à vûe d'œuil; au lieu que les nôtres se conservent jusqu'à cinquante cinq ou soixante ans. C'est une vérité dont nos Filles peuvent rendre un fidéle témoignage. Elles disent que si un jeune François les embrasse six fois la nuit, un jeune Huron n'en fait que la moitié; mais aussi elles avoüent que les François sont plus vieux en ce commerce à l'âge de trente cinq ans, que nos Hurons à l'âge de cinquante. Cet aveu de nos belles Filles (à qui l'excez de vos jeunes gens plaît beaucoup plus que la moderation des nôtres) m'a conduit à cette réflexion, qui est que cette goute, cette hidropisie, phtisie, paralisie, pierre, gravele & ces autres maladies, dont nous avons parlé, proviennent, sans doute, non seulement de ces plaisirs immoderez, mais encore du temps & de la maniére dont vous les prenez. Car au sortir du repas, & à l'issuë d'une corvée de fatigue, vous embrassez vos femmes, autant que vous pouvés, sur des chaises, ou debout, sans considérer le dommage qui en résulte: témoins ces jeunes gaillards, qui font servir leur table de Lit, au Village de *Dossenro*. Vous estes encore sujets à deux maladies que nous ne connoissons pas; l'une que les Iliinois appellent *Mal chaud*, dont ils sont attaqués aussi bien que les Peuples du *Missisipi*; laquelle maladie passe-chez vous pour le mal des femmes; & l'autre que vous appellez

Scorbut, & que nous appellons *le mal froid*, par les simptomes & les causes de ces maladies, que nous avons observées depuis que les François sont en Canada. Voilà bien des maladies qui régnent parmi vous autres, & dont vous avez bien de la peine à guerir. Vos Médecins vous tuent, au lieu de vous redonner la santé; parce qu'ils vous donnent des remédes qui, pour leur intérest, entretiénent long-temps vos maladies, & vous tuent à la fin. Un Médecin seroit toûjours gueux s'il guérissoit ses malades en peu de temps. Ces gens-là n'ont garde d'aprouver nostre maniere de suer, ils en connoissent trop bien la conséquence; & quand on leur en parle, voici ce qu'ils disent: *Il n'y a que des foux capables d'imiter les foux; les Sauvages ne sont pas; appellez Sauvages pour rien; leurs remédes ne sont pas moins sauvages qu'eux: s'il est vray qu'ils suent, & se jettent ensuite dans l'eau froide ou dans la neige, sans crever sur le champ, c'est à cause de l'air, du climat, & des alimens de ces Peuples, qui sont différens des nôtres: mais cela n'empêche pas que tel Sauvage est mort à 80. ans qui en auroit vécu 100. s'il n'avoit pas usé de ce remède épouvantable.* Voilà ce que disent vos Médecins, pour empêcher que vos Peuples d'Europe se trouvent en état de se passer de leurs remédes. Or, il est constant que si de temps en temps vous vouliez suer de cette maniére, vous-vous porteriez le mieux du monde, & tout ce que le vin, les épiceries, les excez de femmes, de veilles, & de fati-

gues

gues pourroient engendrer de mauvaises humeurs dans le sang, sortiroient par les pores de la chair. Alors adieu la médecine & tous ses poisons. Or, ce que je te dis, mon cher Frére, est plus clair que le jour; ce raisonnement n'est pas pour les ignorans. Car ils ne parleroient que de pleurésies & de rhumatismes à l'issue de ce remède. C'est une chose étrange qu'on ne veüille pas écouter la réponse que nous faisons à l'objection que vos Médecins nous font sur cette manière de suer. Il est constant, mon cher Frére, que la Nature est une bonne Mére, qui voudroit que nous vécussions éternellement. Cependant nous la tourmentons si violemment qu'elle se trouve quelquefois tellement affoiblie, qu'à peine a-t-elle la force de nous secourir. Nos débauches & nos fatigues engendrent de mauvaises humeurs, qu'elle voudroit pouvoir chasser de nos corps, s'il luy restoit assez de vigueur pour en ouvrir les portes, qui sont les pores de la chair. Il est vray qu'elle en chasse autant qu'elle peut par les urines, par les selles, par la bouche, par le nez, & par la transpiration insensible; mais la quantité des sérositez est quelquefois si grande; qu'elles se répandent sur toutes les parties du corps, entre cuir & chair. Alors il s'agit de les faire sortir au plus vîte, de peur que leur trop long séjour ne cause cette goûte, rumatisme, hydropisie, paralisie, & toutes les autres maladies qui peuvent altérer la santé de l'homme. Pour cet effet, il faut donc ouvrir ces pores par le moyen de la sueur; mais il faut ensuite les

fermer afin que le sue nourrissier ne sorte pas en même temps par le même chemin ouvert. Ce qu'on ne sçauroit empêcher à moins qu'on ne se jette dans l'eau froide, comme nous faisons. Il en est de même que si des loups estoient entrez dans vos Bergeries; alors vous ouvririez vîte les portes, afinque ces méchans animaux en sortissent; mais ensuite vous ne manqueriez pas de les fermer, afin que vos Moutons ne les suivissent pas. Vos Médecins auroient raison de dire qu'un homme qui s'échauferoit à la chasse ou à quelque Exercice violent, & se jetteroit ensuite dans l'eau froide, se risqueroit extrémement à perdre la vie. C'est un fait incontestable, car le sang étant agité & boüillant, pour ainsi dire, dans les veines, il ne manqueroit pas de se congeler; de la même maniére que léau boüillante se congéle plus facilement que l'eau froide, lorsqu'on l'expose à la gelée, ou qu'on la jette dans une fontaine bien froide. C'est tout ce que je puis penser sur cette affaire. Au reste, nous avons des maladies qui sont également ordinaires aux François. Ce sont la petite vérole, les fièvres, pleurésies & même nous voyons assez souvent parmi nous une espece de malades que vous appellés *hypocondriaques*. Ces fous s'imaginent qu'un petit *Minion* gros comme le poing, & que nous appellons *Aoutaerobi*, en nôtre langue, les possede, & qu'il est dans leurs corps, surtout dans quelque membre qui leur fait tant soit peu de de mal. Ceci provient de la foiblesse d'esprit de ces gens-là, Car enfin, il y a des ignorans & des fous parmi nous, comme

comme parmi vous autres. Nous voyons tous les jours des Hurons de cinquante ans, qui ont moins d'esprit & de discernement que des jeunes filles. Il y en a de superstitieux, comme parmi vous autres. Car ils croyent premiérment que l'esprit des songes est l'Ambassadeur & le Messager, dont le grand Esprit se sert pour avertir les hommes de ce qu'ils doivent faire. A l'égard de nos *Jongleurs*, ce sont, des Charlatans & des Imposteurs, comme vos Médecins; avec cette différence qu'ils se contentent de faire bonne chére aux dépens des malades, sans les envoyer dans l'autre monde, en reconnoissance de leurs festins & de leurs présens.

LAHONTAN.

Ha! pour le coup, mon intime Adario, je t'honore au delà de tout ce que je pourrois t'exprimer; Car tu raisonnes comme il faut. J'amais tu n'as mieux parlé. Tout ce que tu dis des sueurs est effectivement vray. Je le connois par expérience tellement bien, que de ma vie je n'useray d'autre reméde que de celuy-là. Mais je ne sçaurois soufrir pourtant que tu te récries si fort contre la saignée; car il me souvient que tu me dis, il y a quinze jours, cent raisons sur la nécessité de conserver nôtre sang, puisqu'il est le tréfor de la vie. Je ne te contrediraï pas tout à fait sur cela, mais je te diraï pourtant que vos remédes contre les pleuresies & les fluxions ne réüssissent quelquefois que par hazard; puisque de vint malades il

en

en meurt quinze ; au lieu que la saignée ne manque jamais alors de les guérir. J'avoüe qu'en les guérissant par cette voye-là, on abrége leurs jours ; & que tel homme qui a été plus ou moins saigné, auroit vécu plus ou moins d'années qu'il n'a fait. Mais enfin, on ne considére pas toutes ces choses quand on est malade, on ne songe qu'à guérir, à quelque prix que ce soit, & chacun recherche la santé aux dépens de quelques années de vie de plus ou de moins, qu'on perd avec la perte de son sang. Enfin, tout ce que je puis remarquer, c'est que les Peuples de Canada sont d'une meilleure complexion que ceux de l'Europe, plus infatigables, & plus robustes ; accoûtumez aux fatigues, aux veilles & aux jeûnes, & plus insensibles au froid & à la chaleur. De sorte qu'étant exempts des passions qui tourmentent nos ames, ils sont en même-temps à couvert des infirmitez dont nous sommes accablez. Vous êtes gueux & miserables, mais vous joüissez d'une santé parfaite ; au lieu qu'avec nos aises & nos commodicez, il faut que nous soions, ou par complaisance, ou par occasion, réduits à nous tuer nous-mêmes, par une infinité de débauches, auxquelles vous n'êtes jamais exposez.

ADARIO.

Mon Frére, je viens te visiter avec ma fille, qui va se marier, malgré moi, avec un jeune homme qui est aussi bon guerrier, que mauvais Chasseur. Elle le veut, cela suffit parmi nous : mais il n'en est pas ainsi parmi vous.

Car

Car il faut que les Péres & les Méres consentent au mariage de leurs enfans.

Or il faut que je veüille ce que ma fille veut aujourdhui. Car si je prétendois lui donner un autre Mari; elle me diroit aussitôt : *Pére, à quoy penses tu? suis-je ton Esclave? ne dois-je pas joüir de ma Liberté? Dois-je me marier pour toy? Epouseray-je un homme qui me déplaît, pour te satisfaire? Comment pourray-je soufrir un époux qui achete mon corps à mon Pére, & comment pourray-je estimer un Pére qui vend sa fille à un brutal? Est-ce qu'il me sera possible d'aimer les enfans d'un homme que je n'aime pas? Si je me marie avec luy, pour t'obeïr, & que je le quitte au bout de quinze jours, suivant le privilege & la liberté naturelles de la Nation, tu diras que CELA VA MAL; cela te déplaira; tout le monde en rira, & peut-être, je seray grosse.* Voilà, mon cher Frére, ce que ma fille auroit sujet de me répondre; & peut-être, encore pis, comme il arriva il y a quelquels années à un de nos Vieillards, qui prétendoit que sa Fille se mariât avec un homme qu'elle n'aimoit pas. Car elle luy dit, en ma préſence, mille choſes plus dures, en luy reprochant qu'un homme d'esprit ne devoit jamais s'expoſer à donner des conſeils aux perſonnes dont ils en pourroit recevoir, ni exiger de ſes enfans des obeïſſances qu'il connoît impoſſibles. Enfin, elle ajoûta à tout cela, qu'il étoit vrai qu'elle étoit ſa fille, mais qu'il devoit ſe contenter d'avoir eû le plaiſir de la faire, avec une femme qu'il aimoit autant que cette

te

te fille haïssoit le Mari que son Pére prétendoit luy donner. Il faut que tu sçaches que nous ne faisons jamais de mariage entre parens, quelque éloigné que puisse être le degré de parentage. Que nos femmes ne se remarient plus dés qu'elles ont atteint l'âge de quarante ans, parceque les enfans qu'elles font au dessus de cet âge-là sont de mauvaise constitution. Cependant, ce n'est pas à dire qu'elles gardent la continence; au contraire, elles sont beaucoup plus passionnées à cet âge qu'à vint ans; ce qui fait qu'elles écoutent si favorablement les François, & que même elles se donnent le soin de les rechercher. Tu sçais bien que nos femmes ne sont pas si fécondes que les Françoises, quoi-qu'elles se lassent moins qu'elles d'estre embrassées; cela me surprend, car il arrive en cela tout le contraire de ce qui devroit arriver.

LAHONTAN.

C'est par la même raison que tu viens de dire, mon pauvre Adario, qu'elles ne conçoivent pas si facilement que nos Femmes. Si elles ne prenoient pas si fréquemment les plaisirs de l'amour, ni avec tant d'avidité, elles donneroient le temps à la matiére convenable à la production des enfans, de se rendre telle qu'il faut qu'elle soit pour engendrer. Il en est de même qu'un Champ, dans lequel on semeroit sans cesse du bled d'Inde, sans le laisser jamais en friche; Car il arriveroit qu'à la fin il ne produiroit plus rien,

rien (comme l'expérience te l'a, sans doute, fait voir), au lieu qu'en laissant reposer ce champ, la terre reprend ses forces, l'air, le serain, les pluyes, & le soleil luy redonnent un nouveau suc, qui fait germer le grain qu'on y sème. Or, écoute un peu, mon Cher, ce que je te veux dire. Pourquoy est-ce que les femmes sauvages étant si peu fécondes, ont si peu l'acroissement de leur Nation en veüe, qu'une fille se fait avorter, lorsque le Pére de son Enfant vient à mourir ou à estre tué, avant que sa grosseſſe soit reconnue. Tu me répondras que c'est pour conserver sa réputation, parce qu'en suite elle ne trouveroit plus de Mari: Mais, il me semble que l'intérêt de la Nation, laquelle devroit se multiplier, n'est guére en recommandation dans l'esprit de vos femmes. Il n'en est pas ainsi des nôtres; car, comme tu me le disois l'autre jour, nos Coureurs de bois, & bien d'autres, trouvent assez souvent de nouveaux enfans dans leurs Maisons, au retour de leurs Voyages. Cependant ils s'en consolent, car ce sont des corps pour la Nation, & des ames pour le ciel. Aprés cela ces femmes sont autant deshonorées que les vôtres, & quelquefois on les met en prison pour toute leur vie; au lieu que les vôtres peuvent avoir ensuite tant de galans qu'elles veulent. C'est une trés-abominable cruauté de détruire son enfant. C'est ce que le Maître de la vie ne sçauroit jamais leur pardonner. Ce seroit un des principaux abus à réformer parmi

vous.

vous. Ensuite, il faudroit retrancher la nudité ; car enfin le privilége que vos Garçons ont d'aller nuds, cause un terrible ravage dans le cœur de vos filles ; car n'étant pas de bronze, il ne se peut faire qu'à l'aspect des pièces, que je n'oserois nommer, elles n'entrent en rut en certaines occasions, où ces jeunes Coquins font voir que la Nature n'est ni morte ni ingrate envers eux.

ADARIO.

La raison que tu me donnes de la sterilité de nos femmes est merveilleuse, car je conçoi maintenant que cela se peut. Tu condamnes aussi fort à propos le crime de ces Filles qui se font avorter avec leurs breuvages. Mais ce que tu dis de la nudité ne s'accorde guére avec le bon sens. Je conviens que les Peuples chez qui le *tien* & le *mien* sont introduits, ont grande raison de cacher non seulement leurs Parties virriles, mais encore tous les autres membres du corps. Car à quoy serviroit l'or & l'argent des François, s'ils ne les employoient à se parer avec de riches habits ? puisque ce n'est que par le vêtement qu'on fait état des gens. N'est-ce pas un grand avantage pour un François de pouvoir cacher quelque défaut de nature sous de beaux habits ? Croy-moy, la nudité ne doit choquer uniquement que les gens qui ont la propriété des biens. Un laid homme parmi vous autres, un mal bâti trouve le secret de se rendre beau & bien fait, avec une belle perruque, & des habits dorez, sous lesquels on ne peut distinguer les hanches & les fes-

fesses artificielles d'avec les naturelles. Il y auroit encore un grand inconvenient si les Européans alloient nuds; c'est que ceux qui seroient bien armez trouveroient tant de pratique & tant d'argent à gagner, qu'ils ne songeroient à se marier de leur vie, & qu'ils donneroient occasion à une infinité de femmes de violer la foy conjugale. Imagine-toy que ces raisons n'ont aucun lieu parmi nous, où il faut que tout serve, sans exception, tant petits que grands; les filles qui voient de jeunes gens nuds, jugent à l'œil de ce qui leur convient. La Nature n'a pas mieux gardé ses proportions envers les femmes qu'envers les hommes. Ainsi, chacune peut hardiment juger qu'elle ne sera pas trompée en ce qu'elle attend d'un Mari. Nos femmes sont capricieuses, comme les vôtres, ce qui fait que le plus chetif Sauvage peut trouver une femme. Car comme tout paroît à découvert, nos filles choisissent quelquefois suivant leur inclination; sans avoir égard à certaines proportions: les unes aiment un homme bien fait, quoiqu'il ait je ne sçay quoy de petit en luy. D'autres aiment un mal bâti pourveu qu'elles y trouvent je ne sçay quoy de grand; & d'autres préférent un homme d'esprit & vigoureux, quoiqu'il ne soit ni bien fait, ni bien pourveu de ce que je n'ay pas voulu nommer. Voilà, mon Frére, tout ce que je puis te répondre sur le crime de la nudité, qui, comme tu sçais, ne doit uniquement estre imputé qu'aux Garçons; puisque les gens veufs ou mariez cachent soig-

ſoigneuſement le devant & le derriére. Au reſte, nos Filles ſont en recompenſe plus modeſtes que les vôtres; car on ne voit en elles rien de nud que le gras de la jambe, au lieu que les vôtres montrent le ſein tellement à découvert que nos jeunes gens ont le nez collé ſur le ventre, lorqu'ils trafiquent leurs Caſtors aux belles Marchandes qui ſont dans vos Villes. Ne ſeroit-ce pas là, mon Frére, un abus à réformer parmi les François? Car, enfin, ne ſçay je pas de bonne part qu'il n'eſt guére de Françoiſe, qui puiſſe réſiſter à la tentation de l'objet de qui leur ſein découvert provoque l'émotion. Ce ſeroit le moyen de préſerver leurs Maris du mal chimérique de ces Cornes que nous plantons ſur leur front, ſans les toucher, ni même les voir; ce qui ſe fait par un miracle que je ne ſçaurois conçevoir. Car, enfin, ſi je plante un pommier dans un jardin, il ne croît pas ſur le ſommet d'un rocher; ainſi vos Cornes inviſibles ne doivent prendre racine qu'à l'endroit où leur ſemence eſt jettée; D'où il s'enſuit qu'elles devroient ſortir du front de vos Femmes, pour repréſenter les outils du Mari & du Galand. Au reſte, cette folie de Cornes eſt épouvantable; car pourquoy chagriner un Mari de cette injure, à l'ocaſion des plaiſirs de ſa Femme? Or s'il faut épouſer les vices d'une femme en l'épouzant, le mariage des François eſt un Sacrement qui ne doit pas être fondé ſur la droite raiſon; ou bien il faut de néceſſité retenir ſon Epouſe ſous la clef pour éviter ce deshonneur. Il faut que le nombre de ces Maris ſoit bien grand,

grand; car, enfin, je ne conçoi pas qu'une femme puisse penser à la rigueur de cette chaîne éternelle, sans chercher quelque espéce de soulagement à ses maux, chez quelque bon Ami. Je pardonnerois les François s'ils s'en tenoient à leur mariage sous certaines conditions; c'est-à dire, pourvû qu'il en provînt des enfans, & que le mari & la femme eussent toûjours une assez bonne santé pour s'aquiter, comme il faut, du devoir du mariage. Voilà tout le réglement qu'on pourroit faire chez des Peuples qui ont le *Tien* & le *Mien*. Or il s'agit encore d'une chose impertinente; C'est que parmi vous autres Chrêtiens les hommes se font gloire de débaucher les femmes; comme s'il ne devoient pas, selon toute sorte de raisons, estre aussi criminel aux uns qu'aux autres de sucomber à la tentation de l'amour. Vos jeunes Gens font tous leurs éforts pour tenter les Filles & les Femmes. Ils employent toutes sortes de voyes pour y réüssir. Ensuite ils le publient, ils le disent par tout. Chacun loue le Cavalier, & méprise la Dame; au lieu de pardonner la Dame, & de châtier le Cavalier. Comment prétendez vous que vos Femmes vous soient fidéles, si vous ne l'étés pas à elles? Si les Maris ont des Maîstresses, pourquoy leurs Epouses n'auroit-elles pas des Amans? Et si ces Maris préférent les jeux & le vin à la compagnie de leurs femmes, pourquoy ne chercheront elles pas de la consolation avec quelque Ami? Voulez-vous que vos Femmes soient sages, soyez ce que vous appellez *Sauvages*, c'est

c'està dire, soyez *Hurons*; aimés les comme vous mêmes, & ne les vendés pas. Car je connois certains Maris parmi vous qui consentent aussi lâchement au libertinage de leurs Epouses, que des Méres à la prostitution de leurs Filles. Ces gens-là ne le font que parce que la nécessité les y oblige. Sur ce pied-là c'est un grand bonheur pour les Hurons de n'être pas réduits à faire les bassesses, que la misére inspire aux gens qui ne sont pas accoutumés d'être miserables. Nous ne sommes jamais ni riches, ni pauvres; & c'est en cela que nôtre bonheur est au dessus de toutes vos richesses. Car nous ne sommes pas obligez de vendre nos Femmes & nos Filles, pour vivre aux dépens de leurs travaux amoureux. Vous dites qu'elles sont sottes. Il est vray, nous en convenons; Car elles ne sçavent pas écrire des billets à leurs Amis, comme les vôtres; & quand cela seroit, l'esprit des Hurones n'est pas assez pénétrant pour choisir à la phisionomie des Vieilles assez fidéles pour porter ces létres galantes sous un silence éternel. Ha! maudite Ecriture! pernicieuse invention des Européans, qui tremblent à la velie des propres chiméres qu'ils se représentent eux mêmes par l'arrangement de vint & trois petites figures, plus propres à troubler le repos des hommes qu'à l'entretenir. Les Hurons sont aussi des sots, s'il vous en faut croire, parce qu'ils n'ont point d'égard à la perte du pucelage des filles qu'ils epousent; & qu'ils prénent en mariage des Femmes que leurs Camarades ont abandonées.

Mais

Mais, mon Frére, di-moy, je te prie, les François en ſont-ils plus ſages pour s'imaginer qu'une fille eſt pucelle, parce qu'elle crie, & qu'elle jure de l'eſtre? Or, ſuppoſons qu'elle ſoit telle qu'il la croit, la conqueſte en eſt-elle meilleure? Non vrayment; au contraire, le Mari eſt obligé de luy aprendre un exercice qu'elle met enſuite en pratique avec d'autres gens, lorſqu'il n'eſt pas en état de le continuer journellement avec elle. Pour ce qui eſt des Femmes que nous épouſons aprez la ſéparation de leurs Maris; n'eſt-ce pas la méme choſe que ce que vous appellez ſe marier avec des Veuves? Néanmoins avec cette diférence que ces Femmes ont tout lieu d'eſtre perſuadées que nous les aimons, au lieu que la plûpart de vos Veuves ont tout ſujet de croire que vous épouſez moins leurs corps que leurs richeſſes. Combien de déſordres n'arrive-t'il pas dans les Familles par des mariages comme ceux-là? Cependant, on n'y rémédie pas, parce que le mal eſt incurable, dez-que le lien conjugal doit durer autant que la vie. Voici encore une autre peine parmi vous autres, qui me paroît tout à fait cruelle. Vôtre mariage eſt indiſſoluble, cependant une fille & un Garçon qui s'aiment reciproquement ne peuvent pas ſe marier enſemble ſans le conſentement de leurs Parens. Il faudra qu'ils ſe marient l'un & l'autre au gré de leurs Péres, & contre leurs deſirs, quelque répugnance qu'ils ayent, avec des perſonnes qu'ils haïſſent mortellement. L'inégalité d'âge, de bien, & de condition cauſent tous ces déſor-

dres. Ces considérations l'emportent sur l'amour mutuel des deux Parties, qui sont d'accord entr'elles. Quelle cruauté & quelle tirannie d'un Pére envers ses Enfans ? Voit-on cela parmi les Hurons ? Ne sont-ils pas aussi nobles, aussi riches les uns que les autres ? Les Femmes n'ont-elles pas la même liberté que les Hommes, & les Enfans ne joüissent-ils pas des mêmes priviléges que leurs Péres ? Un jeune Huron n'épousera-t'il pas une des esclaves de sa Mére, sans qu'on soit en droit de l'en empêcher ? Cette esclave n'est-elle pas faite comme une femme libre, & dez-qu'elle est belle, qu'elle plaît ne doit-elle pas être préferable à la fille du grand Chef de la Nation, qui sera laide ? N'est ce pas encore une injustice pour les Peuples qui détestent la communauté des biens ; que les Nobles donnent à leur premier fils presque tout leur bien, & que les fréres & les sœurs de celuy-ci soient obligez de se contenter de trés-peu de chose ; pendant que cet Aîné ne sera peut-être pas légitime, & que tous les autres le seront ? Qu'en arrive-t'il si ce n'est qu'on jette les Filles dans des Couvents, prisons perpétuelles, par une barbarie qui ne s'accorde guére avec cette Charité Chrétienne, que les Jésuites nous prêchent ? Si ce sont des Garçons, ils se trouvent réduits à se faire Prêtres, ou Moines, pour vivre du beau métier de prier Dieu malgré eux, de prêcher ce qu'ils ne font pas, & de persuader aux autres, ce qu'ils ne croyent pas eux-mêmes. S'il s'en trouve qui prénent le parti de la guerre, c'est plûtôt pour piller

la

la Nation, que pour la défendre de ſes Ennemis. Les François ne combatent point pour l'interêt de la Nation, comme nous faiſons, ce n'eſt que pour leur propre intérêt & dans la vûe d'aquérir des Emplois, qu'ils combatent. L'amour de la Patrie & de leurs Compatriotes y ont moins de part que l'ambition, les richeſſes, & la vanité. Enfin, mon cher Frére, je conclus ce diſcours en t'aſſûrant, que l'amour propre des Chrêtiens, eſt une folie que les Hurons Condamneront ſans ceſſe. Or cette folie qui régne en tout parmi vous autres François, ne ſe remarque pas moins dans vos amours & dans vos mariages; leſquels ſont auſſi bizarres que les gens qui donnent ſi ſottement dans ce paneau.

LAHONTAN.

Ecoute, *Adario*, je me ſouviens de t'avoir dit qu'il ne faloit pas juger des actions des honêtes gens, par celles des Coquins. J'avoüe que tu as raiſon de blâmer certaines actions que nous blâmons auſſi. Je conviens que la propriété de biens eſt la ſource d'une infinité de paſſions, dont vous eſtes exempts. Mais, ſi tu regardes toutes choſes du bon côté, & ſur tout nos amours & nos mariages, le bel ordre qui eſt établi dans nos Familles, & l'éducation de nos Enfans, tu trouveras une conduite merveilleuſe dans toutes nos Conſtitutions. Cette Liberté, que les Hurons nous prêchent, cauſe un déſordre épouvantable. Les Enfans ſont auſſi grands maîtres que leurs Péres, & les Femmes qui

doivent estre naturellement sujettes à leurs Maris, ont autant de pouvoir qu'eux. Les Filles se mocquent de leurs Méres, lorsqu'il s'agit de prêter l'oreille à leurs Amans ; En un mot, toute cette liberté se réduit à vivre dans une débauche perpétuelle, & donne à la Nature tout ce qu'elle demande, à l'imitation des Bêtes. Les Filles des Hurons font consister leur sagesse dans le secret, & dans l'invention de cacher leurs débauches. * *Courir la lumére* parmi vous autres, est ce qui s'appelle chez nous, *chercher avanture*. Tous vos jeunes Gens courent cette lumére tant que la nuit dure. Les portes des Chambres de vos Filles sont ouvertes à tous venans ; & s'il se présente un jeune Homme qu'elle n'aime pas, elle se couvre la teste de sa couverture. C'est à dire qu'elle n'en est point tentée. S'il en vient un second, peut-estre elle luy permétra de s'asseoir sur le pied de son lit, pour parler avec elle, sans passer outre. C'est à dire qu'elle veut ménager ce drôle-là pour avoir plusieurs cordes à son arc ; en vient-il un troisiéme qu'elle veut duper, avec une plus feinte sagesse, elle luy permétra de se coucher auprés d'elle sur les couvertures du lit. Celuy-ci est-il parti, le quatriéme arrivant trouve le lit & les bras de la fille ouverts à son plaisir, pour deux ou trois heures ; & quoi qu'il n'employe ce temps-là à rien moins qu'en paroles, on le croit cependant à la bonne foy. Voilà, mon cher Adario,

* *C'est entrer, pendant la nuit, dans la Chambre de sa Maitresse, avec une espéce de Chandelle.*

dario, le putanisme de tes Hurones couvert d'un manteau d'honnête conversation, & d'autant plus que quelque indiscrétion que puissent avoir les Amans envers leur Maîtresses, (ce qui n'arrive guére) bien loin de les croire, on les traite de *jaloux*, qui est une injure infame parmi vous autres. Aprez tout ce que je viens de dire, il ne faut pas s'étonner, si les Americaines ne veulent point entendre parler d'amour, pendant le jour, sous prétexte que la nuit est faite pour cela. Voilà ce qu'on appelle en France *cacher adroitement son jeu.* S'il y a de la débauche parmi nos Filles, au moins il y a cette différence que la régle n'est pas générale, comme parmi les vôtres, & que d'ailleurs elles ne vont pas si brutalement au fait. L'amour des Européanes est charmant, elles sont constantes & fidéles jusqu'à la mort; lorsquelles ont la foiblesse d'accorder à leurs Amans la derniére faveur, c'est plûtôt en vertu de leur mérite intérieur, qu'exterieur, & toûjours moins par le désir de se contenter elles-mêmes, que de donner des preuves sensibles d'amour à leurs Amans. Ceux-ci sont galans, cherchant à plaire à leurs Maîtresses par des maniéres tout à fait jolies, comme par le respect, par les assiduitez, par la complaisance. Ils sont patiens, zelés, & toûjours prêts à sacrifier leur vie & leurs biens pour elles; ils soupirent long-temps avant que de rien entreprendre. Car ils veulent mériter la derniére faveur par de longs-services. On les voit à genoux aux pieds de leurs Maîtresses mendier le privilége de leur baiser la main.

Et comme le Chien ſuit ſon Maître en veillant, lorsqu'il dort; auſſi chez nous un véritable Amant ne quitte point ſa Maîtreſſe, & il ne ferme les yeux que pour ſonger à elle, pendant le ſommeil. S'il s'en trouve quelqu'un aſſez fougueux pour embraſſer ſa Maîtreſſe bruſquement à la premiere occaſion, ſans avoir égard à ſa foibleſſe, on l'appelle *Sauvage*, parmi nous, c'eſt à dire homme ſans quartier, qui commence par où les autres finiſſent.

ADARIO.

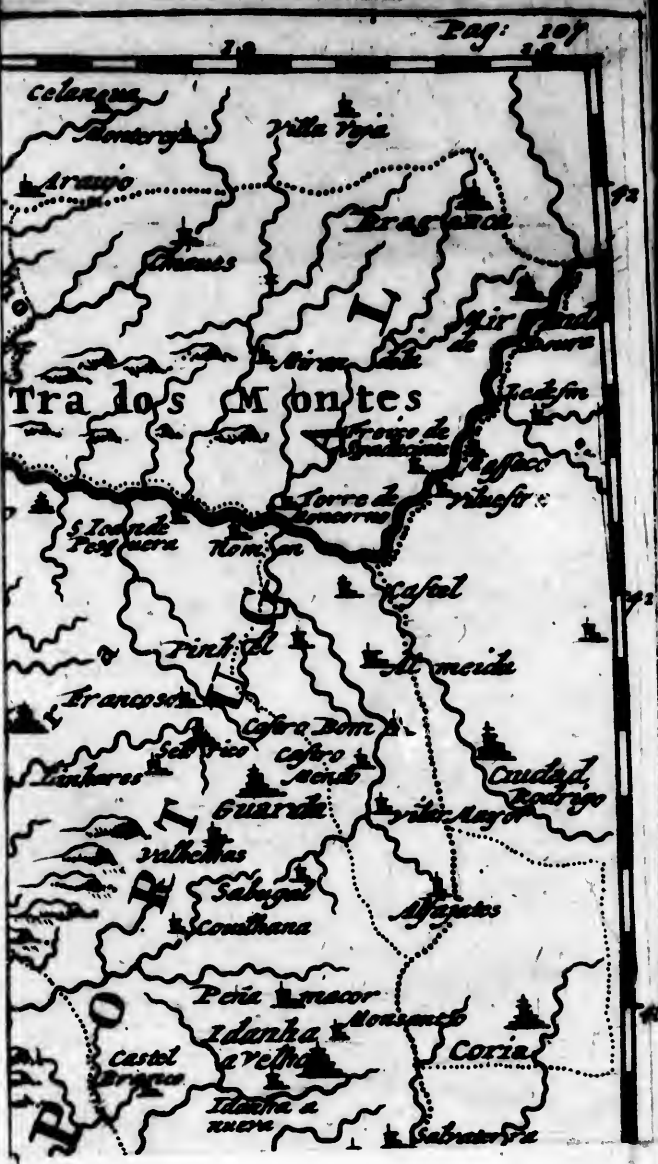
Hô hô, mon cher Frére, les François ont-ils bien l'eſprit d'appeller ces gens là *Sauvages*? Ma foy, je ne croyois pas que ce mot là ſignifiât parmi vous un homme ſage & concluſif; Je ſuis ravi d'aprendre cette nouvelle; ne doutant pas qu'un jour vous n'appelliez *Sauvages*, tous les François qui ſeront aſſez ſages pour ſuivre exactement les véritables régles de la juſtice & de la raiſon. Je ne m'étonne plus de ce que les ruſées Françoiſes aiment tant les Sauvages; elles n'ont pas tout le tort; car, à mon avis, le temps eſt trop cher pour le perdre, & la jeuneſſe trop courte pour ne pas profiter des avantages qu'elle nous donne. Si vos Filles ſont conſtantes à changer ſans ceſſe d'Amans, cela peut avoir quelque raport à l'humeur des nôtres. Mais, lors qu'elles ſe laiſſent fidélement careſſer par trois ou quatre, en même-temps, cela eſt tres diférent du génie des Hurones. Que les Amans François paſſent leur vie à faire

re les folies que tu viens de me dire, pour vaincre leurs Maîtresses, c'est à dire qu'ils employent leur temps, & leurs biens à l'achat d'un petit plaisir précédé de mille peines & de mille soucis, je ne les en blâmerai pas, puisque j'ay fait la folie de me risquer sur d'impertinens Vaisseaux à traverser ler Mers rudes qui séparent la France de ce Continent, pour avoir le plaisir de voir le Païs des François. Ce qui m'oblige à me taire. Mais les gens raisonables diront que ces sortes d'Amans sont aussi fous que moy; avec cette diférence que leur amour passe aveuglément d'une Maîtresse à l'autre, les exposant à soufrir les mêmes tourmens. Au lieu que je ne passerai plus de ma vie de l'Amérique en France.

FIN des DIALOGUES.

ROYAUME
de
PORTUGAL
Par N. de Fer
Lieues Communes de P.
Lieues Communes d'Espagne
Lieues Communes d'Allemagne
Minho R.
R. Lima
R. Cavado
R. Douro
C. de Mondego
R. Mondego
Leria
Barlenga I.
Lisbona
Cabo de Roca
Cintra
R. Tajo
Cabo de Espichel
R. Sadaon
Cabo de S. Vincente
ROYAUME D'ALG

Tra los Montes
Porto
Lamego
Viseu
Coimbra
Guarda
Coria
Alcantara
Merida
Badajos
Xeres de badajos
Bexa
Alcantara
Elvas
Arronches
Portalegre
Castel Branco
Idanha a Velha
Idanha a nuova
Leria
Pombal
Pedrogam
Almeida
Pinhel
Lamego
Torre de Moncorvo
Vila Viçosa
Evora
Montemor
Arraiolos
Redondo
Villa Viçosa
Olivença
Barcarota
Almendralejo
Zafra
Llerena
Fuente de Cantos
Fregenal
Puymogo
Mertola
Serpa
Moura
Cartegena
Cambre
Aracena
Mancaulle
Lucena
Ytrera
Palos
Lebrixa
Arcos
Xeres de Guadiana
Tavira
Silves
Lagos
Cabo de Sn Mar
Cabo de S. Vicente
R Guadiana
R Guadalquivir
R Douro
R Lima
R Cavado
R Dave
Minho R
Mondego
Mondego
Douro
Entre Minho e Douro
Beira
Estremadura
Alentejo
Algarve
ROYAUME D'ALGARVE
Pag: 107


Celanova
Monterey
Villa Voja
Araujo
Bragança
Chaves
Miranda
Tra los Montes
Ledesma
Torre de Moncorno
Castel
Pinhel
Almeida
Francoso
Castro Bom
Castro Mendo
Linhares
Guarda
Ciudad Rodrigo
Vilar Mayor
Valhelhas
Sabugal
Alfajates
Coulhana
Peña macor
Monsanto
Idanha a Velha
Coria
Castel Branco
Idanha a nueva
Salvaterra

VOYAGES

Du

BARON de LAHONTAN

En

PORTUGAL,

Et en

DANEMARC.

VOYAGES

DE

LAURENT DE LANGERON

EN

PORTUGAL,

ET

DANEMARC.

VOYAGES
De
PORTUGAL,
Et de
DANEMARC.

MONSIEUR,

Una ſalus victis nullam ſperare ſalutem.

CEla veut dire que ſur les méchantes Nouvelles que vous m'apprenez, au ſujet de mon affaire, je me ſens encore aſſez de ſang aux ongles, pour braver tous les revers de la Fortune. L'Univers, qui eſt la Patrie des Irondéles & des Jéſuites, doit être auſſi la mienne, juſqu'à ce qu'il plaiſe à Dieu de faire aller en l'autre monde des gens qui luy ſont fort inutiles en celuy-ci. Je ſuis ravi que les Mémoires de *Canada* vous ayent plû, & que mon ſtile ſauvage ne vous ait pas éfrayé. Aprez tout, vous auriez tort de

de trouver à redire à ce jargon ; car nous ſommes vous & moy d'un Païs, où l'on ne ſçait parler François que lorsqu'on n'a plus la force de le prononcer. D'ailleurs, il n'eſt pas poſſible qu'ayant paſſé ſi jeune dans l'Amérique, j'aye pû trouver en ce païs-là ſe ſecret d'écrire poliment. C'eſt une ſcience qu'on ne ſçauroit aprendre parmi des Sauvages, dont la ſociété ruſtique eſt capable d'abrutir les gens du monde les plus polis. Vous me preſſez de continuer à vous aprendre de nouvelles choſes ; j'y conſens : mais ne comptez pas, au moins, que je vous envoye ces belles deſcriptions que vous demandez. Car ce ſeroit m'expoſer à la riſée des Perſonnes auxquelles vous pourriez les communiquer. Je ne me ſens pas aſſez habile Homme pour enchérir ſur les Remarques curieuſes qu'une infinité de Voyageurs ont bien voulu donner au Public. C'eſt aſſez que je vous fourniſſe des Mémoires particuliers ſur certaines choſes, dont on a fait ſi peu de cas, qu'on n'a pas creu devoir ſe donner la peine d'y faire attention. Et comme ce ſont des matiéres qui n'ont jamais été ſous la Preſſe, vous y trouverez, peut-être, quelque ſorte de plaiſir, par raport à la nouveauté. Sur ce pied-là je ſerai ponctuel à vous écrire, de quelque coin du monde où mon infortune me jette ; à condition que vous le ſerez auſſi à me répondre exactement. Au reſte, je me croy obligé de vous avertir que je ne ſçaurois me réſoudre à francizer les noms étrangers. Je les écriray comme les gens du Païs les écrivent, c'eſt à dire de la maniére qu'ils le doi-

doivent être. Aprez cela vous les prononcerez comme il vous plaira. Vous ſçavez que je vous écrivis il-y-a deux mois & demi, qu'aprez avoir compté prez de trois cens piſtoles au Capitaine du Vaiſſeau qui me ſauva de *Plaiſance* à *Vianna*, je fus aſſez heureux de métre pied à terre à cette Cité des *Callaiques*; ainſi donc il ne me reſte qu'à reprendre de là le fil de mon Journal.

Je ne fus pas plûtôt ſorti de la Chaloupe qu'un Gentilhomme François, qui ſert le Roy de Portugal, * depuis trente & quatre ans, en qualité de Capitaine de Cavallerie, me fit offre de ſa Maiſon; car il n'y avoit en ce lieu-là que des Cabarets à Matelots. Le lendemain ce vieux Officier me conſeilla de ſaluer Don *Joan de Souza* Gouverneur Général de la Province d'entre *Douro* & *Minho*, & m'avertit que tout le monde luy donnoit *L'Excellentia*, & qu'il ne rendoit la *Senoria* qu'aux premiers Gentils-Hommes du Royaume, & la † *Merced* à tous les autres; ce qui fit qu'au lieu de luy parler Eſpagnol, je me ſervis d'un Interpréte qui métamorphoſa tous les *Vous* de mon compliment en *Excellence* Portugaiſe. *Vianne* dont la ſituation eſt à cinq lieües de *Braga* vers l'Occident, eſt renfermée dans un angle droit, dont la mer & la riviére de *Lima* ſont les deux coſtez. J'y vis deux Monaſtéres de *Bénédictines*, ſi mal rantez qu'elles mourroient de faim, ſi leurs Parens, ou leurs ‡ *Devotos*

* Du temps de Mr. de Schomberg.

† *Merced* qui ſignifie *merci*, eſt un titre un peu au deſſus de *Vous*.

‡ *Devotos*, ce ſont les amis des Nonains. Ce mot ſignifie *dévotés*.

ne les secouroient. Il y a un trés-bon Château sur le bord de la Mer, fortifié selon les régles de *Pagan*. Il est garni de plusieurs grosses Couleuvrines, qui mettent à couvert des *Salteins* les Batimens qui moüillent à la *Rade où l'on est à l'abri des 14. vents contenus entre le *Nord* & le *Sud*, vers la bande de *l'Est*. La Riviére est un † Havre de Barre dans lequel on ne sçauroit entrer sans la conduite des Pilotes de la ville, qu'on fait venir à bord par le signal du Canon & du Pavillon en ‡*Berne*. C'est toûjours à l'instant de la pleine mer que les Vaisseaux se présentent devant cette Riviére, dans laquelle ils asséchent ensuite toutes les marées, à moins qu'ils ne soient placez à la fosse qui conserve, pour le moins, 8. ou 10. brasses d'eau de basse Mer. Le 4. de février ayant loué deux mules, l'une pour moy, l'autre pour mon Valet, sur le pied de trois piastres d'Espagne, je piquay de si bonne grace que j'arrivay le soir *à Porto à Porto*, quoique cette journée soit de 12. lieuës, d'une heure de chemin. Ces Animaux amblent vîte & legérement, sans broncher, ni fatiguer ceux qui les montent. Les Cavaliers ont la commodité de s'appuïer, quand ils

* *Rade*, moüillage prés des Côtes, où l'on est à couvert des vents qui viennent de ces Côtes.

† *Havre de Barre*, Port où l'on ne peut entrer qu'au temps de la pleine mer, parce que les Vaisseaux trouvent alors assez d'eau pour passer sur les sables, ou sur les fonds plats, sans échouer ni toucher. *Bayone*, *Bilbao*, *Stona*, *Vianne*, *Porto*, *Aveiro*, *Mondego*, *Lisbone & Salé* sont tous des Havres de Barre.

‡ Pavillon en berne, c'est le tenir frelé, ou pendant en monceau du haut en bas.

ils veulent sur leur valize, qui est soûtenue sur deux cerceaux de fer, vers le pomeau des sélles du Païs, dont la dureté n'accomode pas les gens aussi maigres que moy. Au reste, le chemin, quoique pierreux, est assez bon, le terrain est égal, le païsage riant, & la coste de la mer ornée de quelques gros Villages, dont les principaux sont *Expesende*, *Faons*, & *Villa de Condé*. En arrivant à *Porto*, mon Guide me logea dans une Auberge Angloise, qui est la seule dont on se puisse accommoder. Cette ville-là est remplie de Marchans François, Anglois & Hollandois, à cause de l'avantage qu'ils retirent du commerce; quoique les derniers soient assez accoûtumez à faire de grandes pertes, depuis le commencement de la guerre, par l'inhumanité de nos Capres, qui ne se font pas de scrupule de prendre leurs Vaisseaux. *Porto* est bâti sur la pente d'une Montagne assez escarpée, au pied de laquelle on voit couler la Riviére de *Duero*, qui se déchargeant une lieüe plus bas dans la Mer, passe sur une *Barre située

* Barre est à proprement parler un banc de sable, qui traverse ordinairement l'entrée des Riviéres, qui ne sont pas assez rapides pour repousser dans la Mer les sables que les vagues y accumulent, lorsque les vents du large soufflent avec impétuosité. Toutes les barres peuvent estre appelées bancs de sable, car je n'ay jamais oüy dire qu'il y ait au monde aucune barre de chaîne de Rochers. Or comme ces sables s'élévent vers la surface de l'eau comme un petit côteau dans une plaine, les Vaisseaux n'y sçauroient passer qu'au temps de la pleine mer, parce qu'alors ils trouvent assez d'eau pour flotter au dessus.

ſituée à ſon embouchûre, ou les ſages Navigateurs ne doivent ſe préſenter que dans un beau temps, aprez avoir eû la précaution de faire venir à bord les Pilotes du Païs; car il ſe trouve des Rochers cachez & découverts ſur les ſables de cette Barre, qui la rendent inacceſſible aux Etrangers. Les Vaiſſeaux de 400. Tonneaux y trouvent aſſez d'eau vers le moment de la pleine mer, qui eſt le véritable temps dont il eſt à propos de ſe ſervir pour entrer dans cette Riviére. Il régne un beau quay d'une extrémité de la ville à l'autre; le long duquel chaque bâtiment eſt amarré vis à vis de la Maiſon de ſon Propriétaire. J'eus le temps de voir la Flotte Marchande du *Brezil*, qui conſiſtoit en 32. Navires Portugais, dont le moindre étoit armé de 22. Canons. Outre cela, je vis encore dans la Riviére quantité de Vaiſſeaux étrangers, ſur tout cinq ou ſix Armateurs François, qui s'étoient jettez là pour acheter des vivres & des munitions. Cette Ville de *Porto* eſt belle, propre, & bien pavée, mais auſſi trés-incommode par le desavantage de ſa ſituation montueuſe. Car il faut toûjours monter & décendre. La Galerie des Chanoines Réguliers de St. Auguſtin, eſt une piéce d'Architecture auſſi curieuſe par ſon extréme longueur, que leur Egliſe par ſa figure en rotonde, & par la richeſſe du dedans. Il y a un Parlement, un Evêché, des Académies où les jeunes Gens aprénent leurs exercices & un Arſenal pour l'équi-

quipement des Vaisseaux de guerre qu'on bâtit annuellement prés de l'embouchûre de la Riviére. Je suis surpris que cette Ville ne soit pas mieux fortifiée, puisque c'est la seconde du Royaume. Les murailles de l'enceinte n'ont que six pieds d'épaisseur, & de distance à autre on découvre des Tours ruïnées, que le temps a dégradé. C'est un ouvrage des *Mores*, & même des plus irréguliers de ces temps-là. Jugez de là, Monsieur, s'il seroit dificile d'emporter cette Place d'emblée. Bien en prend aux Portugais que cette Province, qui est une des meilleures du Royaume, soit presque inaccessible à leurs Ennemis, tant par mer, que par terre. D'un côté à cause des barres, dont j'ay parlé, & de l'autre à cause d'une infinité de Montagnes impraticables. Elle est trés-bien peuplée. Toutes les Vallées sont pleines de Bourgs & de Villages, où il se receüille quantité de vin & d'olives, & où l'on nourrit un assez grand nombre de Bestiaux, & même la laine qu'on en tire est assez fine: Je vous dis ceci sur le raport de quelques Marchans François, qui connoissent parfaitement bien cette Province là. On m'a dit qu'il est impossible de rendre la Riviére de *Duero* navigable pour des Bateaux, à cause de quelques cascades & courans qui se trouvent entre des rochers éfroyables. Contentez vous de ceci, je n'en sçay pas davantage.

Le 10. je partis pour *Lisbone*, dans une Littiére que je loüai dix-huit mille six cens.

cens *Reis*, qui font un nombre de piéces capable de ſurprendre tout d'un coup des gens qui ne ſçauroient pas que ce ne ſont que des deniers. Or comme c'eſt de cette maniere-là que les Portugais font tous leurs comptes, il faut vous expliquer qu'un *Reis* n'eſt autre choſe qu'un denier, & que cette nombreuſe quantité de piéces ſe réduit ſimplement à 25. Piaſtres. Sur ce pied-là mon Litérier s'obligea de me rendre à *Lisbone* le 9me. jour de marche, quoi qu'il deuſt s'écarter deux ou trois lieuës de la route, pour ſatisfaire la curioſité que j'avois de paſſer à *Aueiro*, où j'arrivay le lendemain. Cette Bicoque eſt ſituée ſur les rives de la mer, & d'une petite Riviere de barre, où les Bâtimens qui ne *callent que 8. ou 9. pieds, entrent de pleine mer ſous la conduite des Pilotes coſtiers. Elle eſt fortifiée à la Moreſque, comme celle de *Porto*. Il s'y fait une aſſez grande quantité de ſel pour en fournir abondamment deux ou trois Province; On y voit un trés-beau Monaſtére de Réligieuſes qui font leurs preuves d'ancienne nobleſſe & d'origine † *Chriſtiaon veilhos*. La campagne eſt charmante juſqu'à trois lieues vers l'Orient, c'eſt à dire juſqu'au grand chemin de *Lisbonne*, qui eſt borné par une chaîne de Montagnes de *Porto* juſqu'a *Coimbre*. J'entray le 14. dans cette derniere ville, & voulant voir l'Univerſité, mon Literier m'aſſûra que cette curioſité me coûteroit un jour de re-

* *Caller*, c'eſt enfoncer dans l'eau.

† C'eſt à dire de vieux Chrêtien. Grand Titre d'honneur dans ce Païs-là, par ſa rareté.

retardement. Ce Collége, dont quelques Voyageurs ont fait mention, se rend assez fameux par le soin que le Roy de Portugal a eû d'y faire fleurir les Sçiences depuis son avénement à la Couronne. Il n'y a rien qui soit digne de remarque dans cette Ville-là, si ce n'est un double Pont de pierre, entre lequel, estant l'un sur l'autre, on peut traverser la riviere par un chemin couvert; On voit deux beaux Couvents l'un de Moines & l'autre de Réligieuses, situés à quarante ou cinquante pas l'un de l'autre. *Coimbre* a titre de Duché. Cette Ville joüit de plusieurs priviléges & prérogatives considérables. Elle est située à six lieües de la Mer, au pied d'une coste escarpée, sur laquelle on découvre des Eglises, des Monasteres, & deux ou trois belles Maisons. Son Evêché, qui est sufragant de *Braga*, est un des meilleurs du Royaume. De Coimbre à *Lisbone* le chemin est beau, le païsage riant, & le Païs assez bien peuplé. J'arrivay à cette Capitale le 18. estant moins fatigué, que chagrin de m'être servi d'une Voiture, qui par sa lenteur ne peut convenir qu'aux Dames & aux Vieillards. J'aurois eû plus d'agrément en me servant de Mules. Car en ce cas, j'eusse fait ce petit voyage en cinq jours, à trés-peu de frais: c'est à dire pour 13. piastres, maître & valet. Au reste, il est à propos de vous dire, en passant, que les gens un peu délicats n'auroient jamais supporté sans mourir, l'incomodité des * *Posadas* de la Route dont

* *Posadas*, Retraite ou espéce de Cabarets pour les Voyageurs.

dont la description pitoyable suffiroit pour vous ôter l'envie d'aller à Lisbonne, quelque affaire que vous y eussiez. Je m'en suis pourtant accommodé comme des meilleures Auberges de France ; Car n'ayant fait de ma vie d'autre métier que de courir les Mers, les Lacs, & les Rivieres de Canada, vivant le plus souvent de racines & d'eau, sous des Tentes d'écorce, je dévorois comme un perdu, tout ce qu'on avoit le soin de me présenter, dans ces miserables Hôpitaux. Imaginez-vous, Monsieur, que l'Hôte conduit les Voyageurs, dans un Réduit qu'on prendroit plûtôt pour un Cachot que pour une Chambre. C'est-là qu'il faut attendre avec beaucoup de patience quelques ragoûts assaisonnez d'ail, de poivre, de ciboules, & de cent Herbes médicinales dont l'odeur feroit perdre l'appetit a *l'Iroquois* le plus affamé. Pour comble de disgrace, on est obligé de se reposer sur de certains matelas étendus sur le plancher, sans couverture ni paillasse ; & comme ils ne sont guére plus épais que cette Lettre, il en faudroit au moins deux ou trois cens pour être couché plus mollement que sur les pierres. Il est vray que l'Hôte en fournit autant qu'on en souhaite, au prix d'un sol la piéce. Et qu'il se donne la peine de les secouer & de les battre pour faire tomber les puces, les punaises, &c. Graces, à Dieu, je n'ay pas eû besoin de m'en servir. Car j'ay toûjours conservé mon * *Hamak* qu'il est facile de suspendre en tous lieux

* *Hamak* est une espece de branle de coton, plus long & plus large que les Tranles des Matelots.

lieux, par le moyen de deux groſſes vrilles de fer. Au reſte, ce que je vous dis icy de ces Cabarets, n'eſt qu'une bagatelle, en comparaiſon de ceux d'Eſpagne; s'il en faut croire des gens dignes de foy; C'eſt ce qui fait, à mon avis, qu'il n'en coûte preſque rien pour la bonne chére, dans les uns & dans les autres.

Le jour d'aprez mon arrivée à Lisbone, je ſaluay Mr. l'Abbé *d'Eſtrées*, que le Roy de Portugal eſtime infiniment, Il eſt ſi fort honoré de tout le monde, qu'on le qualifie avec raiſon de *O mais perfecto dos perfectos Cavalheiros*, c'eſt à dire *du plus parfait des parfaits Cavaliers*. Son équipage eſt aſſez magnifique, quoiqu'il n'ait pas encore fait ſon Entrée publique. Sa Maiſon eſt trés-bien réglée, ſon Hôtel richement meublé, & ſa Table délicate & bien ſervie. Il donne ſouvent à manger aux gens de quelque diſtinction, qui ne le verroient jamais s'il ne leur donnoit la main. Cette déférence me paroîtroit ridicule, ſi le Roy ſon Maître ne l'avoit ainſi réglé du temps de Mr. * d'*Opede*. Car, aprés tout, il eſt choquant que le dernier Enſeigne de l'Armée préne la main chez un Ambaſſadeur, qui la refuſe à tout Miniſtre du ſecond rang Les Gentis-hommes Portugais ſont fort honêtes gens, mais ils ſont ſi remplis d'eux-mêmes, qu'à peine s'imaginent-ils qu'on puiſſe trouver au monde de Nobleſſe plus pure & plus ancienne que la leur. Les Titulaires ſe font traiter *d'Excellence*, & leur

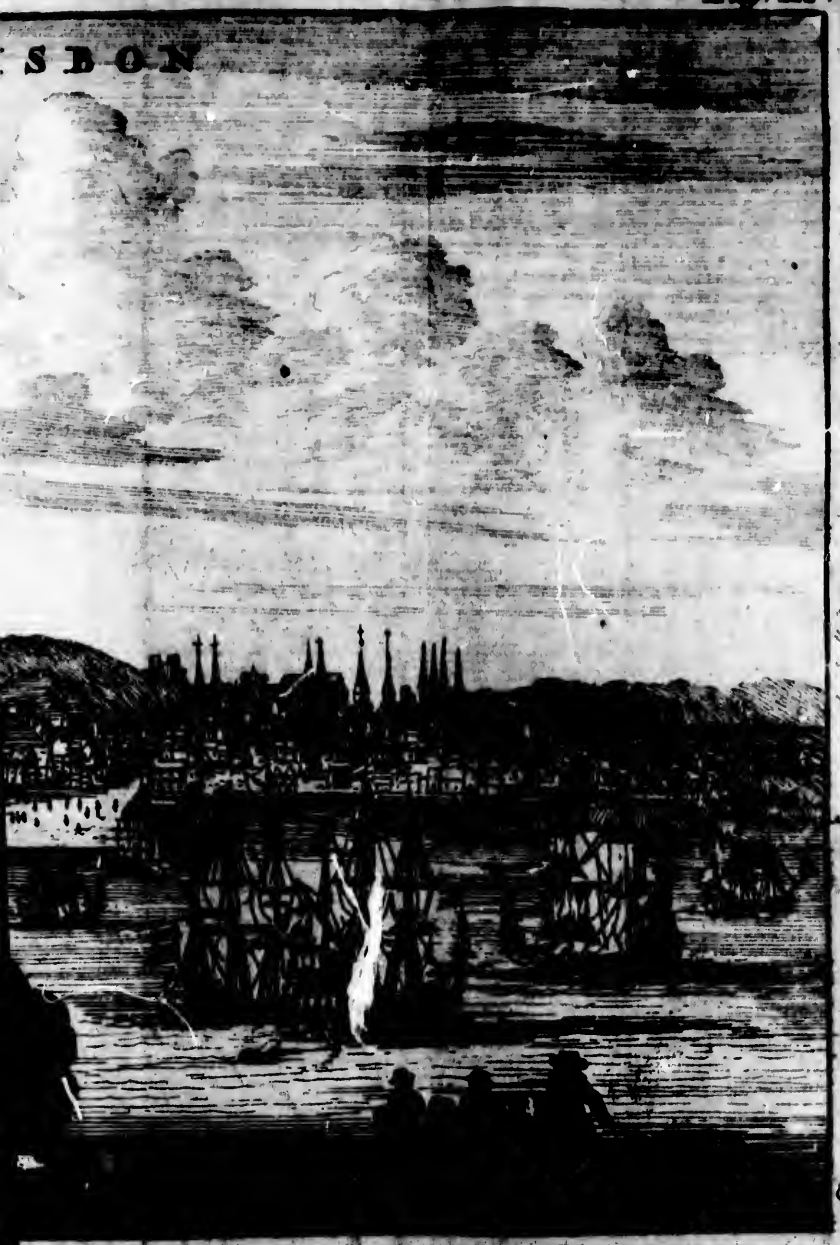
* *Opede*, autrefois Ambaſſadeur de France en cette Cour.

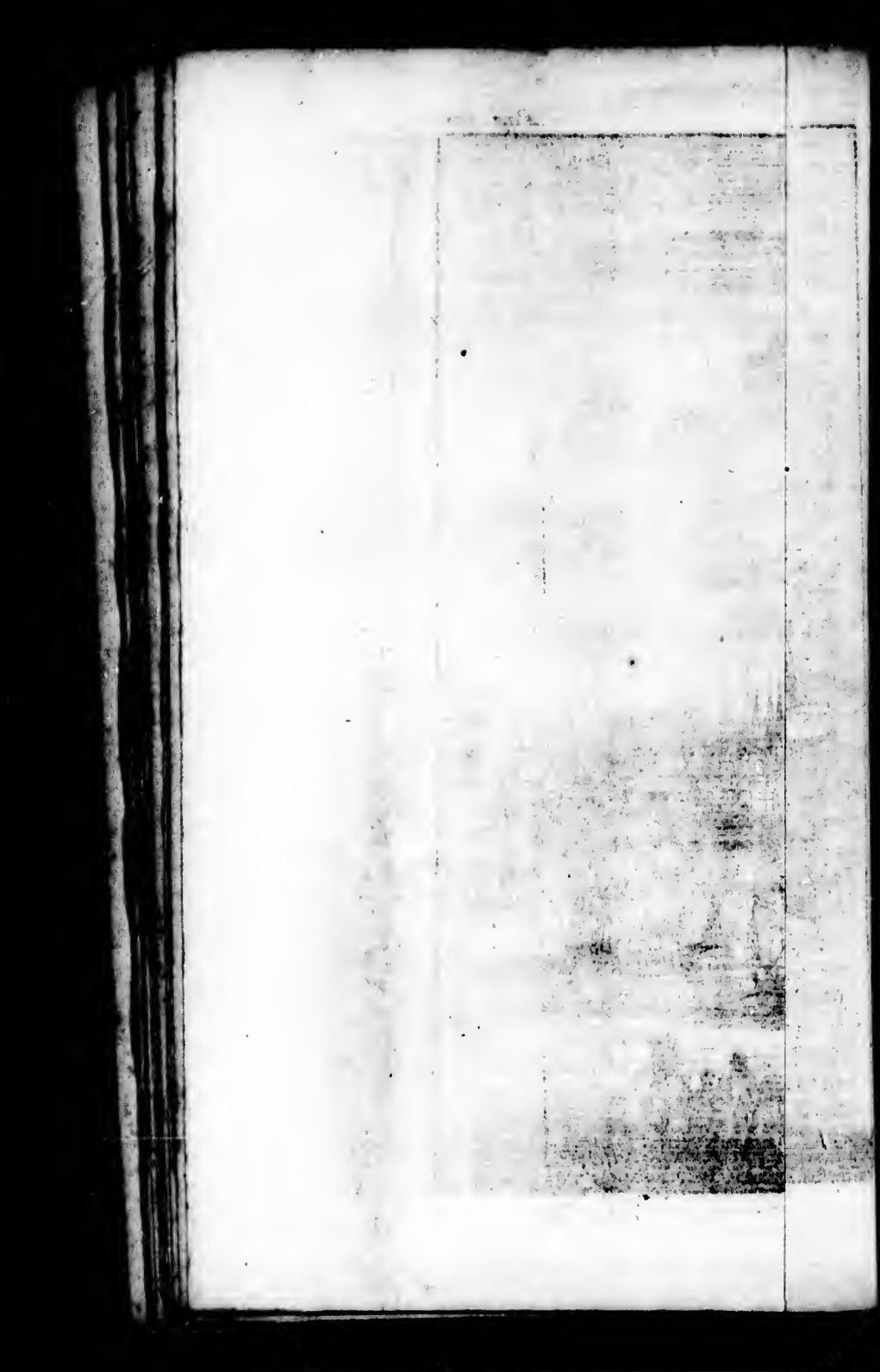
leur délicateſſe va juſqu'au point de ne jamais rendre viſite aux perſonnes qui logent dans les Auberges. Il faut eſtre d'une illuſtre naiſſance pour avoir le * *Don*. Car les Charges les plushonnorables neſçauroient donner ce vénérable Tître, puis que le Sécrétaire d'Etat, qui en poſſéde une des plus éclatantes du Royaume, ne le prend pas. Le Roy de Portugal eſt grand, bien fait, & de bonne mine; quoique ſon teint ſoit un peu brun. On dit qu'il eſt auſſi conſtant en ſes réſolutions, qu'en ſes amitiez. Il connôit trés-bien l'eſtat de ſon Royaume. Il eſt ſi libéral, & ſi bien-faiſant qu'il a de la peine à refuſer les graces que ſes Sujets luy demandent. Le Duc de *Cadaval*, qui eſt ſon premier Miniſtre, & ſon Favori, a de puiſſans Ennemis, parce qu'il parôit plus zélé qu'eux au ſeruice de ce Prince, & qu'il eſt un peu François. *Lisbone* ſeroit une des plus belles Villes de l'Europe par ſa ſituation, & par ſes divers aſpects, ſi elle eſtoit moins ſale. Elle eſt ſituée ſur ſept Montagnes, d'où l'on découvre les plus beaux païſages qui ſoient au monde, auſſi bien que la Mer, le fleuve du Tage, & les Forts qui gardent l'entrée de cette Riviére. Cette ville montueuſe incommode extrémement les gens qui ſont obligés d'aller à pied; ſurtout les Voyageurs, dont la curioſité paroît un peu traverſée par la peine de monter & décendre inceſſamment. Car on n'y trouve pas, comme ailleurs, des caroſſes de louage. On y voit de trés-belles & trés-mag-

* *Don*, ce mot ſe raporte parfaitement à celui de *Meſſire*. Et en Eſpagne à celui de *Sire* ou *Sieur*. Dont les Savetiers &c. ſe qualifient.

AL
de ne jamais
gent dans les
ſtre naiſſan-
Charges les
ner ce véné-
l'Etat, qui en
Royaume,
Portugal eſt
ne; quoique
dit qu'il eſt
, qu'en ſes
t de ſon Ro-
faiſant qu'il
que ſes Su-
e *Cadaval*,
ſon Favori,
il paroît plus
e, & qu'il eſt
une des plus
ituation, &
moins ſale.
es, d'où l'on
qui ſoient au
le fleuve du
ntrée de cet-
euſe incom-
ſont obligés
eurs, dont la
par la peine
ent. Car on
des caroſſes
elles & trés-
mag-
ment à celui de
ou *Sieur*. Dont

LISBON


SBON



magnifiques Egliſes. Les plus conſidérables ſont la *Cen*, nôtre Dame de *Loreto*, *ſan Vicente*, ſan *Roch*, *ſan Pable*, & *ſanto Domingo*. Le Monaſtére des Bénédictins de *ſan Bento* eſt un des plus beaux & des mieux rantés ; il eut le malheur de ſoufrir un incendie qui conſuma, le mois paſſé, une partie de ce bel Edifice, d'où je vis ſortir plus de vaiſſelle d'argent que ſix mulets n'auroient pû porter. Le Palais du Roy ſeroit un des plus ſuperbes de l'Europe s'il étoit achevé ; mais il en coûteroit du moins deux millions d'écus pour mettre cet Ouvrage dans ſa perfection. La demeure ordinaire des Etrangers, eſt vers le *Remolar*, & dans les Maiſons de la Façade Du Tage. Je connois pluſieurs Marchans François Catholiques & Proteſtans, qui font un commerce conſidérable dans ce Païs-là. Les premiers y ſont ſous la protection de France, & les ſeconds ſous celle d'Angleterre ou de Hollande. On y peut compter auſſi prés de cinquante Maiſons Angloiſes, autant de Hollandoiſes, & quelques autres Etrangers, qui s'enrichiſſent en trés-peu de temps, par le grand trafic des Marchandiſes de leur Païs. Les **Baetas* d'Angleterre, qui ſont de petites éfoſes legéres s'y débitent avantageuſement. Les toiles de France, les étofes de ſoye de Tours & de Lion, les rubans, les dentelles, & la quinquaillerie raportent de gros profits. Par les retours de ſucre, de tabac, d'indigo, de cacao, &c. †*L'Alfandiga* du ſucre & du tabac eſt un des meilleurs revenus du Roy. Auſſi bien que celle des ſoyeries, des toiles

&

* Etofes de Colcheſter.

† Doüane.

& des draperies qu'on est obligé d'y transporter en sortant des Vaisseaux pour y estre plombées, moyennant certain tribut, proportioné à la valeur & à la qualité de ces effets. La *Merluche* ou Morue séche, paye environ trente pour cent. Ce qui fait qu'on n'y gagne presque rien ; si ce n'est en la* primeure. Le tabac en poudre & en corde, qui sont en parti, comme je vous l'ay dit, se vendent en détail au même prix qu'en France : Car le premier se vend deux écus la livre, & le second cinquante sols, ou environ. On fraude aisément les droits de ces Dotianes, lorsqu'on est d'intelligence avec les Gardes, qui sont des fripons flexibles au son d'une pistole. Il n'entre ni male ni valise dans la Ville, qui ne soient visitées par ces bonnes gens. Les galons, franges, brocars, & rubans d'or ou d'argent, sont confisquez comme marchandise de contrebande ; n'étant permis à qui que ce soit d'employer de l'or ni de l'argent filez en ses Habits, non plus qu'en ses meubles. Les livres, de quelque langue qu'ils soient, entrent aussi-tôt à l'Inquisition, pour y être examinez, & même brûlez, quand ils ont le malheur de déplaire aux Inquisiteurs. Ce Tribunal, dont un Médecin François nous a fait une description passionée, par la triste expérience des maux qu'il a soufferts dans les Prisons de *Goa* ; ce Tribunal, dis-je, qui jette plus de feux & de flammes que le *Mont-Gibel*, est si ardent, que pour peu que cette lettre en approchât, elle courroit au-

* C'est à dire dans le temps que les premiers Vaisseaux de Terre Neuve arrivent à Lisbone.

autant de risque de brûler que celuy qui l'écrit. Ce n'est donc pas sans raison que je prens la liberté de garder le silence; d'autant plus que les Titulaires du Royaume qui sont presque tous * *Familiers* de ce saint Office, n'ozeroient eux-mêmes en parler. Il y a quelques jours qu'un sage Portugais m'informant des mœurs & des maniéres des Peuples *d'Angola* & du *Brezil*, où il avoit été plusieurs années, se faisoit un plaisir d'écouter à son tour le récit que je luy faisois des Sauvages de *Canada*; mais lorsque j'en vins à la grillade des prisonniers de guerre qui tomboient entre les mains des *Iroquois*, il s'écria d'un ton furieux, que les *Iroquois* de Portugal étoient bien plus cruels que ceux de l'Amérique; puisqu'ils brûloient, sans misericorde, leurs parens, & leurs amis, au lieu que les derniers ne faisoient endurer ce suplice qu'aux cruels ennemis de leur Nation. Les Portugais avoient autrefois une telle vénération pour les Moines, qu'ils se faisoient un scrupule d'entrer dans la Chambre de leurs Epouses, pendant que ces bons Péres les exhortoient à toute autre chose qu'à la pénitence. Mais il paroît aujourd'hui que cette liberté ne subsiste plus. Il faut avoüer aussi que la plûpart ménent une vie si déréglée qu'ils m'ont scandalizé cent fois par leurs débauchés extraordinaires. Ils se servent des permissions du Nonce du Pape pour exercer toute sorte de libertinage. Car ce Ministre Papal, dont le pouvoir est sans bornes envers les Ecclesiastiques, leur permet, au refus de leurs

F Supé-

* Chevaliers craintifs.

Supérieurs, de porter le chapeau dans la Ville ; (c'eſt à dire d'aller ſans compagnon) de coucher hors du Couvent, & même de faire quelque ſéjour à la Campagne ou ailleurs. Ils ſeroient, peut-être, plus ſages, & leur nombre plus petit, ſi on ne les obligeoit pas de faire leurs derniers voeux à l'âge de quatorze ans ; auſſi bien que les Réligieuſes. La plûpart des Carroſſes de Portugal ſont des Carroſſes coupés, qu'on y porte de France. Il n'y a que ceux du Roy & des Ambaſſadeurs qui puiſſent eſtre atelés avec ſix Chevaux ou ſix Mules. Les autres perſonnes, de quelque Nation ou diſtinction qu'elles ſoient, n'en ont que quatre dans la Ville ; mais ils en peuvent mettre cent lorsqu'ils ſont hors de l'enceinte. Il n'y a que les jeunes gens qui aillent ordinairement en Carroſſe, Car les Dames & les Vieillards ſe ſervent de litiéres. Ces deux Voitures ne ſont permiſes qu'aux Nobles, aux Envoyez, aux Réſidens, aux Conſuls, & aux Eccléſiaſtiques. Ce qui fait que les plus riches Bourgeois & Marchands ſe contentent d'une eſpéce de caléche à deux roües, tirée par un Cheval qu'ils conduiſent eux-mêmes. Les Mulets, qui portent les litiéres, ſont plus grands, plus fins, & moins chargés d'encoleure que ceux *d'Auvergne*. Le couple vaut ordinairement huit cens Ecus ; & même il y en a qui ſe vendent juſqu'à douze cens ; ſur tout ceux qu'on choiſit dans la Province du fameux *Don Guichot*, qui paroît aſſez éloignée de *Lisbonne*. Les Mules qui tirent le Carroſſe viennent de *l'Eſtramadure*, & le couple vaut cent piſtoles, ou environ. Celles dont on ſe ſert pour

pour la ſelle, ainſi que les Mulets de charge, & les Chevaux d'Eſpagne, ſont de cent pour cent plus chers qu'en Caſtille. Les jeunes Cavaliers ſe promènent à cheval dans la Ville, quand il fait beau temps, exprés pour ſe faire admirer des Dames, qui, comme les Oiſeaux de cage, n'ont que la ſeule liberté de regarder par les trous des * *Jalouſies*, les gens qu'elles ſouhaiteroient attirer dans leur priſon. Les Moines rantés ne font preſque point de viſite à pied; car leur Couvent entretient une certaine quantité de Mulets de ſelle, dont ils ſe ſervent alternativement. Il n'eſt rien de ſi plaiſant que de voir caracoler ces bons Peres dans les rues avec de grands Chapeaux en pain de ſucre, & des lunétes qui leur couvrent les trois quarts du viſage. Quoique cette ville ſoit trés grande, & trés marchande, il n'y a cependant que deux bonnes Auberges Françoiſes où l'on mange aſſez proprement, à trente & cinq ſols par repas. Je ne doute pas que le nombre n'augmentât ſi les Portugais vouloient donner dans le plaiſir de la bonne chére; alors ils ne mépriſeroient pas, comme ils font, ceux qui la recherchent avec empreſſement. Ils ne ſe contentent pas d'avoir en horreur les mets d'un Traiteur, le nom de Cabaret leur eſt encore ſi odieux, qu'ils ne rendent jamais de viſite aux gens qui campent dans cette Habitation charmante; ſur ce pied-là, Monſieur, vous pouvez conſeiller à vos Amis qui ſeront curieux de voyager en Portugal, & qui voudront faire quelque ſéjour dans cette Ville,

* Feneſtres à treillis, de l'ouverture du petit doigt.

de se mettre en pension chez quelque Marchand François. On peut faire ici très-bonne chére un peu chérement. La volaille *Dalentejo*, les liévres, les perdrix de *St. Uhal* & la viande de boucherie des *Algarves* sont d'un goût merveilleux. Les jambons de *Lamego* sont plus exquis que ceux de *Mayence* & de *Bayone*; cependant cette viande est tellement indigeste pour l'estomac des Portugais, que sans la consomption qui s'en fait chez les Moines, & chez quelques Inquisiteurs, on ne verroit guére de Cochons en Portugal. Les vins ont du corps & de la force, sur tout les rouges, dont la couleur va jusqu'au noir. Ceux *d'Alegrête* & de *Barra à Barra* sont les plus délicats & les moins couverts. Le Roy n'en boit jamais; les gens de qualité n'en boivent presque point, non plus que les Femmes. La raison de ceci est que *Venus* a tant de pouvoir en Portugal, qu'elle a toûjours empêché, par la force de ses charmes, que *Bacchus* prît terre en ce pais-là. Cette Déesse y cause tant d'idolatrie, qu'elle semble disputer au vray Dieu le culte & l'adoration des Portugais, jusques dans les lieux les plus sacrez. Car c'est ordinairement aux Temples & aux processions que les engagemens se font, & que les rendez-vous se donnent. Ce sont les postes * des *Bandarros*, des Courtisanes & d'autres Femmes d'intrigue secréte, qui ne manquent jamais de courir aux Fêtes qu'on célébre,

* Ce sont des fanfarons du génie de Don Guichot, qui ne font autre métier que de chercher des avantures.

lébre, au moins trois ou quatre fois la semaine, tantôt dans un Egliſe & tantôt dans l'autre. Ces Avanturiers ont un talent merveilleux pour faire d'un clein d'œil des déclarations d'amour à ces Donzelles, dont ils reçoivent la réponſe par le même ſignal ; ce qui s'appelle *Correſpondre*. Il ne s'agit enſuite que de découvrir leur Maiſon en les ſuivant pas à pas, juſque chez elles, au ſortir de l'Egliſe; le fin du tour conſiſte à pouſſer juſqu'au Coin de la rue ſans s'arrêter, ni ſans tourner la tête; dez-que les bonnes Dames ſont entrées ches elles, de peur que les Maris ou les Rivaux n'ayent le contrechifre de l'intrigue. C'eſt au bout de cette rue que la vertu de patience eſt tellement neceſſaire aux Avanturiers, qu'ils ſont obligez d'attendre deux ou trois heures une ſervante, qu'il faut ſuivre juſqu'à ce qu'elle trouve l'ocaſion de faire ſon * *Recado* en toute ſeureté. Il faut ſe fier à ces bonnes Confidentes, & même riſquer ſa vie ſur leur parole & ſur leur adreſſe; car elles ſont auſſi ruſées que fidéles à leurs Maîtreſſes, dont elles reçoivent des préſens, auſſi bien que des Amans, & quelquefois des Maris. Les Portugaiſes cachoient autrefois leurs viſage avec le † *Manto* & ne montroient qu'un œil, comme les Eſpagnoles font aujourd'hui : mais depuis qu'on s'eſt apperçû que les Villes maritimes étoient

* Le meſſage, ou le mot du guet pour le rendez-vous.

† *Manto*, voile de tafetas noir qui cachant abſolument la taille & le viſage, cachoit en même temps bien des intrigues.

remplies d'enfans auſſi blonds qu'en France, & qu'en Angleterre, on a condamné ces pauvres *Mantos* à ne plus s'aprocher du viſage des Dames. Les Portugais ont une ſi grande horreur pour les armes d'*Actéon*, qu'ils aimeroient mieux ſe couper les doigts que de prendre du tabac dans une Tabatiere de Corne. Cependant cette marchandiſe s'introduit icy comme ailleurs, malgré le fer & le poiſon, qu'on brave inceſſamment. Il ne ſe paſſe guére de mois qu'on n'entende parler de quelque avanture tragique, ſur tout à l'arrivée des Flottes d'*Angola* & du *Brezil*. Le ſort de la plûpart des gens de Mer qui font ces voyages eſt ſi fatal, qu'ils trouvent leurs épouſes dans des Monaſtéres, au lieu de les trouver dans leur Maiſon. La raiſon de ceci eſt, qu'elles aiment beaucoup mieux expier dans ces Priſons, les péchez qu'elles ont commis dans l'abſence de leurs Maris, que d'être poignardées à leur retour. Aprez cela, Monſieur, l'on n'a pas eû grand tort de repréſenter *l'Ocean* avec des Cornes de Taureau. Car, ma foy, preſque tous les gens qui s'expoſent au riſque de ſes caprices ont à peu prés la même figure. La galanterie eſt donc icy trop ſcabreuſe pour s'y attacher; puiſqu'il y va de la vie. On y trouve des Courtiſanes dont il faut tâcher d'éviter le Commerce. Car outre le danger de ruïner ſa Bourſe & ſa ſanté, on court celuy de ſe faire aſſommer. Les plus Belles ſont ordinairement * *Amezadas* par des gens qui les font garder à veue; Cependant, malgré cette

* Amezadas, loüées par mois.

cette précaution, elles se divertissent avec des gens sages aux dépens de ces foux. Ceux-ci sont indispensablement obligez d'entretenir à force de presens l'amour & la fidélité prétendues de ces *Lais*, dont la possession est d'une cherté inconcevable. Les Religieuses reçoivent des visites assez fréquentes de leurs *Devotos*, qui ont plus de passion pour elles que pour les femmes du monde; comme il paroît par les jalouzies, les quérelles, & mille autres désordres que l'amour peut causer entre des Rivaux. Les Parloirs n'avoient autrefois qu'une grille simple, mais depuis que Milord *Grafton* suivi de quelques Capitaines de sa flotte, eut la curiosité de toucher les mains &c. des Réligieuses d'*Odivelas*, le Roy ordonna qu'on mît une double grille aux Parloirs de tous les Couvens du Royaume. Il supprima presque aussitôt le droit des *Devotos* par la défence qu'il fit d'aprocher des Monastéres, sans cause légitime, qu'il est facile de supposer, lorsqu'on est assez fou de soupirer pour ces pauvres filles. Les Portugais ont l'esprit vif, ils pensent hardiment, & leurs expressions égalent assez bien la justesse de leurs idées. Il se trouve chez eux de bons Phisiciens, & bons Casuistes. Le célébre *Camœns* étoit, sans contredit, un des plus illustres Citoyens du Parnasse. La fécondité de ses belles pensées, le choix de ses paroles, & l'air poli & dégagé avec lequel il a parlé, ont charmé tous ceux à qui la Langue Portugaise est assez familiére. Il est vray qu'il a eû le malheur d'avoir été brocardé par *Moreri* & par quel-

ques Auteurs Espagnols, lesquels n'ayant pû s'empêcher d'avoüer qu'il n'est pas permis d'avoir plus d'esprit que ce Poëte infortuné, l'ont traité d'incrédule & de profane. Un Moine Catalan se récrie sur cent endroits de ses *Luziadas Endechas Estrivillas* &c. en le traitant d'impie & d'évaporé. J'en citeray deux icy. Le premier est la chute d'un sonnet intitulé *soneto Não impresso*, où il dit, aprez quelques réfléxions : *Mais o melhor de tudo e crer em Christo.* C'est à dire *aprez tout le plus seur est de croire en Christ.* Le second est aussi la fin d'une *Gloza* ; le voici. *Si Deus se Busca no mundo nesses olhos se achara.* Cela veut dire parlant à une Dame ; *si l'on cherche Dieu dans le monde, on le trouvera dans vos yeux.* Les Prédicateurs Portugais élévent leurs Saints presque au dessus de Dieu, & pour leur faire valoir leurs soufrances, ils les logent plûtôt aux Ecuries qu'en Paradis. Ils finissent leurs sermons par des exclamations & des cris si touchans, que les Femmes pleurent & soupirent comme de pauvres déséspérées. On tient icy le mot d'Hérétique pour un Titre fort infamant ; la signification en est même trés odieuse. Les Prêtres & les Moines ont autant d'horreur pour *Calvin*, à cause de la Confession retranchée, que les Religieuses ont d'estime pour *Luther*, à cause de son mariage monasterizé ; On a fait icy des processions tous les Vendredis du Carême d'un bout de la ville à l'autre. J'ay vû plus de cent Disciplinans vêtus de blanc, lesquels ayant le visage couvert & le dos nû, se fouétoient de

si

si bonne grace que le sang rejailliſſoit sur le viſage des Femmes, qui étoient aſſiſes le long des Rues, exprez pour chanter poüille aux moins enſanglantés. Ils étoient ſuivis d'autres Maſques portant des Croix, des Chaînes, & des faiſſeaux d'Epées d'une peſanteur incroyable. Les Etrangers ſont preſque auſſi jaloux que les Portugais. Ce qui fait que leurs Femmes craignent de ſe montrer aux meilleurs amis de leurs Epoux. Ils affectent de ſuivre la ſévérité Portugaiſe avec tant d'exactitude, que ces Captives n'oſeroient lever les yeux. Cela n'empêche pas que le malheur, dont ils tâchent de ſe préſerver, ne leur arrive ſouvent, malgré leurs précautions. On voit icy des gens de toutes ſortes de couleurs, des noirs, des mulâtres, des bazanez, des olivâtres. Mais la plûpart ſont *Triquenhos* c'eſt à dire de la couleur de bled. Ce mêlange de teints différens fait voir que le ſang eſt ſi mêlé dans ce Royaume, que les véritables blancs y ſont en trés-petit nombre. Ce qui fait qu'on ne ſçauroit plus noblement exprimer, *Je ſuis homme ou femme d'honeur*, qu'en ces termes, *eu ſon Branco* ou *Branca* qui ſignifie, *je ſuis blanc* ou *blanche*. On peut marcher dans la ville nuit & jour, ſans craindre les filoux. On trouve juſqu'à trois ou quatre heures aprés minuit, des joueurs de Guitarre, qui joignent à la douceur de cet Inſtrument des airs auſſi lugubres que le *de Profundis*; Les danſes du menu Peuple ſont indécentes par les geſtes impertinens de la teſte & du ventre. La Muſique inſtrumentale des Portugais choque

d'abord l'oreille des Etrangers, mais au fond elle a quelque chose d'agreable, & qui plaît lors qu'on y est un peu accoutumé. Il n'en est pas de même de leur Musique vocale, car elle est si rude, & ses dissonances sont si mal suivies que le chant des Corneilles est plus mélodieux. Tous les motets qu'ils chantent dans les Eglises, sont en langue Castillane; aussi bien que leurs Pastorales, & la plûpart de leurs Chansons. Ils tâchent d'imiter les maniéres des Espagnols, autant qu'il leur est possible; même jusqu'au Cérémoniel de leur Cour, auquel on se conforme si ponctuelement, que les Ministres seroient au déſespoir d'en retrancher les moindres formalitez. l'Habit de Cérémonie du Roy & des Seigneurs est semblable à celui de nos Financiers, étant composé d'un just-au-corps noir, accompagné d'un Manteau de même couleur, d'un grand colet ou rabat de point de Venise, d'une perruque longue avec l'épée & la dague. On donne aux Ambassadeurs le Titre *d'Excellencia*, & aux Envoyez & Residens celui de *Senboria*. Le port de Lisbone est grand, seur & commode, quoique l'entrée en soit extrémement difficile; les vaisseaux moüillent dans le Tage entre la Ville & le Château *d'Almada* à 18. brasses d'eau sur un fond de bonne tenue. Cette Riviére, que les Portugais appellent, *O Rey das riôs* c'est à dire le Roy des Riviéres, a prez d'une lieüe de largeur dans cet endroit là; où la marée monte ordinairement 12. pieds à pic, & plus de dix lieües en avant vers sa source. Il est expressément deffendu à tous Capitaines de Vaisseaux de guerre & Marchans, étrangers ou de la Nation

tion de saluer la ville au bruit du Canon, ni même d'en tirer un seul coup sous quelque prétexte que ce puisse être. Les Consulats de France, d'Angleterre & de Hollande rendent cinq ou six mille livres de rante aux Consuls de ces trois Nations, qui trouvent outre cela le moyen d'en gagner autant par le commerce qu'ils font. Voilà, Monsieur, tout ce que je puis vous aprendre aujourd'hui de ce beau païs qui seroit, à mon avis, un Paradis terrestre, s'il estoit habité par des Païsans moins gentishommes que ceux-ci. Le Climat est charmant & merveilleux, le ciel clair & serain, les eaux merveilleuses, & l'hiver si doux que je ne me suis pas encore aperçû du froid. Les gens y vivent des siécles entiers sans que le faix des années les incommode. Les Vieillards n'y sont point acablez d'infirmitez, comme ailleurs, l'appetit ne leur manque point, & leur sang n'est pas si destitué d'esprits, qu'ils ne puissent donner quelque foisà leurs Epouses des marques d'une santé parfaite. Les fiévres chaudes font du ravage en Portugal, & les maux vénériens y régnent avec tant d'humanité que personne ne cherche à s'en deffaire. Le mal de * *Naples*, qu'on dit être le plus en vogue, tourmente si peu les gens qui le conservent, que les Médecins mêmes qui l'ont se font scrupule de le chasser, parce qu'il s'obstine à revenir toûjours à la charge. Les Officiers de justice ont un air de fierté & d'arrogance insuportables, se voyant authorisez d'un Roy tres sévére Observateur des Loix. C'est

* C'est à dire le gros mal; ou bien *le mal de qui l'a.*

ce qui les encourage à chercher noise au peuple, dont ils reçoivent assez souvent de cruelles aubades. Il y a quelque temps que le Comte *De Prado*, gendre de Mr. le Maréchal de Villeroy, prit la peine d'envoyer à l'autre monde un insolent * *Corrigidor*, qui se seroit bien passé de faire ce voyage. Ce Gentilhomme, qui étoit en caroſſe avec son Cousin, rencontra prez d'un coin de rüe cet Officier de Justice, monté comme un St. George, & par malheur si fier de son Employ qu'il ne daigna pas rendre le salut à ces deux Cavaliers. Je vous ay déja dit que les Seigneurs Portugais sont les gens du monde les plus vains; sur ce pied vous ne serez pas surpris que ceux-ci soient décendus de Carroſſe & qu'ensuite le Comte *De Prado* ait fait faire au *Corrigidor* le sault de la vie à la mort, désqu'il eût sauté de son cheval à terre. Un François diroit que le mépris ou l'inadvertance de cet Intendant ne méritoit pas un traitement si rude: mais les Titulaires Portugais, lesquels se couvrent devant le Roi, n'en conviendront pas; quoiqu'il en soit, ils se sauvérent chez Mr. Sablée *d'Entrées*, qui les fit passer en France dans une Frégate de *Breſt*. Au reste, Voicy l'état des Forces du Roy de Portugal; 18. mille hommes d'Infanterie, 8. mille de Cavalerie, & 22. Vaisseaux de guerre, sçavoir,

4. Vaisseaux depuis 60. Canons jusqu'à 70.
6. Vaisseaux depuis 50. Canons jusqu'à 60.
6. Vaisseaux depuis 40. Canons jusqu'à 50.
6. Fregates depuis 30. Canons jusqu'à 40.

Vous

* C'est à dire, Intendant ou Juge de Police.

Vous remarquerez que ces Bâtimens sont un peu legers de bois, d'une bonne construction, & d'un beau gabarit étant raz pinces & de façons bien evidées. Les Arsenaux de Marine sont en mauvais ordre, & les bons Matelots sont aussi rares en Portugal, que les bons Officiers de Mer, parce qu'on n'a pas eû le soin de former des Classes de Mariniers, d'établir des Ecoles d'ydrographie, & de pourvoir à mille autres choses nécessaires, qui seroient de trop longue discussion. On accuse les Portugais d'être un peu lents à manœuvrer; & d'être moins braves par mer que par terre.

Les Capitaines de Vaisseaux ont en général 22. *patacas* par mois, & leur table payée lors qu'ils sont en mer, avec quelques profits.

Les Lieutenans ont 16. *Patacas* par mois.
Les Enseignes ont 10. *Patacas* par mois.
Les bons Matelots ont 4. *Patacas* par mois.

Les Capitaines d'Infanterie ont de solde & de revenant bon en paix comme en guerre, environ 25 *Patacas* par mois.
Les Alusieres, qui sont des espéces de Lieutenans, 8 *Patacas*.
Les Soldats environ 3. Sous de nôtre monnoye par jour.

Les Capitaines de Cavalerie ont de solde & de revenant bon en temps de Paix environ 100. *Patacas* par mois.
Les Lieutenans ont à peu prés 30. *Patacas* par mois.

Les Maréchaux de Logis prés de 15. *Patacas* par mois.

Les Cavaliers ont le fourrage & 4. Sous par jour.

A l'égard des Officiers Généraux de Terre & de Mer, on auroit de la peine à ſçavoir au juſte à combien leurs apointemens ont açoutumé de monter. Car le Roy donne des penſions aux uns, & des Commanderies aux autres, ainſi qu'il le juge à propos Les Colonels, les Lieutenants Colonels, & les Majors d'Infanterie, les Meſtres de Camp de Cavalerie, & les Commiſſaires, n'ont point auſſi de paye fixe. Les uns ont plus, les autres moins; cela dépend des quartiers où ſont leurs Troupes, & de la quantité de leurs Soldats ou Cavaliers. Ces troupes ſont mal diſciplinées, les Habits des Cavaliers & des Fantaſſins ne ſont point uniformes; les uns ſont veſtus de gris, de rouge, de noir; les autres de bleu, de vert &c. leurs armes ſont bonnes & les Officiers ne ſe ſoucient guére qu'elles ſoient luiſantes, pourveu qu'elles ſoint en bon état; quoiqu'il en ſoit, on auroit de la peine à croire que ces Troupes firent des merveilles contre les Eſpagnols pendant les derniéres guerres: il falloit apparemment qu'elles fuſſent mieux réglées en ce temps-là qu'elles ne ſont aujourd'huy, & que l'uſage des guitarres les occupât moins qu'il ne fait à preſent. Voici en quoy conſiſtent les Monoyes du Païs.

La Piaſtre d'Eſpagne ou Piéce de Huit, que les Portugais appellent *Patasa*, vaut comme l'écu de France. 750. Reis.

Les

Les demi & les quarts valent à proportion.
Un Reis eſt un denier, comme je l'ay déja dit.
Un Vintain qui eſt la plus petite monnoye d'argent vaut. 20. Reis.
Un Teſton vaut. 5. Vintains.
Le demi Teſton à proportion.
Une Cruzada vieille vaut 4. Teſtons & 4 Vintains.
Une Cruzada nouvelle vaut 4 Teſtons.
La Mœda d'Ouro, qui eſt une Piéce d'or vaut 6 Patacas, & 3 Teſtons.
Les demi-Mœdas & les quarts valent à proportion.
Les Louïs d'or vieux ou neufs valent également 4. Piaſtres, moins 2. Teſtons.
Les demi & les quarts à proportion.
Les Piſtoles d'Eſpagne de poids valent auſſi 4. Piaſtres, moins 2. Teſtons.
Surquoy il y a du profit à tirer en les envoyant en Eſpagne, où elles valent juſtement quatre Piaſtres.

L'Efigie du Roy de Portugal ne paroît ſur aucune de ces Monnoyes, & l'on ne fait point icy de diférence entre les Piaſtres de *Feuille*, du *Mexique* & du *Perou*, comme on fait ailleurs.

Au reſte, vous remarquerez qu'aucune Monnoye de France n'a cours icy, ſi ce n'eſt les Ecus, les demi, & les quarts.

Les 128 ℔ de Portugal, péſent un quintal de Paris, compoſé de 100 ℔ .... Le *Cabido* eſt un meſure qui excedant la demi aulne de *Paris* de 3. pouces & 1 ligne a juſtement 2. pieds de France 1 pouce & 1 Ligne. La *Bara* eſt une autre meſure; il en faut

faut six pour faire dix *Cahidos*. La lieüe de Portugal est composée de 4200. pas géometriques de cinq pieds chacun. Je ne vous parleray point des intérêts du Roy de Portugal, puisque je ne veux point entrer dans les affaires de la Politique. D'ailleurs je vous ay dit que je ne prétendois vous écrire autre chose si ce n'est des Bagatelles qu'on ne s'est jamais avisé de faire imprimer. Sans cela je vous enverrois un détail des diférens Tribunaux ou Siéges de Justice, & quelques échantillons des Loix de ce Royaume. Je vous aprendrois que ce Parlement & cet Archêvêché sont un des plus beaux Ornemens de cette Capitale; que les Bénéfices Ecléſiastiques sont d'un grand revenu; qu'il n'y a point d'Abayes Commendataires; que les Réligieux ne sont pas si bien rantez qu'on s'imagine, & qu'ils ne font pas trop bonne chere. Je vous dirois encore que l'Ordre du Roy s'appelle *l'Habito de Christo*, si Madame *de Launoy* ne vous l'avoit apris en racontant son admirable institution. Je me contenteray d'ajoûter seulement que le nombre des Chevaliers de cet Ordre surpasse extrémement celuy de ses Commanderies, lesquelles sont de trés-peu d'importance. Je me borne à present aux faits que cette Lettre contient. Peut-être pourrai-je revenir encore une fois dans cette Ville Royale, d'où je compte de partir incessamment, pour aller vers les Royaumes du Nord; en attendant qu'il plaise à Monsie[illegible] *Pontchartrain* d'aller en Paradis, ou de rendre justice à celuy qui vous sera toûjours plus qu'à luy,

Trés humble &c.

A Lisbone ce 10. Avril 1694. Mon-

MONSIEUR,

JE partis de Lisbone le 14. d'Avril, après avoir fait marché avec un Capitaine de Vaisseau Portugais, qui s'engagea de me porter à Amsterdam, pour trente Piastres. J'eus en même temps la précaution de me pourvoir d'un Passeport du Résident de Hollande, afin qu'on ne m'arrêtât pas en passant dans ce païs-là. Je décendis ensuite en bâteau jusqu'au lieu nommé *Belin*, qui n'est éloigné de Lisbonne que de deux lieües seulement. C'est dans ce petit Bourg que tous les Vaisseaux Marchans qui vont & qui viennent, sont obligez de * raisonner au grand Bureau, d'y porter leurs Factures, & leurs Connoissemens afin de payer les droits de leurs Cargaisons. Le 16. nous sortîmes de la Riviére du Tage, en suivant le scillage d'une Flotte de la Mer Baltique éscortée par un *Lubekois* nommé *Creuger* anobli par le Roy de Suéde, quoiques matelot d'origine, & qui montoit alors un Vaisseau de guerre Suédois de 60. Canons. Nous passâmes la barre par le grand *Chenail*, appellée la grande † *Passe*, située entre le fort de *Bougio* & les *Cachopas* qui est un grand Banc de sables & de roches de trois quarts de lieües de longueur, & d'une demie de largeur; sur lequel il est dangéreux d'être porté par les marées, lors qu'il fait calme. Vous remarquerez que nous aurions

* C'est à dire de montrer leurs Passeports, & leurs Connoissemens.

† Passe c'est un Chenail ou passage entre deux Bancs ou deux Iles, &c.

rions pû passer entre ce même Banc & le Fort saint Julien, situé du côté du Nord ou de Lisbone, vis à vis de celui de *Bougio*, si nous eussions eû des Pilotes du lieu; mais comme nôtre Capitaine Portugais suivoit la Flotte dont je vous parle, il étoit inutile de chercher cette derniere route. Nous ne fûmes pas plûtôt au large en pleine mer, au milieu de cette Flotte du Nord, que le brutal Commandant qui la convoyoit, arrivant sur nous à pleines voiles envoya un coup de Canon à boulet à l'avant de nôtre Vaisseau, & qu'il détacha son Lieutenant pour signifier à nôtre pauvre Patron qu'il eût à payer sans cesse deux Pistoles pour la canonade, & à s'éloigner auſſitôt de sa Flotte, à moins qu'il ne voulût payer cent Piastres pour le droit d'escorte; ce qu'il refusa de trés bonne grace. Laissons cette affaire à part, afin de vous dire que la barre de Lisbonne est inaccessible pendant que les gros coups de vent d'Oueſt & de Sud-Oueſt soufient avec impétuosité: Ce qui n'arrive ordinairement qu'en hyver. Ajoûtons à cela que les vents de *Nord* & de *Nord-Eſt* y régnent huit mois de l'année, avec assez de modération. Ce qui fut cause que nôtre navigation, depuis l'embouchûre du *Tage*, jusqu'au Cap de Finisterre, fut plus longue que celle qu'on fait le plus souvent de l'Ile de Terre-Neuve en France. Je n'ay jamais vû de vens plus obstinez que ceux-là. Cependant nous en fûmes quittes pour lauvoyer le long des Côtes, dont nos Portugais n'ozérent s'éloigner à cause des *Salteins* qu'ils craignent plus que l'en-

l'enfer. Enfin, nous gagnâmes le Cap de *Finiſtere* aprés 18. ou 20 jours de Navigation. Enſuite, les vents s'étant rangez au Sud-Oueſt, nous en profitâmes ſi bien qu'au bout de 10. ou douze jours nous reconûmes l'Ile de *Garnezei*; Il eſt vray que ſans le Pilote François qui conduiſoit le Navire, nous euſſions donné pluſieurs fois aux Côtes de la **Manche*. Car il faut que vous ſachiez que les Portugais ne connoiſſent point ces Terres, par le peu d'habitude qu'ils ont dans les Mers du Nord. Ce qui fait qu'ils ſont obligez de ſe munir en Portugal de Pilotes étrangers, lorſqu'ils s'agit d'aller en Angleterre ou en Hollande. Le jour que nous découvrîmes cette Ile, deux gros Vaiſſeaux Anglois chaſſant ſur nous à pleines Voiles, gagnérent nôtre bord en trois ou quatre heures. L'un étoit de guerre du port de 60. Canons, & l'autre un Capre de 40. piéces, dont le Capitaine nommé *Couper*, avoit auſſi les inclinations naturelles de couper les bourſes; comme vous verrez. Ils ne furent pas plûtôt à bord de nôtre Vaiſſeau, qu'il falut amener & mettre la Chaloupe à l'eau; ce qui fit que je m'embarquay pour porter au Commandant, apellé Mr. *Tonzein*, le paſſeport du Réſident de Hollande, que je pris à Lisbonne. Celui-ci me fit toutes les honêtetez poſſibles, juſque-là qu'il me jura que toutes mes hardes ſeroient à labri de la rapine du dit Couper, qui, ſelon les principes des gens de ſon métier, prétendoit me piller, avec auſſi peu de ſcrupule que

* Ou Canal Britannique.

que de miséricorde. Cependant, la visite de nôtre Vaisseau ne pouvant se faire qu'à la rade de *Garnezei*, on l'y conduisit le même jour ; & dez-que nous eûmes tous moüillé l'ancre, les deux Capitaines Anglois descendant à terre envoyérent des Visiteurs à nôtre Bord, pour tâcher d'avérer si les vins & les eaux de vie de nôtre cargaison étoient du cru de France, ou pour le compte des François ; ce qu'il fut impossible de prouver, aprez quinze jours de recherche & de perquisitions, comme je l'apris hier à Lubec. Il est question de vous dire que ce fâcheux contretemps me fit résoudre à m'embarquer cinq ou six jours aprez dans une Frégate Zélandoise, de * Zériczée, aprez avoir fait présent au Capitaine *Tonzein* de quelques Barrils de vin *d'Allegrête*, d'une Caisse d'oranges, & de quelque vaisselle cizelée † *d'estremos*, en reconnoissance de sa bonne chére & du bon traitement qu'il daigna me faire à son Bord, comme à terre. Ce second embarquement me fut plus favorable que le premier ; car j'arrivay le 3. jour de navigation à Zériczée, d'où je m'embarquay dans une *Semaque* de passage qui me porta jusqu'à *Roterdam* entre les Iles, à la faveur du vent & des marées. Cette derniére Ville est grande, belle, & très marchande ; j'eus le plaisir de voir en deux jours le Collége de la *Meuse*, les Arse-

naux

* Ville des Zélandois.

† Ville presque frontiére de Portugal à l'Estramadure.

naux de Marine, & la grande Tour que l'industrie d'un Charpentier sceut remétre dans son assiéte perpendiculaire, dans le temps que la pente de cet Edifice monstrueux faisoit craindre qu'il ne tombât sur la ville. Je vis aussi la Maison du fameux *Erasme*. aprez avoir considéré la beauté du Port, ou de la *Meuse*, dont l'entrée est tout à fait dangéreuse, à cause de quelques bancs de sable qui s'étendent assez loin dans la pleine mer. Au reste, le Commerce de *Roterdam* est trés-considérable, & les Marchans ont la facilité de faire venir leurs Vaisseaux aux portes de leurs Magazins par la commodité des Canaux, dont cette grande Ville est entrecoupée. Deux jours aprez à cinq heures du matin, je me servis d'une espéce de Coche d'eau pour aller *Amsterdam*. C'est un Bateau couvert à varangue platte, long & large, dans lequel il régne un banc de chaque costé de proue à poupe; un cheval est suffisant pour tirer cette Voiture, avec laquelle on fait une lieüe par heure, moyennant 3. sols & demi de nôtre monnoye par lieüe. Ils partent à toute heure pleins ou vuides, pour toutes les principales Villes de Hollande; mais il faut souvent traverser des villes pour changer de voiture. Je traversai celles de *Delft*, de *Leide*, & de *Harlem* qui me parurent grandes, belles & propres, ensuite j'arrivay à *Amsterdam* sur le soir, aprez avoir navigué douze lieües sur des Canaux bordés de bois, de prairies, de jardins, & de Maisons d'une beauté singuliere. Dez-que je fus

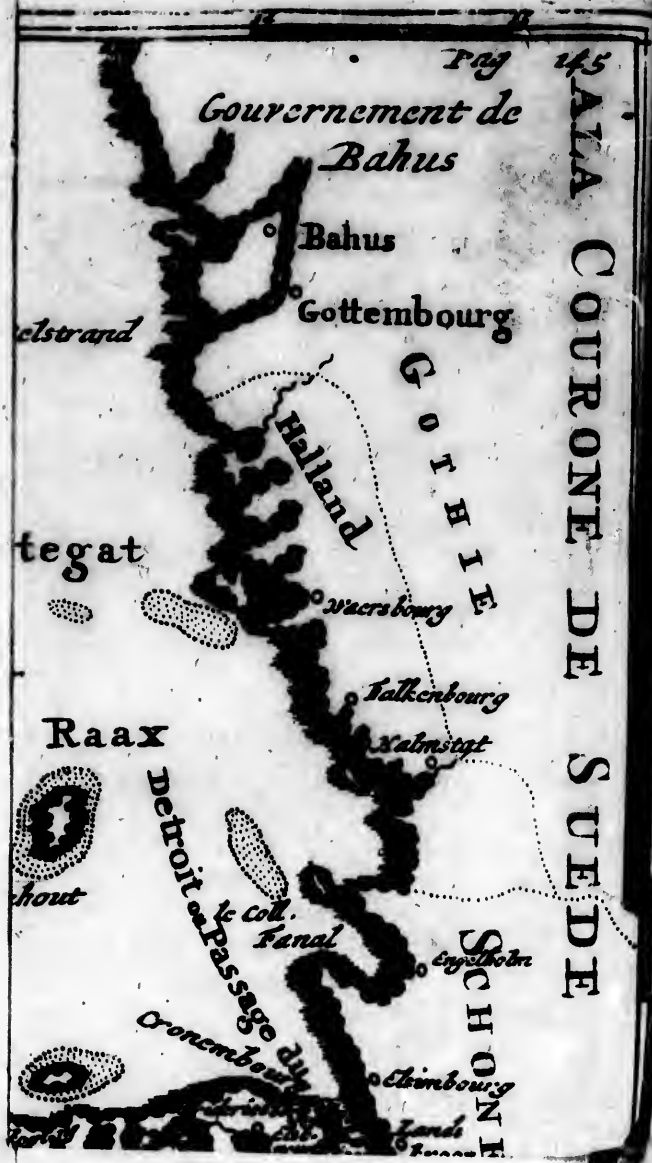
fûs à l'Auberge, mon Hôte me donna un Conducteur, qui me fit voir en sept ou huit jours tout ce qu'il y a de plus curieux dans cette florissante Ville; quoique je l'eusse pû faire en trois ou quatre jours, s'il eût été possible de trouver des Carrosses de louage, comme à Paris, ou ailleurs. Elle est belle, grande, & nette. La plûpart des Canaux sont bordés de trés-jolies Maisons, il est vray que l'eau croupissant dans ces grands Reservoirs, sent mauvais au temps des grandes Chaleurs. Les Maisons sont presque uniformes, & les Rues tirées au cordeau. *l'Hôtel de Ville* est bâti sur des Pilotis, quoique cette masse de pierre soit extrémement pesante. Elle est enrichie de plusieurs belles piéces de Sculpture & de Peinture, & même ornée de quelques Tapisseries de haut prix. On y voit des pierres de marbre, de jaspe, & de porphire, d'une beauté achevée, mais ce n'est rien en comparaison des écus qui moisissent sous les voûtes de ce monstrueux Edifice. La *Maison de l'Amirauté* est encore une bonne piéce, aussi bien que son Arsenal. Le *Port*, qui n'a guére moins d'un grand quart de lieüe de front, étoit si couvert de navires, qu'on eût pû sauter des uns aux autres assez facilement. Je vis quelques Temples assez curieux, sans compter la *Synagogue* des véritables Juifs, qui y ont l'exercice public de leur vénérable Secte, en considération de son ancienneté. Les Eglises Catholiques, Lutheriénes, &c. y sont tacitement tolérées & l'on y prie Dieu à portes fermées, sans cloches ni carrillons. J'eus le plaisir de voir aussi

si les Maisons des Veuves & des Orphelins, & même celles des Scélerats & des Pécheresses qui travaillent sans cesse, pour l'expiation de leurs pécadilles. La *Bourse* est une Piéce d'Architecture assez grande pourcontenir 8000 Hommes. Mais, ce que j'ay vû de plus superbe, ce sont dix ou douze Maisons de *Musicos*, ainsi nommées à cause de certains Instrumens de musique pitoyablement animés, au son desquels un tas de Couteuses font donner dans le piége, les gens qui ont le courage de les regarder sans leur cracher au visage. Elles s'attroupent dans ces Serrails, dez-qu'il est nuit. Dans les uns on joüe des Orgues, & dans les autres du Claveſſin, ou de quelques autres Instrumens estropiez. On voit dans une grande Chambre de plein pié, ces hideuses Vestales habillées de toutes piéces, & de toutes couleurs, par le secours des Juifs, qui leur loüent des coëfures & des habits, qu'ils ont conservé pour cet usage de pére en fils, depuis la destruction de *Jerusalem*. Tout le monde y est fort bien reçû, moyennant dix ou douze sous qu'il faut payer, en entrant, pour un verre de vin, capable d'empoisonner un Eléphant. On voit entrer un gros Matelot sa pipe à la bouche, ses cheveux gluans de sueur, & sa culote de gouldron colée sur les cuisses; faisant des S jusqu'à ce qu'il tombe au pieds de sa Maîtresse. Ensuite il entre un Laquais demi saoul, qui vient chanter, danser & boire de l'eau de vie pour se desenyurer. Celui-ci est suivi d'un soldat qui tempête & fulmine à faire trembler ce Palais; ou d'une Troupe d'Avanturiers, qui portent le manteau

teau sur le nez, pour faire le Diable à quatre, & se faire assommer de cinquante Coquins plus brutaux que des Anes. Enfin, Monsieur, c'est un amas de toutes sortes de Vauriens, qui, malgré l'odeur insuportable du tabac & du pied de messager, demeurent dans ce Cloaque jusqu'à deux heures aprés minuit, sans rendre tripes & boyaux. C'est tout ce que j'en sçay pour le présent. Je vis quelques Marchans François Catholiques en passant par cette fameuse Ville, dont les principaux sont les Sieurs de *Moracin* & *Darreche* Bayonois, & gens de mérite & de probité, qui ont aquis déja beaucoup de bien & de réputation. On m'a dit qu'il y avoit aussi un trés-grand nombre de Réfugiez, entre lesquels il s'en trouvoit qui ont établi des Manufactures, où les uns se sont enrichis, & les autres entiérement ruinez. Ceci prouve que le Refuge a été favorable aux uns, & fatal aux autres. En effet, il est constant que tel a porté de l'argent en Hollande, s'y voit misérable aujourd'hui, & tel autre qui n'avoit pas un obole en France, s'est fait Crésus dans cette République. Il me reste à vous dire, qu'il n'est point de Païs au monde, où les bonnes Auberges soient plus chéres qu'en celui-là. On y fait payer le lit & le feu à proportion des repas, dont on paye un demi *Ducaton* qui vaut 40. Sols de France sur le pied du change présent. De sorte que pour le souper, le dîner, le lit, & le feu du Maître & du Valet, il en coûte au moins 8. florins de nôtre Monnoye. Voicy en quoy consistent celles de Hollande.

Un

LE DANEMARK
Suivant les dernieres Relations
Par N de Fer
Pag 145
Gouvernement de Bahus
Bahus
Gottembourg
Maelstrand
Halland
GOTHIE
ALA COURONE DE SUEDE
OCEAN
Pointe de Skau
Scagen
Isle de Qualgrund
Isle de Rom
Lescon
Categat
Schager
Entrée orientale de Golfe d'Alborg
Raax
Falkenbourg
Halmstat
Isle d'Anhout
Detroit ou Passage du Sund
Fanal
SCHONEN
Hilstet
Isle de Nedero
Isle Halters
Isle de Samsoe
Grand Belt
Copenhague
Isle de Seeland
Malmoe
Odensee
Isle de Funen
Ripen
Isle de Francker
Isle de Mande
Gelingen
Sleswic
Ide Femeren
MER BALTIQUE
MER D'ALLEMAGNE
Oldenberg
Ploen
Rostok
Wismar
Lubeck
Hambourg
Carlsbourg
Staden
Pinnemberg
Altona
Yeser R.
PARTIE D' ALLEMAGNE
Echelle
Dix heures de Chemin


Pag 145
Gouvernement de Bahus
Bahus
Gottembourg
elstrand
Halland
GOTHIE
tegat
Waersbourg
Falkenbourg
Raax
Kalmstat
Detroit ou Passage du
hout
le coll.
Fanal
Engelholm
Cronembourg
Elsimbourg
Lands
ALA COURONE DE SUEDE
SCHONE

Un *Ducaton* vaut 3. Florins 3. sous. Un Ecu blanc 50. Sous une Livre 20. Sols. Un Scahn 6 Sols. 1 Sol 16. Deniers.

Voici quelques mesures de Hollande.
La lieüe a prez de 3800. pas Géométriques.
L'aune est d'un pied 10. pouces, & 2. lignes de France.
La ℔ est égale à celle de Paris.
La pinte est égale à la Chopine de Paris.
C'est tout ce que je puis vous dire de ce Pais-là.

Quand je partis d'*Amsterdam* pour aller à *Hanbourg*, je pris la voye la plus douce, & la moins chére, qui est celle de l'eau. J'avois résolu d'arrêter une place dans le Chariot de Poste; mais on m'en détourna d'abord, à cause des risques que j'aurois courû d'être arrêté sur les Terres de quelques Princes d'Allemagne, où l'on est obligé de montrer ses Passeports, ce conseil épargna ma bourse, & ma personne. Car il m'en eût coûté quarante écus par cette voiture, pour maître & valet; au lieu que j'en fus quitte pour 5. dans le *Boyer* où je m'embarquai: Il en part deux toutes les semaines pour Hambourg expressément, pour y porter des Passagers, qui peuvent louer de petites Cahutes ménagées dans ce Bâtiment, pour la commodité des gens qui veûlent être en particulier. Ces *Boyers* seroient tout-à-fait propres à naviguer dans le Fleuve S^t. *Laurent* par la côte du Sud, depuis son Embouchûre jusqu'à *Quebec*, & sur tout de *Quebec* jusqu'à *Monreal*. Ils seroient

meilleurs que nos Barques pour cette navigation, par cinq ou six raisons, que je vous expliquerai. Premiérement, ils callent la moitié moins que nos Barques de même port; ils presentent à 4 quarts de vent; on les navigue à peu de frais, c'est à dire avec moins *d'Agrez & Apparaux*, & de matelots que nos Barques. Ils peuvent **Virer de bord* d'un clein d'œil; au lieu qu'il faut cinq ou six minutes à nos Barques pour cette maneuvre. Ce qui fait qu'elles donnent quelquefois à la côte en † refusant. Ils peuvent toucher sur le sable & sur le gravier sans risque, estant construits à Varangue demi platte; pendant que nos Barques qui sont pincées & de façons évidées ne scauroient échouer sous voiles sans se brizer. Voilà Montes les avantages que ces Bâtimens ont sur les nôtres, ainsi vous pouvez hardiment écrire aux Marchans de la Rochelle qui font le Commerce de Canada, que ces Boyers leur seroient d'une trés grande utilité dans ce Païs là; & vous les obligerez de leur en donner en même temps les dimensions suivantes, qui sont les principales de celui dans lequel je m'embarquai, & qui est un des plus petits qu'on fasse en Hollande. Il avoit 42. pieds de longueur, depuis l'étrave jusqu'à l'étambord, sur 10. piez

* *Virer de bord* c'est changer de bord, lorsqu'on louvoye, c'est à dire metre la proue & les voiles au contraire de ce qu'elles étoient avant que de virer de bord.

† *Refuser* c'est quand un Batiment ne veut pas tourner au vent, lorsqu'il est question de virer de bord, en présentant la proüe, presque au même endroit où il avoit la poupe.

piez de Bau. Le fonds de cale avoit 8. piés de large, & cinq de creux, ou environ. La Cabane de proüe avoit six piés de longueur; elle estoit accompagnée d'une petite cheminée dont le Tuyau sortoit sur le pont, au pied du virevaut. Celle de poupe étoit de même grandeur, & son tillac étoit élevé de trois piés au dessus du Pont; La barre de son étroyable Gouvernail passoit sur la route de cette Cahute. Ce petit Bâtiment sans façons, avoit des *Varangues* presque aussi plattes que les *Chalands* de la Seine. L'estrave avoit cinq pies de queste, & l'estambord environ 10 pouces. Son Vibord estoit à peu prés d'un pié & demi d'élévation; son mât avoit plus de 30. piés de haut, sur 10. pouces de diamétre; sa voile avoit à peu prés la figure d'un Triangle rectiligne. Il avoit des *sendles*, qui sont des espéces d'ailes, dont les Charpentiers connoissent fort bien l'utilité. Enfin, pour en être mieux éclairci, vous pouvez écrire en Hollande, d'où l'on pourra vous en envoyer un modéle en bois; Car, quelque description que je vous en fasse, les Charpentiers François n'y connoîtront presque rien. Il en est de ceci comme de certains instruments de Mathématique, ou d'autres Machines, dont les plus habiles gens ne sçauroient s'en faire une idée juste, à moins qu'ils ne les voyent.

Cette navigation *d'Amsterdam* à *Hambourg*, se fait par les *Wat*, c'est à dire entre la terre ferme & une chaîne d'Iles situées à deux ou trois lieües au large, autour desquelles la marée monte & décend, comme ailleurs.

Vous remarquerez qu'il y a des *Chenaux* entre ces Iles & la Terre ferme, qui ſont plus profonds que le reſte du Terrain, qu'on découvre à droit & à gauche, lequel aſſéche toutes les marées. Il eſt aiſé de ſuivre ces Chenaux par le moyen de certaines *Balizes*, ou *Arbriſſeaux*, plantées ſur le ſable de diſtance à autre. Dez-que la marée eſt à demi haute, on peut lever l'ancre, en ſuivant ces Chenaux, quoiqu'ils ſerpentent extrémement; & même il eſt facile de lauvoyer à la faveur du Courant, quand le vent eſt contraire, juſqu'à ce que la Mer vienne au point d'eſtre preſque baſſe. Car alors il faut que le Bâtiment échoue ſur le ſable, & demeure enſuite tout à fait à ſec. Je vis plus de trois cents *Boyers* plus grands que le nôtre, durant le cours de cette navigation, qui me paroît auſſi ſeure que celle d'une Riviére, à la réſerve d'un trajet de 10. lieües, qu'on eſt obligé de faire en pleine mer, depuis la derniere Ile juſqu'à l'emboûchûre de *l'Elbe*. Les marées montent 3. braſſes à pic, depuis l'entrée de cette Riviére juſqu'à *Lauxembourg* ſitué à dix ou douze lieües au deſſus de *Hambourg*; ce qui fait que les Vaiſſeaux de guerre peuvent aiſément monter juſqu'à cette derniére Ville.

Cette navigation d'*Amſterdam* à *Hambourg* ſe fait ordinairement en ſept ou huit jours, parceque les vents d'Oueſt régnent les trois quarts de l'année dans ces parages là. Mais nôtre voyage n'en dura que ſix, quoique nôtre Patron fût obligé de perdre une marée pour

TUGAL,
des *Chennaux* en-
e, qui ſont plus
rain, qu'on d'e-
, lequel aſſéche
ſé de ſuivre ces
ertaines *Balizes*,
le ſable de di-
narée eſt à demi
e, en ſuivant ces
ent extrémement;
voyer à la faveur
eſt contraire, juſ-
au point d'eſtre
faut que le Bâti-
demeure enſuite
lus de trois cents
nôtre, durant le
, qui me paroît
Riviére, à la ré-
ies, qu'on eſt obli-
depuis la derniere
de *l'Elbe*. Les
pic, depuis l'en-
u'à *Luxembourg*
au deſſus de *Ham-*
Vaiſſeaux de guer-
nter juſqu'à cette

rdam à *Hambourg*
pt ou huit jours,
régnent les trois
parages là, Mai
e ſix, quoique nô
perdre une marée
pou

Pag. 249.

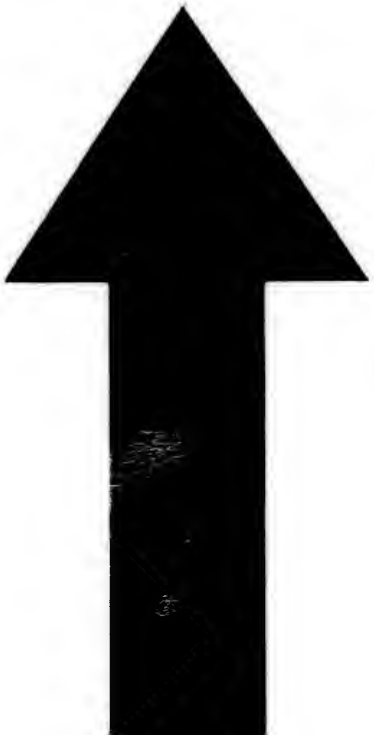
HAMBURG

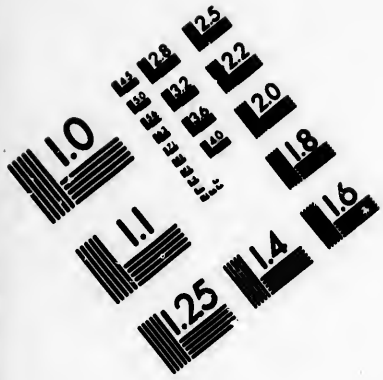
[illegible]
[illegible] *Elbe* fu-
rait à une [illegible], car les Vaisseaux doivent payer le péage au Fort de *Lashe*, à la réserve des *Danois*, qui pourroient avec autant de droit en exiger un semblable, s'ils vouloient se prévaloir des moyens qu'ils trouveroient de fermer le passage de cette Riviére avec les Canons de *Gluckstat*. L'*Elbe* a une grande lieue de largeur vers son Embouchure, & sa profondeur est suffisante pour les Vaisseaux de cinquante à soixante piéces dans le *Chenail*, au tems des marées de la pleine & de la nouvelle Lune. J'avouë que l'entrée de cette Riviére est très-difficile, & par conséquent dangereuse, à cause d'une infinité de sables mouvans qui la rendent inaccessible de † *non veüe*, aussibien que la nuit, malgré la précaution qu'on a eu de construire une Tour de bois un peu avant dans la Mer, pour y faire des feux qu'on découvre d'assez loin. *Hambourg* est une grande Ville irréguliérement fortifiée de gazon. Je ne vous parle point du Gouvernement Démocratique de cette ville Anséatique, non plus que de ses dépendances; car il est à croire que vous n'ignorez pas ces sortes de choses, dont les Géographes traitent si amplement. Je me contenterai de vous dire qu'elle est considérable par son commerce, comme il est aisé d'en juger pour peu qu'on considére l'avantage de sa situation. Elle fournit presque toute la Haute Allemagne,

G 3 de

* *Raisonner*. C'est à dire produire ses passeports & fes factures, & payer ensuite les droits.

† *Non veüe*, temps obscur couvert de Broüillards.





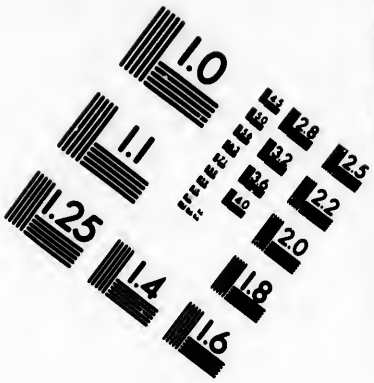
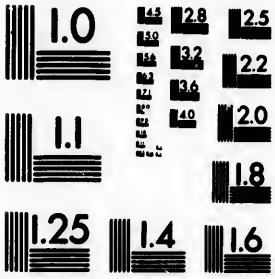
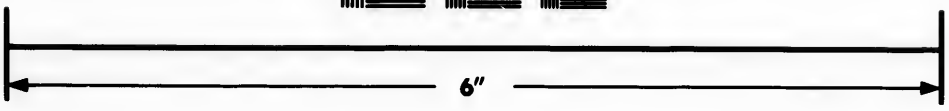
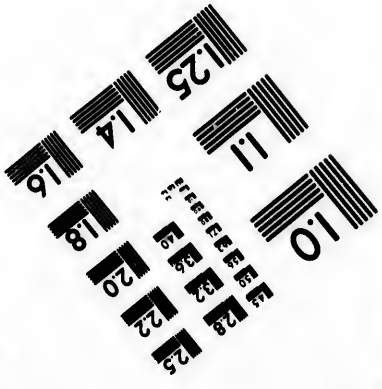


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

de toutes sortes de marchandises étrangeres, par la commodité de l'Elbe, qui porte des bateaux plats de 200. Tonneaux [illegible] dessus de *Dresde*, & même on prétend que cette Ville est d'un grand secours à l'Electeur de *Brandebourg*, puisque ses mêmes Bateaux montent jusques dans *Anglée*, & dans quelques autres Rivières des Etats de ce Prince. Les Marchans de *Hambourg* trafiquent dans toutes les parties du Monde, à la reserve de l'Amérique; ils envoyent peu de Vaisseaux aux Indes Orientales, & dans le fonds de la Méditerranée, mais beaucoup en Afrique, en Moscovie, en Espagne, en France, en Portugal, en Hollande, & en Angleterre, & même ils ont deux Flottes qui font le Commerce *d'Arcangel*, où elles se trouvent annuellement à la fin des mois de Juin, & de Septembre. Cette petite République entretient quatre Vaisseaux de guerre de cinquante Canons, & quelques Frégates legéres, qui servent à convoyer les Vaisseaux destinez pour la Méditerranée, ou pour les Côtes de Portugal & d'Espagne, où les *Mores* ne manqueroient pas de les enlever, s'ils navigoient dans ces Mers-là sans escorte. Cette Ville n'est ni belle ni laide, mais la plûpart des Rues sont si étroites, que les Carrosses sont obligés d'arrêter ou de reculer à tout moment. On s'y divertit assez bien. On y trouve ordinairement des Troupes de Comédiens François ou Italiens, & même un *Opera* Allemand, dont la Maison, le Théatre & les décorations ne cédent en rien aux plus beaux de l'Europe. Il est vray

que

que les Hautes des Acteurs sont aussi [illegible] que leurs airs ; mais on peut se [illegible] par la [illegible] qui paroît [illegible]. Les environs de *Hambourg* sont tout à fait beaux, pendant l'Eté, à cause d'une infinité de Maisons de Campagne qui sont ornées de jardins très-jolis, & très-curieux, où les Arbres fruitiers qu'on y voit en très-grand nombre, produisent d'assez bons fruits, par le secours de l'Art, au défaut de la Nature. Au reste, je ne puis sortir de ces environs-là, sans vous raconter une chose assez particulière. Il faut donc vous dire qu'on trouve des Champs de bataille près de *Hambourg*, sur les Territoires de *Danemark* & de *Lubec*, où les querelles particulières se terminent à la veüe d'une infinité de spectateurs, qui en sont avertis à son de trompe, quelques jours avant que les Champions entrent en lice. Il y a ceci de remarquable, que les Combatans, soit à pied, soit à cheval, implorent la mediation de deux Seconds, pour juger seulement des coups, & les séparer de part & d'autre, dès qu'il y a quatre goutes de sang répandues. Ce qui fait que les Parties se retirent pour la moindre égratigneure.

Et s'il arrive que l'une des deux tombe sur le carreau, le Vainqueur rentrant sur le Territoire de *Hambourg* se retire en triomphe dans cette Ville, au bruit de cris de joye que les Spectateurs font retentir dans les airs pour Honorer sa victoire. Ces Tragédies sont assez ordinaires dans ce Païs-là. Car comme c'est l'abord d'une infinité d'Etran-

gers, il arrive toûjours quelque désordre, qui se termine de cette maniere. Autrefois les *Danois*, les *Suédois*, & les *Allemans* en-couroient en ces lieux-là, quand il s'agissoit de terminer les démêlez qui arrivoient entr'eux dans leur païs, où les duels sont étroitement défendus. Mais leurs Souverains ont mis ordre à cela, par la Déclaration qu'ils ont faite de les punir à leur retour, avec autant de sévérité, que s'ils se fussent battus dans leurs Etats.

Je partis de *Hambourg* aprez y avoir séjourné cinq ou six jours; & me servant du Chariot de Poste qui va journellement à *Lubec*, dont chaque place coûte un écu & demi, j'arrivay le même jour dans cette Ville là. Dez-que nous arrivâmes aux portes, on nous demanda qui nous étions. Chacun dénonça franchement son Païs & sa profession; mais la crainte d'estre arrêté m'empêcha d'estre aussi sincére que les autres Passagers. Je fis un peu le Jésuite dans cette rencontre-là, car je fus obligé de dire, en dirigeant mon intention, que j'estois Marchand *Portugais*, ce qui fit que j'en fus quitte pour être appellé Juif; ensuite on nous laissa passer sans faire la visite de nos Cofres. La Ville de *Lubec* n'est pas si grande, ni si peuplée que celle de *Hambourg*, mais les rues sont plus larges & plus droites, & les maisons plus belles. Les Vaisseaux sont rangez à côté les uns des autres, le long d'un beau quay, qui régne d'un bout de la Ville à l'autre, sur une Riviére si étroite, qu'elle est, à mon avis, plus profonde que large; son

plus

plus grand commerce est celuy de la Mer *Baltique*, quoi qu'elle n'en est éloignée que de deux lieües. C'est justement l'endroit où je suis à présent, qui est situé à l'emboucheure de cette petite Riviére, dans laquelle, il est impossible que les grands Vaisseaux puissent entrer, à cause d'une Barre, sur laquelle on ne trouve tout au plus que 14 ou 15 pieds d'eau, dans le temps même que les Vents du large font accidentellement enfler les eaux, à peu prez comme les marées de l'Ocean. Je m'embarqueray demain icy dans une Frégate destinée à porter des Passagers à *Copenhague*, pourvû que le vent de Sud continüe comme il a fait aujourd'huy; J'ay retenu la chambre de poupe dont je ne paye que deux Ducats, qui valent à peu prez 4 écus de France. C'est la monnoye la plus courante, & la plus commode dans tous les Païs du Nord. Car elle a son cours en Hollande, en Danemarc, en *Suéde*, & chez tous les Princes *d'Allemagne*. Mais il faut prendre garde à n'en point recevoir qui ne soient de poids, si l'on veut éviter la chicane & la perte de quelques sols. Au reste, j'ay trouvé jusqu'ici de bonnes Auberges dans toutes les Villes où j'ay passé. Le bon vin de *Bordeaux* ne manque non plus à *Hambourg* qu'à *Lubec*. On y boit aussi des vins de *Rhin* & de *Moselle*, mais je les trouve plus propres à faire cuire des Carpes, qu'à toute autre chose. Adieu, Monsieur, le temps de finir ma Lettre & de plier bagage, s'aproche à l'heure qu'il est. J'espére d'être aprez demain à *Copenhague*, si ce vent de Sud est autant nôtre amy que je suis.

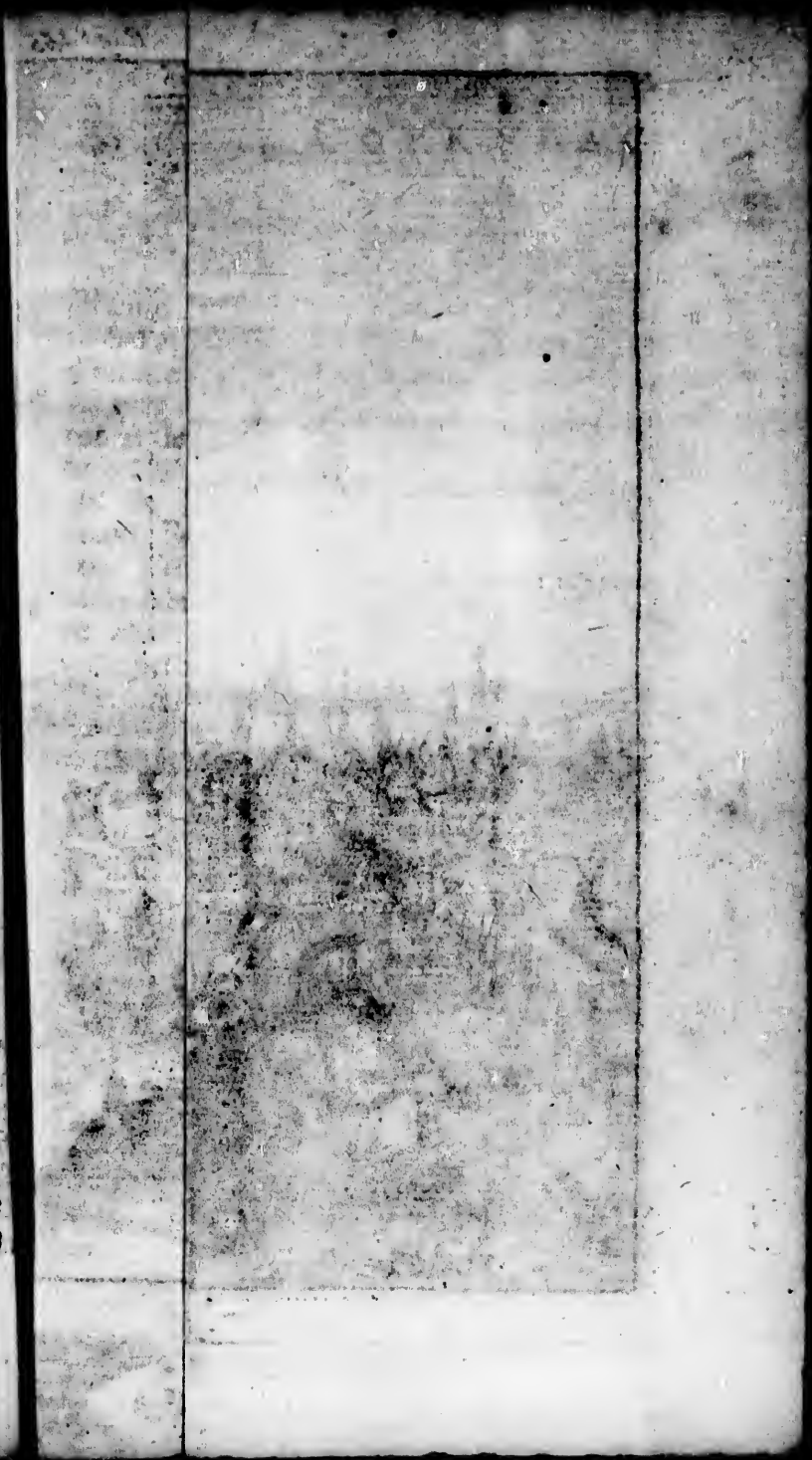
Monsieur,

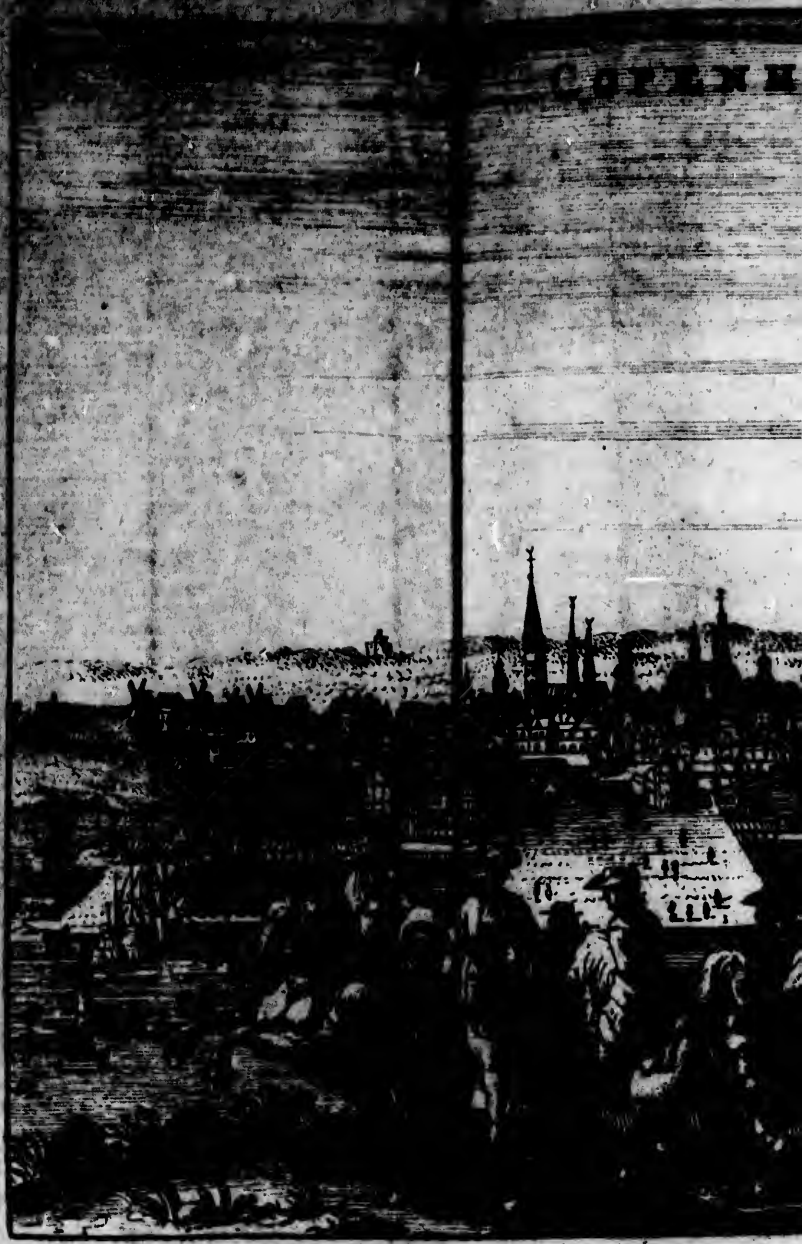
Vôtre Trayemunde, &c. 1694.

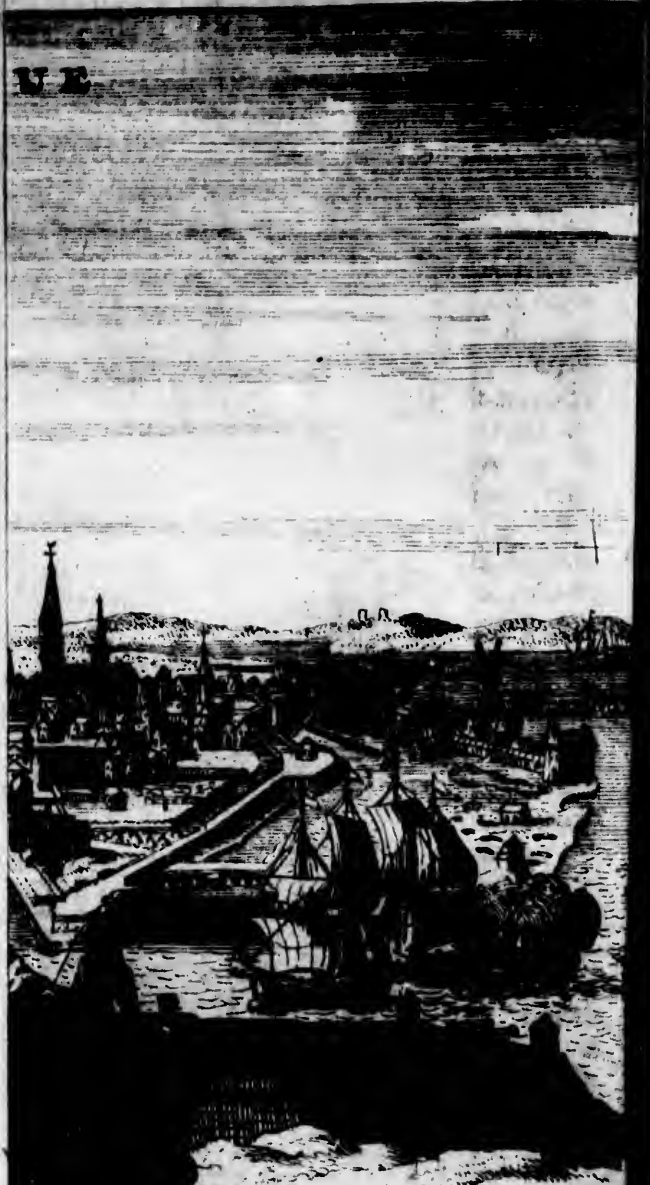
MONSIEUR,

LE vent de Sud-Est qui soufloit dans le temps que je vous écrivis ma derniére Lettre, nous conduisit jusqu'au Port de cette bonne Ville de *Copenhague*, ensuite il nous quitta pour aller porter le dégel aux Terres septentrionales de Suéde, où il étoit attendu depuis quelques jours. Ce petit trajet de Mer que nous fîmes en deux fois vint & quatre heures, me parut assez divertissant; car j'eus le plaisir de voir à Babord, c'est à dire à la main gauche, quelques Iles Danoises qui paroissent estre assez peuplées, s'il en faut juger par la quantité de Villages, que je découvris en rangeant ces Iles, d'un temps clair & serain, à la faveur d'un petit vent frais & modéré. Ce trajet me sembleroit un peu dangereux en temps d'hiver, à cause des bancs de sable qui se trouvent en quelques endroits, car comme les nuits sont courtes, & les vents impétueux dans cette saison, je craindrois fort d'y échouer, malgré toute sorte de précaution. Dez-que j'eus mis pied à terre dans cette Ville-ci, les gens de la Doüane firent la visite de mes Valizes, où ils trouvérent plus de feüilles de papier, que de pistoles. Le lendemain de mon arrivée j'allai saluer Mr. de *Bourepaus* qui étoit allé prendre l'air depuis quelque jours à la Campagne, pour le rétablissement de sa santé. Ensuite

je




COLN


VE

je revins dans cette Ville, qui peut être mise au rang de celles qu'on appelle en Europe grandes & belles. La fortification en est bonne & régulière ; mais par malheur elle n'est pas revêtue. La Citadelle qui défend l'entrée du Port a le même défaut. Ce Port est un des meilleurs du monde, car la Nature & l'Art l'ont mis à couvert de toute sorte d'insulte. Le terrain de *Copenhague* est uni, les rues sont larges, & les maisons presque toutes de brique à trois étages. On y voit trois belles Places ; entr'autres celle du Marché du Roy, ainsi nommée à cause de la Statue Equestre qu'on a eu le soin d'y élever. Cette Place est environée de quelques belles Maisons ; dans l'une desquelles Mr. de *Bourepaus* est logé. Cet Ambassadeur avoit besoin d'une aussi grande Maison que celle qu'il occupe, ayant un aussi grand train. La magnificence de sa Table répond merveilleusement bien à celle de ses Equipages. Tout le monde l'estime & l'honnore avec raison. Je n'en dirai pas davantage voulant ratraper l'article de la Ville, qui paroît très avantageusement située, comme on le peut voir dans la Carte de l'Ile de *Zélande*. Elle est fort commode pour les Vaisseaux marchans qui peuvent entrer, sans peine, dans les Canaux qui la traversent. On y voit des Edifices curieux, les Eglises de *nôtre Dame* & de *St. Nicolas* sont grandes & belles. La *Tour Ronde*, dont l'escalier à girons rempans permétroit aux Carrosses de monter jusqu'au haut, passe pour une curieuse Masse d'Architecture. La *Bibliotéque*, qui se trou-

ve renfermée dans le corps de ce Bâtiment est pleine de Livres & de Manuscrits fort précieux. La *Bourse* est encore une Edifice admirable par raport à sa longueur, outre qu'elle est située dans le plus bel endroit de la Ville. Le *Palais du Roy*, me paroit aussi estimable par son antiquité que s'il étoit bâti à la moderne. Car il suffit que l'harmonie des proportions se rencontre dans la Masse de ce Château, dont les meubles & les peintures sont d'une beauté achevée. *Le Cabinet de Curiositès du Prince Royal*, est rempli d'une infinité de piéces tout à fait rares. Les *Ecuries du Roy* ne contiennent à present que 100. Chevaux de Carrosse, c'est à dire 13 ou 14 attelages de diférentes espéces, & cent cinquante chevaux de Selle; mais les uns & les autres sont également beaux. *Cristians-haven* est une seconde Ville séparée de *Copenhague* par un grand Canal d'eau vive. La Maison Royale de *Rozenbourg*, située aux extrémitez de la Ville, est ornée d'un Jardin délicieux. Venons maintenant au caractére des Princes & des Princesses de la Cour. Il est inutile de parler de la valeur & de la vigilance du Roy: Car ces deux qualitez de ce Monarque sont assez bien connues de tout le monde. Je me contenterai de vous dire simplement qu'il a beaucoup de jugement & de capacité, & qu'il est fort attaché aux intérêts de ses Sujets, qui le regardent comme leur Pére, & leur Libérateur; étant grand Capitaine, il sçait tout ce qu'un Habile Homme de guerre doit sçavoir. Il est affable & généreux, au suprême

me degré. Il parle également bien le Danois, le Suédois, le Latin, l'Allemand, & même l'Anglois, & le François. La Reine est la Princesse la plus accomplie qui soit au monde, c'est tout dire. Le Prince Royal est le digne Fils de ce grand Roy, & de cette bonne & vertueuse Reine. Comme vous l'avez entendu publier par autant de bouches qu'il y a de gens en France. Il est sçavant, il a l'esprit subtil, mêlé de douceur, & les manières sont aussi Royales que sa Personne, ce qui fait qu'on luy souhaite, en le voyant, le bonheur & la prospérité que sa physionomie luy promet. Le Prince *Christian* est un aimable Prince, aussi bien que le Prince *Charles* son Cadet. Il paroit je ne sçay quel air d'affabilité sur leur visage, qui charme tout le monde. Le Prince *Guillaume* leur Frére est un jeune Enfant tout à fait joli. La Princesse *Sophie*, qu'on nomme ordinairement la Princesse Royale, a l'air effectivement Royal. Elle est belle, jeune, bien faite, ayant de l'esprit comme un Ange. C'en est assez pour la mettre au dessus de toutes les Princesses de la Terre; outre qu'elle a mille autres bonnes qualitez, dont le détail seroit un peu trop long, pour estre inseré dans une Lettre. Parlons d'autre chose. On vit icy presque pour rien, quoique le bon poisson soit un peu cher; de sorte que les repas ne coûtent dans les meilleures Auberges que 15. ou 16 sols. La viande de boucherie n'est pas si succulente, ni si nourrissante qu'en France: mais la volaille, les oiseaux de riviére, les liévres, & les perdrix, sont merveilleux.

La bouteille de meilleur vin de Grave, ne coûte que 15 sols. Les Corroffes de boüage s'y trouvent à un écu par jour, & à 60. livres par mois. Les eaux sont bourbeuses & pesantes, ce qui fait qu'on a recours à la biére qui est bonne, claire, saine & d'un prix fort raisonable. Les Réfugiez François ont icy l'exercice libre de leur Réligion sous la direction de Mr. de la *Placette* Ministre *Bearnois*, à qui la Reine donne une trés-bonne pension, pour le soin d'une Eglise publique dont cette Princesse est la Protectrice. Le Roy passe ordinairement l'Eté dans ses Maisons de Campagne, tantôt à *Tagvesbourg*, à *Frédericsbourg*, & à *Cronembourg*. Il n'y a guére de Prince au monde qui puisse prendre le plaisir de la chasse des Bêtes fauves plus agréablement que luy. Tous ses Parcs sont pleins de chemins assez larges pour courir en Chaise. D'ailleurs, les Chevaux Danois ont un galop étendu trés commode pour les Chasseurs, & les Chiens de ce païs-là ne tombent presque jamais en défaut. Sa Table est aussi bien servie qu'il se puisse. Ce qui fait qu'au retour de la chasse, il trouve un nouveau plaisir à faire une chére angelique. Ce Prince s'occupe aussi trés souvent à faire la reveüe de ses Troupes, à visiter ses Places, ses Magazins, ses Arsenaux, & son Armée Navale. Il tire quelquefois à l'oiseau, avec les Seigneurs de sa Cour. Il prit ce divertissement il y a deux mois à un quart de lieue d'ici. Cet Oiseau de bois, gros comme un coq, étoit planté sur le faite d'un Mât; Le Roy tira le premier de cent pas, mais

mais sa bale n'enleva qu'une petite piéce du cou. Ses Courtisans tirérent ensuite si adroitement qu'il ne restoit plus qu'un morceau de cet Oiseau, que ce Prince fit sauter à la fin, aprez avoir été disputé par un assez grand nombre de Tireurs. On trouve peu de gens icy qui n'entendent assez bien le François. Messieurs de l'Academie Royale ne connoissent peut-estre pas mieux la délicatesse & la pureté de cette Langue que Madame la Comtesse de *Frize*, qui par son esprit, par sa naissance, & par sa beauté, passe à bon droit pour la perle & l'ornement de cette Cour. Les *Danois* sont bien faits, civils, honêtes, braves & entreprenans; & leurs façons de faire ont quelque chose d'aimable, en ce qu'ils sont tout à fait affables & complaisans. Je les croy gens de réflexion & de bons sens; éloignez de cette affectation & de cette vanité insuportables: au moins je voy qu'ils procédent avec un dégagement Cavalier en toutes choses. Les Dames sont fort belles & fort enjoüées; ayant toutes généralement beaucoup d'esprit. Quelques-unes ne manquent pas de vivacité, quoique le Climat semble un peu opposé à ce brillant, qui leur sied parfaitement bien. Les Danois se plaignent qu'elles sont un peu plus fiéres, ou plus scrupuleuses qu'elles ne devroient; ils ont raison sur le scrupule; pour la fierté je n'en sçay rien; quoiqu'il en soit on prétend que le *qu'en dira t-on* est la cause qu'elles ne reçoivent presque point de visite; si c'est pour eviter l'occasion, qui fait le larron, à la bonne heure: mais si c'est pour éviter les

traits

traits de la médisance, qui règne autant icy qu'ailleurs ; elles ne font rien qui vaille, car enfin elles ont plus de sagesse & de vertu qu'il n'en faut pour essuyer des escarmouches de soupirs sans s'émouvoir. Au reste on les voit assez souvent chez Monsieur de *Gueldenleu*, Vicroy de Norwegue, & Frére naturel du Roy. Ce Seigneur, qui est un des plus magnifiques de l'Europe, se fait un plaisir de faire donner tous les jours une grosse Table de 18. Couverts, où ces Dames sont aussi bien reçeues que les Cavaliers de distinction, lesquels aprez le repas ont acoustumé de faire des parties de jeux, ou de promenade avec elles. On trouve la même chére & la même Compagnie chez Mr. le Comte de *Revenlau*, qu'on tient icy pour un des plus zelez & des plus habiles Ministres du Roy. Ces repas sont un peu trop longs pour moy, qui suis acoutumé de diner en poste, c'est à dire en cinq ou six minutes, car ils durent ordinairement deux heures. Les mets excellens qu'on y sert en profusion ont dequoy satisfaire le gout, la veüe, & l'odorat. Ces Tables ne diférent en autre chose des meilleures de nôtre Cour, si ce n'est qu'on y sert de grandes piéces de bœuf salé. Dont il me semble que les *Danois* auroient tort de manger avec tant de plaisir, s'ils n'avoient pas le soin de chasser du gosier la salive de cette viande avec l'agréable liqueur du bon homme Noé. Parmi les differentes sortes de vin qu'on y boit, ceux de *Cahors* & de *Pontac* sont les seuls dont un François se puisse accom-

commoder. Il semble que ce soit une coutume inviolablement établie dans les Païs du Nord d'avaler une ou deux Coupes de biére, avant que de passer au vin, dont on fait trop d'estime pour le gâter avec l'eau. On dit que ces repas duroient autrefois quatre ou cinq heures, & qu'on beuvoit assez cavaliérement pendant ce temps-là, malgré les risques de la goutte. Mais cet usage est maintenant aboli ; d'ailleurs, les verres sont si petits, & la modération est si grande, qu'on sort de table avec toute sorte de tranquillité. Ce n'est pas qu'en certaines Fêtes extraordinaires on fait encore des festins, où les Conviez sont indispensablement obligez de boire quelques rasades éfroyables dans certains *Welcoms*, autrefois en usage parmi les Grecs, sous le nom de Αγαθὸς Δαίμων. Le souvenir de ces Vases me fait trembler, depuis l'accident imprévu qui m'arriva malheureusement, il y a deux mois, chez Mr. de *Guldenleu*. Ce Vicetoy régaloit dix-huit ou vint Personnes de l'un & de l'autre Séxe, à l'honneur de la naissance d'un de ses Enfans. Le hazard voulut que j'eusse l'honneur de me trouver au nombre des Conviez, qui furent tous obligez, à la reserve de Mr. de *Bourepaus*, de boire pendant le repas deux douzaines de rasades, à la santé des présens & des absens. Je vous avoüe que j'estois fort embarrassé de ma contenance, & que j'aurois presque autant aimé boire le fleuve de St. Laurent que ces Fontaines de vin ; Car il n'y avoit aucune apparence de tricher, ni de s'en défendre. Il ne s'agissoit plus de faire

re des réflexions sur l'horrible situation où je me trouvois; il falloit, suivant le proverbe, boire le vin, puisqu'il étoit déjà tiré; c'est à dire, faire contre fortune bon cœur. Cependant en apporta sur la fin du repas un grand Vaisseau d'or contenant deux bouteilles, que nous les Officiers furent obligés d'avaler pleins à la santé de la Famille Royale. Dieu veuille il jamais le triste Naufragé tremblé de meilleure grace à l'aspect du naufrage, que je fis à l'abord de ce Vaisseau monstrueux. Je veux bien vous dire que je le bens, mais je n'achevai pas, s'il vous plaît le reste de l'histoire, car je ne prétens pas faire trophée de l'action héroïque que je fis, à l'imitation de trois ou quatre autres, qui dégagerent leur conscience d'aussi bonne grace que moy, au pied de la Table. Après ce coup fatal j'étois si mortifié que je n'osois paroître, & même très disposé à quitter incessamment le Païs, si mes Compagnons de bouteille & de disgrace ne m'eût avoient dissuadé par une infinité de proverbes Allemans, qui sembloient tous tirer ce généreux exploit, sur tout celuy-ci. *S'il est honteux de trop prendre, il est glorieux de rendre.* Au reste les Gentilshommes *Danois* vivent assez commodément du revenu de leurs Terres, & même leurs Paisans ne manquent de rien, comme les nôtres, si ce n'est d'argent. Ils ont des grains & des Bestiaux, pour vivre grassement, & pour payer le fief à leurs seigneurs. N'est-ce pas assez d'être bien vêtu, & bien nourri? Je voudrois bien sçavoir à quoy servent les écus des Paisans de Hollande, pendant qu'ils

ne

ne mangent que du beurre & du fromage étendu sur du * *Pompernik*? Si c'est pour payer le tribut à leur République, il faut unir avec bien de l'aveuglement une ombre de liberté qu'on achéte aux dépens de la substance qui maintient sa vie & sa santé. Le meilleur coup que les *Danois* ayent jamais fait, c'est lorsqu'ils ont mis leurs Rois sur le pied qu'ils sont aujourd'huy. Celuy qui régne à présent exerce le pouvoir arbitraire avec autant d'équité que son Prédécesseur. Avant ce temps-là ce n'étoit que Factions, Cabales, & Guerres Civiles dans le Royaume. On ne voyoit que des désordres dans l'Etat & dans la Société. Les Grands opprimoient les Petits; & les Rois eux-mêmes étoient, pour ainsi dire, assujettis aux Loix de leurs Sujets. En un mot, ce phantôme de liberté, dont ces Peuples se laissoient éblouïr, comme plusieurs autres, par de fausses lueurs, ne servoit qu'à les rendre esclaves d'une infinité de Roitelets, qui s'égaloient en Souverains, sans craindre le pouvoir borné des Rois. Les revenus du Roy de Danemarc se montent, à présent, à 5 millions d'écus. C'est un fait incontestable que je sçay de très bonne part. Il entretient prez de trente mille Hommes de bonnes Troupes régiées, bien disciplinées, & régulièrement payées, sans compter les Milices qui sont toûjours prêtes à marcher. Outre qu'il peut encore lever quarante mille Hommes,

* *Pompernik*, est une espéce de pain noir comme la cheminée, pesant comme du plomb & dur comme des cornes.

mes dans le besoin ; sans dépeupler ses Etats. Ses Officiers ont des apointemens raisonnables ; sur tout ceux de Marine, qui n'ont pas, comme les nôtres, plus de paye qu'il leur en faut, à proportion de nos miserables Capitaines d'Infanterie & de Cavalerie ; lesquels sont obligez de faire assez maigre chére, pour suvenir aux dépenses dont les Capitaines de Vaisseaux sont exempts. On dit qu'il est avantageux à ce Prince de prêter ses troupes à ses Alliés, non par raport aux sommes qu'il en peut retirer, mais seulement pour les tenir en haleine ; les aguerrir & les perfectionner dans l'Art Militaire, afin d'en tirer de l'utilité dans l'occasion. Vous remarquerez, Monsieur, que le Roy de Danemarc est au dessus de ce ferupule ridicule qu'ont la plûpart des autres Princes, de n'employer à leur service les Etrangers qui ne sont pas de leur Religion. Messieurs de *Germailleu*, *Dumont*, *Lubat*, & plusieurs autres ont des emplois considérables dans ses Troupes, quoiqu'ils soient François & Catholiques. Cela fait voir que ce Monarque est persuadé que les gens d'honeur manqueroient plûtôt à la Religion qu'à la fidélité qu'ils doivent à leur Maître. Entre nous, je croy qu'il a raison ; Car enfin le premier point de toute Religion consistant dans la fidélité qu'on doit à Dieu, à l'Ami, & au Bienfaiteur, rien ne peut ébranler un honête Homme, ni le porter à agir contre son devoir. Je ne veux pas juger des autres par moy-même, mais pour moy, je vous assûre que si j'avois embrassé le service des *Turcs*, avec ma liberté d'être Catholique

que fesse, & qu'il fût ensuite question d'embraser la Ville de Rome, j'y mettrois le feu le premier par l'obeïssance que je devrois au *Grand Seigneur*. Changeons de propos. Les Loix de Danemarc contenues dans le Livre Latin que je vous envoye, vous paroîtront si claires, si sages si distinctes, qu'elles semblent avoir esté dictées par la bouche de *St. Paul*; d'où vous conclurez ensuite que ce Païs n'est guéres favorable aux Procureurs, Avocats, & autres gens de chicane. J'avoue que l'article des rencontres vous semblera déraisonable, comme il l'est effectivement, car au bout du compte, il est presque aussi desavantageux de tuer son ennemi, que de se laisser tuer soy même. La Cour de Danemarc est aussi belle qu'aucune autre de l'Europe, à proportion de sa grandeur. Les équipages des Seigneurs qui la composent sont des plus magnifiques. Ce qui est singulier, c'est qu'il n'est permis qu'aux Personnes de la Famille Royale de donner des Livrées rouges à leurs Laquais. L'heure de la Cour est depuis midi jusqu'à une heure & demie, ou environ. Le Roy se fait voir pendant ce temps là dans un Salon rempli de gens d'une propreté achevée, on n'y voit que des Habits brodez & galonez à la mode & de bon goût. Les Ministres étrangers s'y trouvent regulierement: car le Roy leur fait l'honneur de les écouter avec plaisir. On y trouve peu de Chevaliers de *l'Elephant*, cet Ordre n'étant conferé qu'aux premiers du Royaume. On peut dire qu'il est aujourd'huy le plus noble de tous ceux de l'Eu-

l'Europe, & qu'il a moins dégeneré que les autres. Cela est si vray que de trente quatre Chevaliers, dont il est composé, les trois quarts sont Princes Souverains. L'Ordre de * *Danebrog* est plus commun, & par consequent moins considérable, quoique les Chevaliers qui sont revêtus de ce Collier joüissent de plusieurs prééminences & prérogatives tout à fait belles. Les Fils naturels des Rois de Dannemarc ont les Armes de † *Gueldenleu* & de *Haute Excellence*. Leurs Femmes sont pareillement distinguées par celuy de *Haute Grace*. Le Roy régnant en a deux, qui ont plus de mérite qu'on ne sçauroit dire; l'Aînée est en France avec tout l'enjoüement imaginable. La seconde qui n'a que quinze ans, & qui est icy, promet beaucoup, a de l'esprit infiniment, il est beau, bien fait, & de bonne mine; en un mot, c'est un des Chevaliers des plus accomplis que j'aye vû de ma vie. Il est pourvû de la Charge de Grand-Admiral; & ce qui vous surprendra, c'est qu'il entend mieux la construction des Vaisseaux, & les Mathématiques, que les plus habiles Maîtres. Il y a deux Eglises Catholiques libres, permises & publiques dans les Etats du Roy de Dannemarc; l'une à *Gluckstat* & l'autre à *Altena*. L'air de ce Païs est fort sain pour les gens sobres, & très-contraire à ceux qui n'ont pas l'esprit content. On ne connoit icy d'autre maladie que celle du *Scorbut*. Les Médecins en attribuent la cause à l'air salé, & chargé d'une infinité de vapeurs

* *Danebrog*, signifie l'Ordre blanc.

† *Gueldenleu*, signifiée Lion d'or.

vapeurs épaisses & grossières, lesquelles s'unissant sur la surface de la terre, s'infusent avec l'air dans les poulmons, & par leur mélange avec le sang retardent si fort son mouvement, qu'il se coagule & de là provient le scorbut. Mais avec la permission de ces Docteurs, je prendray la liberté d'embrasser le sentiment de l'air de cette agréable Ville, en les priant de considérer que les impressions de l'air sur la masse du sang sont moins fortes que celles des alimens. Si le scorbut provenoit des mauvaises qualitez de l'air, il s'ensuivroit que tout le monde en seroit attaqué, ce qui n'est point; car les trois quarts des *Danois* en sont exempts. Je fonde mon raisonnement sur tous les soldats qui moururent de ce mal en 1687. au fort de *Frenzenac* & de *Magera* (comme je vous l'écrivis l'année * suivante) où l'air est le plus pur & le plus sain qui soit au monde. Il est donc plus raisonable d'en attribuer la cause aux alimens, c'est à dire aux viandes salées, au beurre, au fromage, & même au défaut d'exercice, & au chagrin excessif. C'est un fait dont tous les gens de Mer, qui auront fait des voyages de long cours, ne disconviendront pas, dez-qu'ils auront vu les terribles ravages que le scorbut fait encore sur les équipages des Vaisseaux. Il faut donc s'en prendre aux mauvais alimens dont j'ay parlé, selon le sentiment d'un habile Homme, en qui j'ay beaucoup de foy.

* 1688. Voyez mes lettres de cette année.

Il me disoit un jour que ces alimens acides augmentent l'acidité du sang, ce qui fait que celuy de ces sortes de malades est destitué d'esprits, ou du moins ils s'y trouvent en si petite quantité, qu'ils sont facilement absorbez & enveloppez par les acides qui y dominent, si bien qu'il est impossible qu'ils puissent exciter de grandes fermentations. Pour ce qui est du long repos, & du trop long sommeil, tout le monde sçait qu'ils disposent beaucoup à l'obstruction des intestins & qu'ils servent à engendrer des sucs crus, empêchant toutes les évacuations sensibles accoutumées; tant par le mouvement ralenti des esprits, que par l'insensible transpiration des parties les plus subtiles. Sur cela je conclus que les viandes fraîches, les bons potages, le sommeil réglé, & l'exercice modéré *ad ruborem, non ad sudorem*, sont les antidotes du scorbut & les meilleurs correctifs de la masse du sang sur la mer, comme sur la terre. Si cette digression est un peu longue, vous devez, Monsieur, l'attribuer au desir que j'ay de vous donner quelques avis pour vous préserver de cette maladie, en cas qu'il vous prene envie de faire quelque voyage de long cours; & ne croyez pas, s'il vous plaît, que je me sois écarté du fil de ma narration, pour prouver que l'air de cette Ile est meilleur que celuy de Portugal, c'est ce que je ne sçay pas. Car quelque air que je respire, je me porte également bien. Il est vray que l'inconstance du temps qu'on remarque icy pourroit me chagriner un peu, si j'estois obligé d'y passer

Car le temps change [illegible]
[illegible] quatre fois le jour, [illegible]
[illegible], du sec à l'humide,
[illegible]eur. J'ay eû l'honneur de
[illegible] Roi dans son Château de
il conféra l'Ordre de l'Ele-
Princes d'Allemagne, par
[illegible] Cérémonie, qui me pa-
[illegible], y attira quantité de Per-
[illegible] entr'autres tous les Mi-
[illegible] se firent un trés grand
[illegible]. Quelques jours aprés,
[illegible]dre l'air à *Croncmbourg*,
sur les rives du Dé-
[illegible] fortification de ce Châ-
il est revêtu de brique, &
[illegible]mbre de Couleuvrines de
[illegible]bonne longueur, qui dé-
[illegible] Détroit, auquel je puis
géometriques de largeur
[illegible]nde lieüe de France. C'est
[illegible]tter & sortir chaque jour
[illegible]eaux, qui vont, & qui
[illegible] à la Mer Baltique. Et
[illegible] de *Croncmbourg* sont les
[illegible] il faut que tous les Bâ-
[illegible]ennent indispensablement
[illegible] du Bourg *d'Elseneur*, pour y raison-
[illegible]r, avant que de passer outre. Vous me
[illegible]rez, peut-être, qu'une grosse Flotte de Vais-
[illegible]aux de guerre n'auroit pas trop de peine à
[illegible]nchir ce passage, aux dépens de quelques
[illegible]nonades, je l'avoüe, mais si l'Armée na-
[illegible]le du Roy de Danemarc étoit moüillée
[illegible]ns ce Détroit, je suis persuadé qu'elle en

Il me disoit un jour que ces ali
augmentent l'acidité du sang, ce
celuy de ces sortes de malade
d'esprits, ou du moins ils s'y t
petite quantité, qu'ils sont fac
bez & envelopez par les acid
nent, si bien qu'il est impossi
sent exciter de grandes ferm
ce qui est du long repos,
sommeil, tout le monde
sent beaucoup à l'obstructi
qu'ils servent à engendre
empêchant toutes les éva
acoutumées, tant par le
lenti des esprits, que par l
ration des parties les plus
je conclus que les viandes
potages, le sommeil réglé
déré *ad ruborem*, *non ad*
antidotes du scorbut &
rectifs de la masse du san
me sur la terre. Si cett
peu longue, vous devez
buer au desir que j'ay de
ques avis pour vous prése
ladie, en cas qu'il vous
quelque voyage de long co
pas, s'il vous plaît, que je me sois écarté
fil de ma narration, pour prouver que l'ai
de cette Ile est meilleur que celuy de Portu-
gal, c'est ce que je ne sçay pas. Car quel
que air que je respire, je me porte égale
ment bien. Il est vray que l'inconstance d
temps qu'on remarque icy pourroit m
chagriner un peu, si j'estois obligé d'y passe

le reste de ma vie. Car le temps change assez souvent trois ou quatre fois le jour, passant du froid au chaud, du sec à l'humide, & du clair à l'obscur. J'eu eû l'honneur de faire la révérence au Roi dans son Château de *Frederisbourg*, où il conféra l'*Ordre de l'Elephant* à quelques Princes d'Allemagne, par procuration. Cette Cérémonie, qui me parut toute fait belle, y attira quantité de Personnes de Distinction, entr'autres tous les Ministres étrangers, qui se firent un très grand honneur d'y assister. Quelques jours après, ce Prince alla prendre l'air à *Cronenbourg*, situé directement sur les rives du Détroit du *Sund*. La fortification de ce Château est réguliere, il est revêtu de brique, & garni d'un grand nombre de Couleuvrines de gros calibre, & de bonne longueur, qui défendent l'entrée de ce Détroit, auquel je puis donner 3500. pas géometriques de largeur. C'est à dire une grande lieüe de France. C'est un plaisir de voir entrer & sortir chaque jour une infinité de Vaisseaux, qui vont, & qui viennent de l'Ocean à la Mer Baltique. Et comme les Canons de *Cronenbourg* font les plus forts de cette porte, il faut que tous les Bâtimens étrangers viennent indispensablement mouïller au Bourg *d'Elseneur*, pour y raisonner, avant que de passer outre. Vous me direz, peut-être, qu'une grosse Flotte de Vaisseaux de guerre n'auroit pas trop de peine à forcer ce passage, aux dépens de quelques bombardes, je l'avoüe, mais si l'Armée navale du Roy de Danemarc étoit mouïllée dans ce Détroit, je suis persuadé qu'elle en dé-

défendoit l'entrée. Sur ce pied-là je conclus donc qu'on ne doit pas trouver étrange que Sa Majesté Danoise exige un médiocre tribut des Vaisseaux Marchands de toutes les Nations, à la reserve des Suédois. Au moins, il me semble qu'il est plus en droit de le faire que le Grand Seigneur au Détroit des *Dardanelles*. Car la plûpart des Vaisseaux qui entrent dans la Mer Baltique vont [illegible] leur commerce à *Lubec*, en *Brandebourg*, à *Dantzic*, en *Prusse*, en *Courlande*, *Livonie* & en *Suéde*; au lieu que ceux qui entrent dans les *Dardanelles* abordent aux Ports du *Grand Seigneur*, pour trafiquer avec ses Sujets, & non pas avec d'autres. Je voudrois bien sçavoir si le Roy d'Espagne ne prétendroit pas qu'on luy paiât aussi le droit d'entrée au Détroit de *Gibraltar*, si l'Europe & l'Afrique avoient l'honêteté de s'aprocher tant soit peu l'une de l'autre; même sans cela, qui sçait si ce Prince aiant un jour une puissante Armée Navale, ne s'aviseroit pas de l'exiger? Cette question n'est pas si problématique que vous le croyez. Quoiqu'il en soit, il y a bien des gens qui s'imaginent à la bonne foy qu'on pourroit se dispenser de payer le tribut du passage du *Sund*, si l'on s'obstinoit à passer par un des deux *Belts*. Mais ils se trompent. Cela seroit bon si les sables qui sont dans la Mer, estoient aussi fixes que ceux qu'on imprime sur les Cartes Marines; ce qui n'est pas. Car les uns se meuvent à chaque tempête, & changent de place, au lieu que les autres demeurent éternellement sur le Papier. D'ailleurs, il y a une infinité de [illegible]

ch[illegible]

chers couverts & de courants irréguliers inconnus aux Pilotes les plus experts, malgré leurs Cartes & leurs * flambeaux de mer; où ces écueils ne sçauroient être marquez. Chargeons de propos, & disons que le Danemarc produit quantité de choses qu'on y débite avantageusement aux Anglois & aux Hollandois. Voicy quelques-unes; le ségle, le froment, le Cidre, l'ydromel, les pommes, les bœufs, les vaches, les cochons gras, les chevaux, le fer, le cuivre, le bré, & toutes sortes de bon bois de charpente, sur tout les mâts de Norwegue, où il s'en trouve d'assez grands d'un seul brin; pour mâter l'Arche de *Noé*. Il y a des Mines d'argent dans cette Partie Septentrionale, dont on prétend que le Roy pourroit tirer quelque avantage, s'il vouloit faire de la dépense pour les Ouvriers.

Les Norwegiens trafiquent aussi quantité de peaux d'Ours, de Renard. De Martres, de Loutres & d'Elan, qui ne sont pas si belles que celles de *Canada*. Venons aux Forces maritimes du Roy de Danemarc. Sa Flotte, qui est toûjours bien entretenue, aussi bien que ses Magazins, & ses Arsenaux de Marine, est composée de 28. Vaisseaux de Ligne, de 16. Frégates, & de 4. ou 5. Brûlots, sçavoir,

8. Vaisseaux depuis 80. Canons jusqu'à 100.
10. Vaisseaux depuis 60. Canons jusqu'à 80.
10. Vaisseaux depuis 50. Canons jusqu'à 60.
16. Frégates de 10. Canons à 26.

* Livres de Cartes Hydrographiques, &c.

2. Galiotes à Bombes.
1800. Charpentiers entretenus.
400. Canoniers entretenus.

La paye des Capitaines de Vaisseaux est différente; les uns ont 300. écus par an, & les autres 400. Les Capitaines Commandeurs en ont 500. & les Commandeurs 600. Outre cela il y a douze Gardes [illegible], qu'on appelle Aprentifs, à 10[illegible] de paye par année. Or il faut que vous remarquiez, s'il vous plaît, que ces Apointemens ne sont pas si médiocres que vous pourriez vous l'imaginer; car on vit plus commodément en Danemarc avec trente écus, qu'en France avec cent.

Outre les Forces Maritimes, dont je viens de parler, le Roy peut trouver au besoin 24 Vaisseaux depuis 40. Canons jusqu'à prés de 60. que ses Sujets sont obligez de luy fournir à sa volonté; & dont ils se servent pour le Commerce d'Espagne, de Portugal, & de la Méditerranée. Il faut remarquer en passant que les Vaisseaux Danois de 50. piéces peuvent hardiment prêter le côté aux Vaisseaux Anglois ou François de 60. à cause de la grosseur de leur Artillerie, & de la force de leur bois. Tous ces Bâtimens, dont je parle, sont construits à varangue demi platte, ce qui fait qu'ils sont assez pesans de voile, leur mâture est grosse & courte. Courte, pour ne pas sombrer sous les voiles, lorsqu'il s'agit de parer des Caps, des Iles, des Rochers & des Bancs, dans un gros temps; & grosse, afin de pouvoir

voir porter les voiles à tire, en doublant ces Caps, ces Iles, &c. quand les vents sous & pesans de la Mer Baltique soufflent avec impétuosité, les Matelots qui sont employez au service du Roy de Danemarc sont bien nourris, & bien payés; & ce qu'il y a d'avantageux pour ces gens-là, c'est qu'on leur donne dix ou douze écus de conduite, *Gratification* leurs gages, dez-que la Flotte est [illegible] dans le Port de *Copenhague*, pour [illegible]ner. Cependant, il y a toûjours 3000 Matelots entretenus icy, & logez dans des Casernes uniformes, situées aux extrémitez de la Ville. Finissons par les Monnoyes de ce Royaume.

Un Risdal Banque vaut 50. sous de Lubec.
Un Risdal Danois vaut 48. sous de Lubec.
Un Scletdal vaut 32. sous de Lubec.
Un Marc Dansch vaut 16. sous de Lubec.
Un Marc Dansch vaut [illegible] sous de Lubec.
Un demi-Marc Dansch vaut [illegible] sous de Lubec.

Un Sol de Lubec vaut deux Sous Danois; & deux Sous Danois valent 12. deniers de France. Faites vos réductions sur ce pied-là. Un Ducat d'or vaut ordinairement deux *Risdals* Danois, & quatorze Sous, quelque fois deux Sous plus ou moins. Le *Rosenobel* vaut le double. C'est à dire deux Ducats. Le Loüis d'argent ou l'Ecu de France passe en Danemarc pour un *Risdal* Danois. Les demi & les quarts à proportion, aussi bien que les Loüis d'or. Les lieües de l'Ile de Zélande, sont composées de 4200. pas géometriques; celles de Norwegue sont

plus grandes, & celles de *Holstein* plus petites. l'Aune de *Copenhague* est d'un pouce & demi plus grande que notre demi-aune.

MONSIEUR,

JE partis de *Copenhague* trois jours aprez la datte de ma derniére Lettre, p[illegible] commodité des Carrosses de Mr. d[illegible]s, qui voulant éviter l'embarras du [illegible] des deux *Belts*, prit les devans pour [illegible]tendre à *Coldink* le Roy de Danemarc. [illegible] faut que vous sachiez que ce Prince fait tous les ans ce voyage en poste, quoique sa suite soit de mille ou douze cens personnes. Les Païsans des Villages situez sur la route, ou aux environs, sont obligez d'amener leurs chevaux à jour, & lieu nommé, pour être aussitôt attelez aux Carrosses & aux Chariots, qui contiennent ce nombre de gens avec leur bagage. Ces chevaux, quoique petits, sont nerveux, forts, vigoureux, ramassez, insensibles au fr[illegible], & même assez legers pour aller au grand [illegible], presque aussi vîte qu'au Galop; la courte ordinaire de ces Animaux est de deux ou trois lieus, aussi bien que celle des soldats de Cavalerie, qui se trouvent à toutes les postes pour escorter le Roy des unes aux autres. C'est le 15. de Septembre que nous partîmes de *Copenhague* & nous arrivâmes dans trois heures à *Roskild*, ayant fait 6. lieües de 20. au degré. Nous n'eûmes que le temps de voir les Tombeaux des Rois de Danemarc, pendant que les Païsans ateloient leurs Chevaux aux Carrosses, & aux Chariots.

Ces

Ces Mausolées de marbre, qui sont des chefs d'œuvre d'Architecture, sont ornez de bas Reliefs, & d'Inscriptions latines. Ces beaux Marbres bien polis sont de *Poros*, de *l'Afriquain*, du *Brocatelle*, du *Serpentin* & du *Cipollino*. Ces Tombeaux sont renfermez dans les Chapelles d'une Eglise antique qui ap[illegible] aux *Bénédictins*, avant que *Luther* se [illegible] parti. Nous allâmes coucher ce [illegible] un Village prez du grand *Belt*, apr[illegible] eû le plaisir de voir quelques beaux [illegible]ges sur la route. Le lendemain à huit [illegible]eures du matin nous arrivâmes au Bourg de *Corsor* situé sur les rives de ce Détroit, & fortifié de gazon à queue. Dezque nous fûmes embarquez dans le Yact destiné pour Mr. de *Bourepaus*, nous évantâmes nos voiles, mais le vent étoit si foible, & la mer si tranquille, durant ce trajet de quatre lieues, qu'on eût beu sur le pont des razades sans verser. D[illegible]ue nous eûmes mis pied à terre à *Nibo*[illegible] qui est une petite Bicoque réguliérement forti[illegible] nous montâmes en Carrosse, & le m[illegible] jour nous allâmes coucher à *Odenz*[illegible]ville Capitale de l'Ile de *Fionie*. Elle est située au milieu de cette Ile, qui est une des plus fertiles du Royaume. L'Eglise de l'Evêché est, pour le moins, aussi belle que grande, les Roys de Danemarc résidoient autrefois dans cette ville-là, dont les habitans eurent la cruauté de massacrer un de ces Princes. La Noblesse de cette Ile dispute l'ancieneté à celle de Venise, sur tout la Famille de *Trool*, qui signifie sorcier, & dont les armes parla[illegible]

sont un diable de sable en champ de gueule ; d'où je conjecture que ce *Leo rugiens* étoit plus traitable & plus illustre du temps des premiers siecles, qu'en celuy de * l'Auteur des sept Trompétes, puisque les Nobles se faisoient honeur de le placer dans l'écu de leurs Armes. Le 18. nous-nous mîmes en marche pour aller à *Middelford* où nous trouvâmes une Barque qui nous transporta l'autre côté du petit *Belt*, aprez avoir [illegible]ment attendu plus de deux heures, les Ch[illegible] qui portoient les Domestiques & les [illegible]sions de Mr. de *Bourepaus*. Dez-que le trajet fut fait, on nous aprit qu'ils s'étoient égarez, cependant la faim nous pressoit tellement que nous fûmes obligez d'entrer dans la Maison d'un Métayer, où nous aprêtames nous-mêmes des grillades & des ameletes, qu'il fallut manger sans boire. Car la biére de nôtre Hôte étoit aussi détestable que son eau. Quelque [illegible]ps aprez, les équipages arrivérent ; co[illegible] il étoit déja tard, nous fûmes contr[illegible] de passer la nuit dans cette Maitérie. [illegible] jour suivant nous arrivâmes à *Coldink*, où le [illegible]agistrat eut le soin de loger Mr. de Bourepaus dans la plus belle Maison de la Ville, où le Roy arriva trois ou quatre jours aprez. Cette petite Ville est située dans le Païs de *Jutlant*, sur les rives d'un Golfe si peu profond, qu'il ne porte que des Barques. Cependant elle est considérable par la Doüane des Bestiaux, qui raporte au Trésor Royal prez de deux cens mille

* Vieux radoteur qui soûtient cent réveries capables de renverser l'esprit des femmes.

mille *Rindsb.* Le Château est une antique masse de Pierre, qui contient beaucoup de logement ; mais la situation est tout-à fait avantageuse ; Car il est bâti sur une Eminence d'où l'on découvre tous les Païsages d'alentour. Les Danois veulent qu'on croye sur leur parole qu'un Ange fut envoyé du ciel dans la Salle de ce Château, pour avertir Christiern troisiéme, Roy de Danemarc, que le bon Dieu se préparoit à le recevoir trois jours après cette notification. Ils ajoûtent que pour conserver la mémoire de cette Vision miraculeuse, on mit dans l'endroit même où cet Ambassadeur céleste eut l'audience de ce Prince, un grand poteau, que j'ay vû toutes les fois que j'ay esté à la Cour ; car c'est dans cette Sale-là que le Roy se faisoit voir dans le temps que j'estois à *Coldink*. Nous en partîmes le 24. pour aller à *Rensbourg* où nous arrivâmes le 25. après avoir passé par plusieurs petites Villes et Maisons Royales, dont la description nous meneroit un peu trop loin, Je me contenteray de vous dire, en passant, qu'on a beaucoup plus de plaisir que de peine à courir la poste dans ce Païs-là, soit en chariot, soit en Carrosse, à cause de l'égalité du Terrain, où l'on trouve aussi peu de cailloux que de montagnes. Le Roy ne fut pas plûtôt arrivé à *Rensbourg* qu'il visita les fortifications de cette Place, qu'on pourra bien-tôt métre au rang des meilleures de l'Europe. Ensuite, il fit la revûë d'un corps d'Infanterie & de Cavalerie, dont il eut sujet d'estre content. Au bout de quelques jours, il prit la route de *Glucstad*

qui est une petite Ville située sur *l'Elbe*, & presque aussi régulierement fortifiée que celle dont nous venons de parler. Cependant, Mr. de *Bourepaus*, qui ne pouvoit suivre ce Monarque, à cause des affaires qu'il devoit terminer à *Rensbourg*, avec Mr. l'Abbé *Bidal*, me donna des Lettres pour des Personnes par lesquelles il s'imaginoit que Mr. de Pontchartrain se laisseroit [illegible], mais il se trompa, comme vous l'apprendrez bientôt. Je n'eus pas plûtôt pris [illegible] de cet Ambassadeur, que je m'en allay à *Hambourg*, où quelques Personnes m'avertirent que Mr. le Comte de *Cannisec*, Envoyé Extraordinaire de l'Empereur à la Cour de Danemarc, sollicitoit les Bourguemaistres de me faire arrêter. La chose me parut assez vray-semblable, sachant qu'il avoit pris feu contre moy à *Fredericsbourg*, quelque temps auparavant, au sujet de certaines illuminations qu'on fit en ce lieu là; ce qui m'obligea de me trouver au plus vîte à *Altena*, où j'attendis un passeport de Monsieur le Duc de *Baviére*, sans quoy l'on m'eût arrêté dans la Flandre Espagnole. Dez-que je le recus, il se présenta l'occasion d'un Carrosse de retour, qui partoit pour *Amsterdam*, dans lequel je fus assez heureux de trouver une bonne place, à trés-bon marché, sans être incomodé par le nombre de gens; Car nous n'estions que quatre, sçavoir, un vieux Marchand Anglois, une Dame Allemande, sa Femme de Chambre, & moy. Ce voyage, qui dura huit jours, m'eût duré huit éternitez, Sans l'agréable conversation de cette aimable Dame, qui parloit assez

assez bon François pour s'énoncer avec beaucoup de délicatesse. Imaginez-vous, Monsieur, que les routes de *Livonie* desertes ne sont peut-être pas si mauvaises que celles de la *Westphalie*, au moins il est seur qu'il n'y a pas tant de boue, mais c'est des gites dont je prétens vous parler, car il faut que vous sçachiez que ces Cabinets sont des Architectures, dont les Hôtes modernes se feroient si les Etrangers n'avoient pas la charité de leur donner des avis, dont nous sommes obligez de se pourvoir chez de riches Marchands, qui se trouvent de distance à autre. On doit se contenter de coucher sur la paille dans ces pitoyables Retraites, où les voyageurs ont la seule consolation de comander & de faire marcher l'hôte, l'hôtesse, & les enfans, comme bon leur semble. On est trop heureux d'y trouver une poile, & un chauderon pour faire la cuisine. Il est vray que le bois n'y manque pas; & comme les cheminées sont isolées, & construites en quarré, vingt personnes s'y peuvent chauffer à leur aise. Cependant, j'admirois la patience de cette Dame, qui, bien loin de se plaindre des incommodités du voyage, se faisoit un plaisir de voir pester le Marchand Anglois, sa femme de Chambre, & moy. Je conjecturai par son air & par ses manieres qu'elle étoit femme de qualité, en quoi je ne me trompai pas; car j'apris aprés que nous nous fûmes séparez qu'elle étoit Comtesse de l'Empire. Elle conoissoit si bien le génie des François que je ne doutai pas qu'elle n'eût esté à Paris; ce qui m'en persuada le plus, c'est qu'elle me parla comme fort sçavante des premiéres

Personnes de la Cour. D'ailleurs, elle avoit un vieux Domestique François & Catholique, qui n'entendoit presque point l'Alleman. Elle étoit grande, bien faite, avec assez d'embonpoint, & même si belle qu'elle fit en vain tout ce qu'elle put pour me persuader qu'elle avoit cinquante cinq ans. Elle ne pouvoit souffrir qu'on lay dit que la fraîcheur de son teint semblait luy donner moins. Elle prenoit cet aveu pour une injure, prétendant que les charmes d'une femme de cinquante ans sont trop ridés pour causer de l'admiration. Chose singuliére & bien extraordinaire! Car les personnes de son séxe ne sont guére accoûtumées à tenir ce langage, puisqu'elles aimeroient mieux qu'on attaquât leur vertu que leur beauté. Quoiqu'il en soit, elle me parut fort prévenue contre les gens de nôtre Nation, qu'elle traitoit d'indiscrets & d'étourdis, se récriant toûjours sur la mauvaise opinion qu'ils ont des Allemans. Comment, disoit-elle, est-ce que les François ont l'audace de leur disputer le bon esprit, en les prenant pour des gens grossiers & materiels, au lieu de les prendre pour des gens de bons sens & de réflexion, qui pénétrent le fond des choses avec beaucoup de jugement? Quoy donc, continuoit elle, faut-il être François pour avoir de l'esprit; faut il avoir cette vivacité & ce faux brillant qui éblouit avec un vain éclat? Faut-il avoir le feu d'une imagination prompte & subtile pour débiter des sornetes avec des paroles dorées? Non non, cette délicatesse d'expressions est de la crême

soûté-

soüétée ; il s'agit, pour rendre justice aux uns & aux autres de céder aux François la science de bien parler, & aux Allemans celle de bien penser. Cette Dame n'en demeura pas là ; car ayant attaqué vigoureusement la fierté de la Nation, elle la traita de vaine & d'orgueilleuse, dont la présomption & la vanité sont les moindres défauts. Vous voyez par-là, Monsieur, qu'il falloit qu'elle eût été en France, & d'autant plus qu'elle sçeut fort bien me dire que les François insultoient les Allemans par ces proverbes ridicules. *Ces homme entend aussi peu raison qu'un Alleman, il m'a fait une querelle d'Alleman. Il me prend pour un Alleman. Cette Femme est une bonne Allemande*, pour dire qu'elle est sotte & naïve. Cependant ; je tâchois de la dissuader, en luy remontrant qu'elle devoit faire une grosse différence entre les François raisonnables & ceux qui sont assez fous de s'imaginer, qu'ils sont les modéles sur lesquels toutes les autres Nations doivent se former. Je la priai de se defaire de ses préjugez, & de croire que les gens d'esprit font beaucoup d'estime des Allemans, dont on peut loüer le mérite, la probité, le bon sens, & la bonne foy. Effectivement, Monsieur, on ne peut refuser ces bonnes qualitez aux gens de quelque distinction parmi eux ; aussi l'étimologie du mot *all* qui signifie *tout*, & *man* qui veut dire *homme*, fait voir qu'ils sont propres à tout faire, comme les Jésuites, à qui l'on a donné cet titre de *Jésuita omnis homo*, ce qui fait, par une plaisanterie sophistique, que tous les Jésuites sont

Allemans. Je n'en demeurai pas là, car je l'assûrai que nous les considérions par mille beaux endroits, leur estant redevables d'avoir trouvé les propriétés de l'aiman, sans quoy il eût été impossible de faire la découverte du Nouveau Monde; d'avoir inventé l'Imprimerie, sans quoy l'on auroit pris des Manuscrits fabuleux pour des Livres divins; & d'avoir enfin trouvé l'invention des Horloges, de la fonte des Canons, & des Cloches. Ce qui prouve clairement qu'ils ont beaucoup d'industrie & de capacité. J'ajoûtai à cela que l'Allemagne a produit des soldats dont la valeur & l'intrépidité ont fait trembler le Capitole, après avoir defait les Consuls Romains, & soûtenu vigoureusement les efforts du courage & de la puissance des Légions Romaines. Que l'Allemagne n'a pas esté moins fertile en Savans, à la teste desquels on peut mètre *Juste Lipse*, *Furstemberg*, Mr. *Spanheim* & *Melanchton*. A ce mot de *Melanchton*, la Dame m'interrompit; en me disant qu'elle étoit surprise de ce que les François reprochoient aux Allemans le vice de trop boire, pendant qu'on pourroit leur reprocher celuy de Platon avec le jeune *Dion*, & *Agathon*. J'estois prêt à lui répondre, que si les François étoient du goût de ce Philosophe, c'estoit seulement pour aimer aussi constamment des Femmes surannées qu'il aima sa vieille *Archeanasse*; mais je me contentai de luy dire que les Allemans se sentant offencez du titre de Beuveurs, supposoient aux François l'amour *Platonique*, pour les rendre odieux aux personnes de son Séxe. Il n'en falut pas d'avan-

vantage pour les justifier, car elle se paya de cette raison. Au reste, elle avoit de l'esprit infiniment, & même elle étoit aimable à un âge si avancé que si *Balzac* l'eût vûe, il ne se seroit pas avisé de dire qu'il n'a jamais peu trouver de belle Vieille en sa vie. Il falloit, sans doute, que cet Oracle de la Gascogne entendit par ce mot de Vieille une femme de 70. ans : Car j'en ay veu trois ou quatre à l'âge de 60. d'une beauté achevée, sans rides & sans cheveux blancs ; dont les yeux servoient encore de retraite à *Cupidon*. Je ne fus pas plûtôt arrivé à *Amsterdam*, que je loüay le *Rouf* du Bateau de nuit de *Rotterdam*, qui part tous les jours à trois heures aprez midi, de l'une de ces villes pour aller à l'autre. J'en fus quitte pour un écu, que je ne regrétai pas. Car j'eus la commodité de dormir avec beaucoup de tranquillité durant la nuit, sur des matelats que le Patron est obligé de fournir aux Passagers qui louent cette petite chambre. Le lendemain de mon arrivée à *Rotterdam*, je m'embarquay pour la Ville *d'Anvers*, dans une *Semele* qui est un Bâtiment à Varangues plattes, & à semeles, où l'on ne paye que demi pistole pour Maistre & Valet. Cette navigation seure & commode se fait jusques là par le secours des Marées & des vens favorables ou contraires, entre la Terre ferme & les Isles Hollandoises. Je me servis *d'Anvers* à *Bruxelles* du Bateau ordinaire, qui est une espéce de Coche d'eau tiré par un Cheval. Dez-que j'arrivay à *Bruxelles*, on me conseilla de prendre la poste pour *l'Isle*, parce que les Voleurs ne laissoient guére

guere passer des Carosses & des Chariots sans dépouiller les gens qu'ils y trouvoient. Je profitai de cet avis, & par ce moyen j'evitai ce qui n'eût pas manqué de m'arriver, si je l'eusse rejetté. Enfin, deux jours aprez mon arrivée à l'Isle, je pris le Carrosse qui part deux fois la semaine pour cette bonne Ville de Paris, où j'arrivay la semaine passée aprez avoir esté bien écorché par les impitoyables Hôtes de la route. Ils ne font non plus de quartier aux Voyageurs qui ne marchandent pas ce qu'ils mangent, que les Douaniers de *Perrone* à ceux qui ne déclarent pas ce qu'ils portent. La visite qu'ils font est si exacte, que non contens de vuider les Cofres & les malles, ils foüillent les gens depuis la teste jusqu'aux pieds; les femmes grosses leur sont si suspectes, qu'ils glissent quelquefois la main où l'on glisse autre chose. Et si quelqu'un porte du tabac en poudre, du Thé, des Etofes des Indes, ou des Livres de Hollande, tout son bagage est confisqué. Je ne fus pas plûtôt arrivé icy, que j'allay à *Versailles*, pour donner les lettres dont Monsieur de *Bonrepaus* m'avoit chargé. Les Persones à qui elles s'adressoient firent en vain tout ce qu'elles pûrent pour obtenir de M. de *Pontchartrain* que je justifiasse la conduite que j'avois tenue à Plaisance. Il leur répondit froidement, que l'esprit roide & inflexible du Roy ne recevoit jamais de justifications d'un Inférieur envers son Supérieur. Or cette réponse, qui ternit en quelque façon, l'éclat du mérite & la judicieuse conduite d'un si

sage

sage Prince, me fit bien connoître que ce Ministre étoit moins sévére par principe d'équité, que pour suivre la dureté de son naturel *Iroquois*. Cependant, je pensai mourir de chagrin, quoique tous mes Amis tâchassent de me consoler, en me conseillant de m'élever au dessus de ma mauvaise fortune, jusqu'au changement de Gouvernement. Ils ne balancérent point à me persuader de chercher quelque azile où je pûsse être à couvert de la fureur de Mr. de *Pontchartrain*, pendant qu'il plaira à Dieu de le laisser vivre pour lui donner le temps de se convertir. *Je ne veux pas que le pecheur meure, mais je veux qu'il se convertisse &c.* Cette exhortation est d'une belle spéculation, mais peu efficace lorsqu'il s'agit d'attendre si long temps, sans autre ressource que le trésor du fond de la boëte de *Pandore*. Adieu; Monsieur, je partirai incessamment pour ma Province, où je ne ferai que passer comme un éclair; je ne vous écris pas le reste, me contentant de vous dire simplement que je suis,

Monsieur,

Vôtre, &c.

A Paris ce 29. Decembre 1694.

MONSIEUR,

VOus serez bien surpris d'aprendre que je suis à la veue d'une Terre dont il ne me reste que le nom. Mais ce qui suit vous surprendra d'avantage, c'est que toutes les re-

recommandations des premieres Perſonnes de la Cour n'ont pû toucher le cœur de Monſr. de Pontchartrain, tant il eſt prévenu contre moy. Il eſt queſtion de vous dire qu'étant parti de Paris avec bien du mécontentement, j'allai m'en conſoler, quelques mois, dans une certaine Province du Royaume qu'il vous ſera trés facile de deviner. De là je fis un ſaut droit à la Rochelle, où je m'embarquai ſur un Bateau qui porte ordinairement des Paſſagers à la *Tremblade*. Je me trouvai dans cette Voiture dans la Compagnie d'un Moine blanc, dont l'hiſtoire eſt trop ſinguliére pour n'en pas dire quelque choſe. Il s'apelloit *Don Carlos* Baltazar de Mendoza; il eſt fils d'un bon riche Gentilhomme de Bruxelles; il eſt âgé d'environ trente trois ou trente-quatre ans, & pour le moins auſſi haut & auſſi maigre que moy. Il ſervit trois ou quatre ans le Roy d'Eſpagne en qualité de Capitaine de Cavalerie, & comme il s'attachoit plus à l'étude des Sciences qu'à celle de plaire au Gouverneur général des Pais-Bas, ſa Majeſté Catholique luy refuſa un Régiment que ſon Pére ofroit de lever à ſes dépens. Ce refus l'obligea de quitter le ſervice; enſuite ſes parens le voulant marier, il alla ſe faire Moine en Allemagne, & quelque temps aprez il jetta le froc aux orties. Les gens qui m'ont conté ſon hiſtoire, m'ont aſſuré qu'il avoit repris & laiſſé pluſieurs fois ſon froc. Quoiqu'il en ſoit, on peut dire que ce Moine eſt un des habiles hommes de ſon ſiécle. Il poſſéde auſſi parfaitement les meilleures Sciences, que les principales Langues

gues de l'Europe. C'eſt un aveu qui eſt ſorti de la bouche des plus fines gens de Bourdeaux, qui luy rendirent pluſieurs viſites dont je fus le témoin, car nous logeâmes enſemble dans cette ville-là. Le meilleur de l'affaire, c'eſt que le lendemain de noſtre arrivée deux Marchans de ſon Païs luy contérent de beaux Loüis d'or, d'une partie desquels il ſe défit en faveur des Soldats du Château Trompéte, qui n'auroient jamais creu qu'un homme d'Egliſe pût être ſi libéral envers des gens de guerre. Tous les Théologiens, Mathématiciens, & Philoſophes qui le viſitérent étoient ſi charmez de ſon ſçavoir, qu'ils avoüoient que l'homme du monde le plus ſubtil & le plus pénétrant ne pourroit jamais aquérir aprez une étude de 60. ans, les connoiſſances de celuy-ci. Nous demeurâmes quinze jours à Bourdeaux, ſans qu'il eût la curioſité de voir autre choſe qu'une petite Egliſe du Voiſinage, & le Château Trompéte. Il liſoit & écrivoit inceſſamment: mais pour de Breviére, *neſcio vos*. Je croy même qu'il n'en portoit pas. Car il n'eſtoit ni Diacre, ni Preſtre. Pour ce qui eſt de ſon Ordre, il ne m'a pas eſté poſſible de le ſçavoir; car quand je le luy ay demandé, il m'a répondu, *Je ſuis Moine blanc, & rien plus.* Nous prîmes tous deux place dans le Carroſſe de Bayone (car il s'en va en Eſpagne) & lorſque nous arrivâmes à *l'Eſperon*, nous nous ſéparâmes, & je pris la route de *Dax*, & luy celle de *Bayone*. Je ne fus pas plûtôt arrivé dans la maiſon Champêtre où je ſuis, que je reçûs une infinité de viſites, dont

dont j'aurois bien peu me passer ; car j'ay la teste si pleine des contes de vigne, de jardinage, de chasse, & de pêche, dont on me parle depuis quatre jours, qu'à peine ay-je l'esprit assez libre, pour vous dépêcher cet Exprez, & pour vous faire un détail des affaires qui m'obligent à vous demander une Entrevûe; mais ce qui me trouble d'avantage, est l'impertinente folie de nos plus sages Compatriotes. Car ces bonnes gens tant Prestres, Gentilshommes, que Païsans ne font que me parler de Sorciers, depuis le matin jusqu'au soir, & même ils vous citent en particulier comme l'homme du monde à qui les Sorciers ont fait le plus de niches. Enfin, pour peu qu'ils continuent à me débiter leurs chiméres, je croi que je deviendrai Magicien. Ces Visionaires m'assûrent d'un grand sérieux que tel & telle sont Sorciers, quelques-uns jurent de bonne foy qu'ils le sont eux-mêmes, d'autres me disent en conscience, qu'ils l'ont été, & qu'ensuite ils ont quitté le sabath. Je demande aux uns & aux autres les charmes de ce sabath ; ils me répondent que c'est un Palais où l'on trouve les meilleurs Vins, les plus beaux repas, les plus belles Femmes, & la plus agréable simphonie qui soit sous le Ciel ; qu'on y boit, qu'on y mange, qu'on y danse, & qu'on y fait avec les Dames ce qu'on peut bien faire ailleurs sans être sorcier. Enfin, je ne croy pas qu'il soit permis aux Bêtes d'être si Bêtes que ces Foux-là. Ceci surpasse l'imagination, car enfin, on s'appelle icy sorcier, comme ailleurs on s'appelleroit Camarade.

Tout

Tout le monde en croit le nombre si grand qu'il est honteux à un homme de ne point passer pour tel ; Ainsi chacun se fait gloire de porter ce vénérable Titre de Sorcier. On me prend pour un Athée, depuis que je suis icy, parceque je me tue de dire à nos Prêtres & à nos Gentilshommes qu'il n'apartient qu'aux Cerveaux creux de donner dans le paneau de ces rêveries. Mais ce qui me désespére, c'est qu'ayant autant d'esprit que vous en avez, vous puissiez vous même gober ces folies si monstrueuses, malgré cent raisons contraires à cette ridicule opinion. Sçachez, Monsieur, qu'il faut absolument nier la toutepuissance de Dieu, si l'on établit dans le monde les Sorciers, les Magiciens, les Devins, les Enchanteurs, les Spectres, les Fantômes, les Farfadets, les Lutins, & le Diable visible que nous mettons à la queue de toutes ces chiméres. C'est avoir peu de religion, d'esprit, & de sagesse de croire que Dieu se serve de Sorciers & de Magiciens pour faire du mal aux hommes, & aux biens de la Terre. Il n'y a que les Européans capables de croire ces sotises. Chacun se fait un plaisir de conter ces visions. Il ne se trouve personne qui n'ait veu, ou entendu quelque Esprit en sa vie. Peu de gens vont à la source de ces erreurs populaires. On se feroit un scrupule de croire que ce sont des inventions des Prêtres Idolâtres, & Chrêtiens ; on a trop bonne opinion des gens d'Eglise pour leur imputer cela ; & si par hazard il se trouve un homme persuadé de la fourberie des Prêtres qui faisoient

soient parler les Oracles, pour escroquer la bourse des hommes, & les cuisses des Femmes, il se trouvera cent ignorans qui ne le croiront pas. Croyez-moy, Monsieur, j'en demeure à ces anciens Prêtres, pour ne pas vous scandalizer par les industries des Modernes; j'ay la Marmite du Pape trop en tête pour l'empêcher de boüillir; car elle pourroit bien estre un jour ma derniére ressource, ainsi je dois me taire. Ceci mériteroit une Dissertation claire & distincte; peut-être l'aurez vous de moy quelque jour. Cependant apprenez, s'il vous plaît, qu'un * Esprit fort ne sçauroit jamais se laisser persuader qu'il y ait des Sorciers &c. sur tout en considerant qu'ils sont tous gueux comme des Rats d'Eglise; & comment est ce que ces Coquins auroient le courage de se fier à un Maître qui les laisse pendre & brûler, bien loin de leur enseigner des trésors cachez, & mille autres secrets dans le commerce du monde, qui pourroient les enrichir? Comment peut-on croire, je vous prie, que Dieu donne le pouvoir à ces gens là d'exciter des tempêtes, de bouleverser les élémens? On prétend que le diable les engage par des promesses, & qu'il fait des pactes avec eux sous seing privé; si cela étoit-il s'ensuivroit que Dieu donne le pouvoir au Diable de séduire les miserables Mortels, ce qu'il ne sçauroit faire sans autoriser

* J'appelle Esprit fort un homme qui aprofondit la nature des choses, qui ne croit rien que ce que la raison a meurement examiné, & qui sans avoir égard aux préjugez, décide sagement les affaires dont il s'est éclairci à fond.

ſer le menſonge. Ainſi, c'eſt inſulter en forme la ſageſſe de Dieu, de prétendre qu'il arme l'Ennemi du Genre-humain contre les hommes. Il n'apartient qu'aux Cerveaux creux & propres à recevoir toutes ſortes de rêvéries, de croire comme des Articles de Foy, la méchanceté des Sorciers, l'induſtrie des Magiciens, le pouvoir des Enchanteurs, l'apparition des Eſprits, & la ſouveraineté du Diable, puis que tout cela ne ſe trouve que dans l'imagination des Fous & des Cagots. Il eſt bon que la populace ſe repaiſſe de ces chimétes; les gens qui les prêchent y trouvent leur compte par tout païs; faites un peu d'attention à ceci, & vous trouverez que j'ay raiſon. Il ne falloit autrefois qu'être Philoſophe ou Mathématicien pour être Sorcier. Les ſauvages croyent qu'une montre, une bouſſole, & mille autres machines ſont meues par des Eſprits. Car les peuples ignorans & groſſiers ſe forment des idées extravagantes de tout ce qui ſurpaſſe leur imagination. Les Lappons & les Tartares Kalmoukes ont adoré des Etrangers, pour leur avoir vû faire des tours de gibeciére. Le mangeur de feu de Paris a paſſé trés-long temps pour un Magicien. Les Portugais brûlerent un Cheval qui faiſoit des choſes merveilleuſes; & ſon Maître l'échapa belle, parce qu'on le croyoit un peu Sorcier. En Aſie les Chimiſtes ſont reputez empoiſonneurs; en Afrique les Mathematiciens paſſent pour des Enchanteurs; en Amerique les Médecins ſont regardez comme des Magiciens, & en quelques endroits de l'Europe ceux qui poſſédent la langue Hebraique ſont acuſez d'être Juifs. Revenons aux Sorciers; quelle

quelle apparence y a-t-il que ces gens-là vouluſſent donner leur ame au Diable, pour les plaiſirs imaginaires du ſabat, pour empoiſonner des Beſtiaux, pour faire tomber des orages de grêle ſur les bleds, pour élever des Vents furieux qui renverſent les arbres, & les fruits? Ne lui demanderoient ils pas plûtôt des richeſſes? Car enfin, ſi le Diable à le pouvoir de bouleverſer les Elemens, & d'interrompre le cours de la Nature, pourquoy n'auroit-il pas celui de tirer de l'or des Mines du Perou, ou des Tréſors de l'Europe, pour faire des penſions à tous ces Sorciers, qui ſont gueux comme des Rats d'Egliſe. Vous me répondrez que les piéces d'argent ſe convertiſſent dans les mains du diable en feüilles de Chêne; or cette raiſon détruit le pouvoir qu'il a de faire tant de merveilles, & même celuy qu'il communique aux Sorciers. Mais ſuppoſons qu'il ne luy ſoit pas permis de manier de l'argent, ne pourroit il pas, étant auſſi ſçavant qu'on le fait, leur enſeigner les moyens d'en aquérir dans le Commerce & dans les Jeux, leur indiquer les tréſors cachez ou perdus par le naufrage des Vaiſſeaux, ou du moins leur donner le même ſecret qu'au Magicien *Paſetes*, qui faiſoit revenir dans ſa bourſe l'argent qu'il avoit dépenſé? Vous trouverez des gens qui vous ſoûtiendront que le Diable s'eſt ſervi de la goetie trés-long temps avant le Déluge, pour précipiter les peuples dans une idolatrie magique; mais ſi vous menez ces Docteurs de conſéquence en conſéquence, il s'enſuivra que Dieu ſeroit d'une malice atroce; ce qui ne ſçauroit

roit estre. Ne vous étonnés pas, Monsieur, de ce que je mette à cette heure les Magiciens, aussi bien que les Sorciers ; je le fais parce que, à mon avis, si l'on convenoit des uns, il faudroit convenir des autres. Il n'y a point d'homme au monde qui ne prenne *Agrippe*, pour le Prince des Magiciens ; cependant il ne l'estoit non plus que vous. Voici en quoy consistoit sa Magie. Ce Philosophe des plus habiles de son siécle ayant donné des preuves de son sçavoir, en présence de la Canaille de Lion, les Femmes en furent si charmées, qu'elles se servirent presque toutes de luy pour coëffer leurs Maris, il est quelques Religieux Démonographes pour Rivaux, qui le mirent aussitôt à la tête des cinq Papes que le Cardinal schismatique *Bruno* a eu l'insolence de traiter de *Magiciens*. Cependant le Livre d'Agrippa fait autant d'impression sur l'esprit des sots, que le Grimoire, les clavicules, & que le Heptameron de Pierre *d'Apono*. Toutes ces chiméres viennent des impertinens Démonographes, qui ont rempli toute la terre d'illusions, par malice, ou par ignorance. Je ne sçaurois lire les Livres de Jean *Nider*, de *Uvier*, de *Niger*, de *Sprenger*, de *Platine*, de *Tostat*, & des Jésuites *del Rio*, & *Maldonat*, sans les maudire éternellement, car ils soûtiennent des absurditez si contraires à la Raison & à la sagesse de Dieu, que les Princes Chrestiens devroient faire une recherche de tous ces Exemplaires, pour les faire brûler par la main du Bourreau, sans épargner la Démonomanie de Jean *Bodin*, le Maillet

des Sorciers, & les sept Trompétes. Quelle apparence y a-t-il qu'*Eric* Roy des Gots fût surnommé *Chapeau venteur*, à cause qu'il appeloit tous les vens avec son chapeau, les faisant tourner vers la partie du Monde que bon luy sembloit ? Que *Paracelse* eût une Armée de Diables sous son commandement; Que *Santabarenus* fit voir à l'Empereur Basile son fils en vie, quoiqu'il fût mort; Que *Michel l'Ecossois* prédit à l'Empereur Fréderic II. le jour qu'il mourroit à *Fiorenzola* dans la Poüille, que *Pithagore* fît mourir un serpent en Italie, par la vertu de certaines paroles magiques ? Cependant ces Auteurs soûtiennent cent mille fables de cette nature, comme des Véritez inconteſtables. Mais ce que *Gervais* soûtient de la mouche d'arain de Virgile, couronne l'œuvre. Je m'étone qu'un Chancelier de l'Empereur Othon ait pû montrer son extravagance par cette fausseté, suivie de mille autres; cela vous fait voir que la Dignité de Chancelier n'a pas toûjours la vertu de rendre sages tous ceux qui en sont revêtus. N'avons-nous pas oüy dire cent fois que le Diable avoit emporté le Président *Pichon* ? Persone ignore-t il le pacte de Mr. le Maréchal de Luxembourg ; & ne croit on pas aveuglément que le pauvre * *Grandier* fit sortir cent diablotins de l'enfer, pour entrer dans le corps des Réligieuses de Loudun ? Quelles impertinentes sotises allégue Jean *Schefer* dans son

* Curé de Loudun que la tiranie du Cardinal de Richelieu fit périr par le feu, sans avoir commis d'autre crime que celuy de luy avoir déplû.

son Histoire de la Laponie? Cela n'est-il pas étonant qu'on permet la lecture de ces livres? N'y a-t-il pas des gens assez fous pour croire ces Chimères, comme des articles de Foy? Les desabuserez-vous, & vous sera-t-il possible de les persuader qu'il n'y a point de Noüeurs d'éguillete, d'Empsalmistes qui guerissent les playes par des paroles, de Vendeurs de Caractéres, qui par la vertu de certaines fioles, jarretiéres, &c. font des miracles de toutes especes? Non, Monsieur, vous n'en viendriez jamais à bout. On vous prendroit pour un Hérétique; ou tout au moins pour un Magicien, qui butteroit par cette finesse à mettre à l'abri des poursuites de vôtre Parlement toute la Confrairie Magique. Croyez moy, Monsieur, tout ce que je vous écris est positif, le Diable n'a pas le pouvoir de se manifester à nos yeux; par conséquent il ne sçauroit nous attirer dans son parti, par des conventions de Magie, ou de sortilege; cela repugneroit trop à la bonté de Dieu, qui ne tend point de pieges aux hommes deja sujets à tant d'égaremens, par leur propre misere. Mon intention, comme vous voyés, n'est pas de nier le Diable, car je croy qu'il est aux Enfers; mais je nie qu'il ait jamais sorti de ce païs-là, pour venir faire du ravage en celuy-ci. Vous aurez beau m'alleguer les passages de l'Ecriture; je vous répondray que si vous les preniez tous à la lettre, vous doneriez des pieds & des mains à Dieu, & même il faudroit que vous fissiez parler le St. Esprit comme un Iroquois. Il faut que vous sçachiez qu'avant l'arrivée

du Meſſie, les Demons étoient des Dieux bénins & Tutelaires, & ce mot de δαιμονια ne ſignifioit autre choſe que les bons Genies. Mais les Evangeliſtes les ont rendus infernaux, en leur donnant l'épithete de κάκα, qui veut dire méchans. Ce qui fait que depuis ce temps-là les bons Diables ſont devenus malins, ſelon le ſens litteral. Vous voyez donc, Monſieur, que je ne m'obſtine qu'à nier les Sorciers, les Magiciens, les Enchanteurs &c. Cela m'eſt d'autant plus facile que les Intreprétes de l'Ecriture ſainte les appellent indiféremment Aſtronomes, Chiromanciens, & Aſtrologues. De ſorte que par l'explication de ces mots ſinonimes, ils n'ont jamais prétendu dire que ces gens-là fuſſent les Ecoliers du Diable; ceci mériteroit une Diſſertation fort étendue. Car la matiére eſt un peu délicate. Je me contente de l'éfleurer en paſſant, ſans m'arrêter plus long-temps à juſtifier des Criminels d'un Crime imaginaire, qu'il eſt impoſſible de commétre effectivement. Croyez moy, Monſieur, les Magiciens ſont ces Filoux qui coupent adroitement la Bourſe, & qui décrochétent les portes avec la même ſubtilité; les Spectres, les Fantômes, les Lutins, les Farfadets & les Eſprits ſont ces Marauts de valets qui volent de nuit les fruits du jardin, le bled du grenier, l'avoine de l'écurie, qui careſſent les ſervantes, & peut-être, la femme de leur Maître. Les Enchanteurs ſont ces Courcurs de Ruelles, ces Soupirans en titre d'office, qui ſous promeſſe de mariage, atrapent les ſottes filles, qui donnent

dans

dans le panean de leurs Enchantemens. Les devins sont ces fins Ecclésiastiques qui connoissant la foiblesse d'esprit de certains Richards leur extorquent des legs pieux, avec leur dextérité ordinaire; & les Sorciers sont ces faux Monoyeurs dont nôtre Païs est assez fertile, aussi bien que de ces Rogneurs qui font la barbe si adroitement aux Piastres & aux Pistoles d'Espagne; car c'est justement durant la nuit, & dans les lieux les plus cachez qu'ils font ces operations sabathiques. Je vous dis tout ceci pour en être bien informé. Aprez cela vous en croirez tout ce qu'il vous plaira. Je sçay que les Bearnois ont un peu de penchant à la superstition; ils en sont redevables aux anciens Membres de leur * Parlement, qui poussez d'une cruauté pire que celle de Néron, ont fait brûler tant de pauvres malheureux Innocens. Si ces enragez Conseillers sont en Paradis, il est sûr que vous ni moy n'irons jamais en enfer. Croyez moy, tout homme qui sera capable de croire les chimères dont il est question, ne hésitera pas à gober cent mille autres fables, dont les gens d'esprit se moquent fort sagement. Mon intention n'est pas de desabuser le Vulgaire ignorant, car ce seroit vouloir prendre la Lune avec les dents. Ce n'est qu'à vous à qui j'en veux; car vous jurez (à ce qu'on dit) que tous les Chats de la Province ont l'honeur d'être animez par les ames de ces anciens Sorciers, dont les cendres ont servi si long temps aux Blanchisseuses de *Pau* pour faire la lessive. Vôtre salut ne dépend pas de cette créance. Car ce n'est pas un Arti-

* *Pau* Capitale du Bearn Province de France.

cle de foi. On se fait grand tort à soy-même d'ajoûter foy à ces formétes d'apparitions. C'est être ingénieux à se faire peur, en se mettant dans l'esprit qu'un Diable se transforme en Dogue, un Sorcier en Chat, un Magicien en Loup, & qu'une Ame du Purgatoire préne toutes sortes de figures pour mandier des priéres à des Vivans, qui sont assez embarrassez à prier Dieu qu'il les exauce eux-mêmes. Dez-qu'on croit ces visions, on ne sçauroit coucher seul dans une Maison, le bruit d'un Rat sufiroit pour faire glacer tout le sang dans les veines d'un homme comme vous. Car une imagination épouvantée tremble à la veue de ses propres chiméres. Outre le mal qu'on se fait à soy-même, on en cause beaucoup aux autres, par le récit qu'on fait de mille avantures impertinentes & ridicules. Les esprits foibles les avalent comme de l'ipocras, on intimide tellement les femmes qu'elles sont obligées de faire coucher avec elles, en l'absence de leurs Maris, des gens assez résolus pour faire tête aux Sorciers, aux Magiciens, aux Spectres &c. Les jeunes filles ne sçauroient aller verser de l'eau, si quelque Laquais bien armé ne les accompagne le flambeau à la main. Enfin, il arrive de ceci mille choses fâcheuses, dont les Voleurs, les Scelerats, & les Paillards profitent avantageusement. Pour moy je jureray de bonne foy que je n'ay jamais de ma vie rien vû, ni entendu de surnaturel, pendant la nuit, en quelque Païs que je me sois trouvé. J'ay fait tout ce que j'ay pû pour voir ou entendre quelque nouvelle de l'autre monde. J'ay traversé plus de cent

fois

fois à minuit le Cimetiére de Quebec, en me retirant seul à la basse Ville, & je n'ay jamais rien aperceu; mais supposons que j'eusse veu quelque fantôme, (excusés la supposition) sçavez vous ce que j'aurois fait? Le voicy. J'aurois passé mon chemin l'épée nue sous le bras, fort tranquillement. Si le Spectre eût esté à côté, & s'il se fût posté dans le milieu du chemin, je l'aurois prié fort honêtement de me laisser passer. Vous répondrez à cela, que les épées & les Pistolets sont fort inutiles en ce cas-là; je l'avoüe: mais il seroit arrivé de deux choses l'une, qui est que si c'eût été un Spectre (ma supposition continuant) j'aurois aussi peu blessé de mon épée une Ombre, une vapeur, que cette ombre & cette vapeur auroit pû me blesser; & si c'eust esté quelque Vivant sous une figure hideuse, mes armes auroient produit l'effet de châtier un insolent. Remarquez, s'il vous plait, que dans tous les contes d'apparitions d'Esprits, de Fantômes, de Lutins &c. Vous n'avez jamais esté tué ni blessé, (au moins n'en avons nous jamais veu) si donc ces prétendus Ambassadeurs d'enfer, ont les bras si mous, pourquoi les craindrons nous davantage que les éclairs afreux qui précedent les éclats du Tonerre? Car enfin, une homme sage ne doit naturellement craindre autre chose que ce qui peut lui nuire directement ou indirectement. Cependant (me direz vous) il faut qu'il y ait quelque chose à cela, que je ne conçoi pas, puisqu' un homme de guerre reconnu pour brave & pour intrépide en cent occasions, a

tremblé, pâli, & ſué de frayeur, à la veſie & au bruit d'un jeu de Fantômes vivans, qui prétendoient ſe divertir à ſes dépens. Je conviens que cela peut arriver, puiſque cela eſt déja arrivé à des gens de courage. Mais cela provient de ce qu'ils ont donné dans les viſions dez leurs plus tendres années, & qu'ils s'y ſont toûjours entretenus, ſans ſe donner la peine de bien examiner s'il pouvoit y avoir des Spectres, ou non. Ils ont crû ce que les autres gens bornez croyent de la puiſſance du Diable, en un mot, ces gens-là ne craignent uniquement que leur imagination. C'en eſt fait, je m'arrête là, car le temps preſſe. Je dois travailler ſans ceſſe à mes affaires. Dieu veuille que je ne trouve point de Chicaneurs en mon chemin, car on ne ſe tire pas ſi bien d'affaire avec eux, qu'avec les Sorciers & les Fantômes. Je vous demande une entreveue à *Orthez*. Les papiers qui accompagnent cette lettre vous diront le fait dont il eſt queſtion. Je voy que ce Païs eſt bon, mais, entre nous, la monoye ni galope guére, c'eſt ce qui ne m'accommode pas; car on ne vit pas ſans argent parmi les Européans, comme on fait parmi les Hurons de Canada. Je regréte ce Païs-là toutes les fois que la marée décend de ma Bourſe, pour faire Place aux inquiétudes & aux ſoucis que j'ay pour la remplir de ce précieux métal, qui donne de la joye & de l'eſprit, & toutes ſortes de beaux talens

leurs aux hommes les moins hommes. Sur cela je suis,

Monsieur,

Vôtre &c. à Erleich.

Le 4 Juillet, 1698.

MONSIEUR,

POur le coup je suis sauvé, aprez l'avoir échapé belle, comme vous l'aurés sans doute apris, lorsqu'on vous aura donné des nouvelles de ma fuite, dont voicy le détail, en fort peu de mots. J'étois prêt à me trouver au Rendez-vous que je vous avois donné à *Orthez*, & pour cet effet j'avois esté à *Dax*, où je devois recevoir des papiers, qui me paroissoient fort utiles; quand, pas un bonheur sans égal, une lettre d'une certaine personne de Versailles me fut renduë. Je ne l'eus pas plûtôt leüe que je pris le chemin de mon Auberge, afin de méditer les moyens de sortir du Royaume, sans être poursuivi. Vous pouvez croire que mon Conseil fut bien tôt assemblé, car une cervelle comme la mienne n'est pas de nature à perdre le temps en délibérations. Sur ce pied, je me déterminai à donner le change à mon Hôte, luy demandant par écrit le chemin d'*Agen*, où je supposay avoir quelque afaire. Le meilleur de l'affaire c'est que j'avois déja tiré de mes Fermiers prés de deux cens Loüis, comme vous l'avez apris,

avec un trés-beau cheval qui m'a si généreusement retiré du bourbier. Il fut question de me lever au point du jour, & de me faire conduire par une porte de la Ville, qui me menoit à toute autre route que celle dont je vous parleray. Car, dez-que je fus sorti, je pris le chemin *d'Orthez*, évitant toutes sortes de Bourgs & de Villages, passant par des Landes, dans des Champs, dans des Vignes, & dans des Bois, en suivant de petits sentiers, couchant en des maisons écartées. Je n'avois d'autre guide que le soleil, & la veüe des Pirénées. Je demandois aux gens que je rencontrois dans mon chemin, quel estoit celuy de *Pau*, enfin, pour couper court, sans m'arrêter au récit de quelques rencontres, je vous diray que j'arrivay à *Larons* le dernier Village de Bearn, situé, comme vous sçavez, dans la Vallée *d'Ozau*. Je ne fus pas plûtôt entré dans cet impertinent Village, qu'un tas de Païsans m'investit de tous côtez. Jugez, s'il vous plaît, si je n'avois pas raison de croire que le grand Prevôt n'étoit pas loin. Cependant je me trompai, car ces Coquins ne m'arrêtérent que parce que ma mine leur parut Huguenote. Ils me laissérent pourtant métre pied à terre, dans un Cabaret, que vous auriez pris pour l'Antichambre de l'enfer, tant il estoit obscur & plein de fumée. Ce fut là que le Curé prit la peine d'accourir pour m'interroger sur des matiéres de Réligion. Ce fut aussi là où le connus que la plûpart des Curez de Village, sçavent aussi peu ce qu'ils croyent, que leurs Paroissiens; car aprés luy avoir répondu

du sur tous les Points dont il m'avoit interrogé, il jura sur son Dieu que j'étois Huguenot. C'est icy, Monsieur, où la patience pensa m'échaper, mais à la fin considérant que j'avois affaire à des Bêtes, je creus qu'il faloit aussi les traiter en Bêtes, il falut donc me résoudre à leur réciter des Litanies & les Vêpres du Dimanche. Cependant cela ne produisit pas l'effet que j'en attendois; Car ils s'obstinoient toûjours à me vouloir conduire à Pau. Aprez cela jugez de l'embarras où je me trouvois. Car cette infame Canaille disoit que les Pseaumes & les Litanies étoient les premiéres priéres que les Huguenots aprenoient pour sortir du Royaume. J'avois beau dire que j'étois Ecuyer de Mr. Sablé d'Errées, & que j'allois joindre cet Ambassadeur en Portugal. C'étoit *clamare in Deserto.* J'avois beau les menacer d'envoyer un Exprez à l'Intendant de *Pau*, pour demander justice de l'affront qu'ils me faisoient, & de mon retardement. Tout cela ne les touchoit point. Enfin, aprez avoir bien réfléchi sur l'embarras où je me trouvois, je me résolus d'essayer tous les moyens qui peuvent éblouïr les ignorans, quoique la chose fût difficile, parce qu'ils se donnoient tous des airs de Docteurs. C'est icy où je dois prier Dieu qu'il bénisse l'Inventeur du Tabac en poudre, car pendant que j'agitois mon esprit trois ou quatre heures avec ces Marauts, je ne faisois qu'en prendre sans m'en apercevoir. Or comme j'ouvrois ma Tabatiére à tout moment, un des plus traitables Païsans de la Compagnie

s'aviſa de me demander à voir la peinture qui étoit dedans ; laquelle repréſentoit une Dame de la Cour étendue ſur un lit de repos toute nue, les cheveux épars. Celuy-ci ne l'eut pas plûtôt veue, que l'aïant fait voir aux autres, ils ſe dirent entr'eux en *Bearnois*, que c'étoit une Madelaine. A ce beau mot je pris courage, ne faiſant pas ſemblant de l'entendre ; quand tout à coup le Curé me demanda ce que ce portrait-là ſignifioit. Je luy répondis que c'étoit une Sainte qui vengeroit l'inſulte qu'on faiſoit au meilleur de tous ſes Devots, & prenant la bale au bond, je regardai fixement cette nudité, & je forgeai ſur le champ une priére à cette Sainte, ſuivi d'un éloge, où je luy attribuois plus de miracles qu'à tous les autres Saints de Paradis. Cette oraiſon jointe aux exclamations que je faiſois aveugla tellement la Troupe, que chacun baiſa, tête nue, la Dame dont il eſt queſtion, avec un zéle merveilleux. Alors je ceſſai d'être Huguenot, d'autant plus que je continuai à invoquer cette Sainte qu'on connoît en Bearn avec la même ferveur & la même diſpoſition à faire des miracles. Ce fût à qui pourroit obtenir ces priéres par écrit, pendant que chacun s'empreſſoit à l'envi de me guider dans les Montagnes, & de me fournir des Mules. Voilà, Monſieur, un détail aſſez plaiſant des effets du Tabac en poudre. S'il ſert à bien des gens pour trouver une réponſe, pendant cet eſpace de temps qu'il luy faut pour aller depuis les doigts juſqu'au fond du nez ; il m'a ſervi d'une autre maniére à me tirer d'affi-

res,

res, sans y penser. Quel malheur pour un honête homme d'estre obligé de profaner les Saints pour sauver sa vie? Il est vray que j'ay dirigé mon intention en cela. Néanmoins, j'en ay demandé pardon à Dieu. Or ceci vous fait voir qu'un mensonge bien habile fait dans l'esprit du Vulgaire ignorant, des impressions que la vérité toute nue ne seauroit faire. Quelle pitié qu'un Curé ne sçache pas son Cathéchisme! pendant qu'il avale des fables pour des miracles. C'est l'affaire des Evêques, & non pas la mienne: il en est de ces Prélats comme des Officiers de guerre, plusieurs le sont par faveur, plûtôt que par mérite. La plûpart s'attachent à la sçience de plaire à leurs Souverains, au lieu de plaire à Dieu. Vouloir réformer ces abûs, c'est prétendre avaler toute l'eau de la Mer. Je n'en dis pas d'avantage; car ceci ne me touche pas. Ainsi, je reprens le fil de mon Avanture, en vous disant que je louay deux Mules, l'une pour mon Guide, & l'autre pour moy. Mon cheval étoit si fatigué des éforts qu'il avoit été obligé de faire pour me sauver, que la reconoissance vouloit que je le traitasse, avec toute sorte de douceur & d'humanité, puisqu'il l'avoit si bien mérité par ses bons services. Cependant, la nuit, qui me paroissoit un siécle, tant je craignois l'aproche de l'Engeance Prevôtale, me donna plus de temps qu'il n'en faloit pour demander pardon à Dieu de l'invention dont je m'estois servi, sous les auspices de ses Saints, pour me tirer d'affaire. Dans cette situation je mettois incessamment la teste à la fenestre,

pour appeller l'aube de jour ; mais ce Village est si fort enclavé dans les Pirenées, qu'à peine y voit on le soleil au plus haut degré de son ascension, & la dixieme partie de la voute des Cieux. Enfin, las de cette manœuvre & fatigué des travaux du corps & de l'esprit, j'allois donner à la nature une heure de sommeil, pour trois jours de veille, quand j'entendis un grand bruit d'hommes & de chevaux à la porte du Cabaret. Les coups qu'ils y donnoient, & les cris qu'ils jettoient, firent glacer tout mon sang dans les veines. Car je crus que tous les Archers du Royaume étoient à mes trousses. Cependant, j'en fus quitte pour la peur ; car c'étoit des Muletiers qui alloient trafiquer en Espagne, Pendant ce temps là mon Guide & le jour étant arrivez ensemble, nous profitâmes de la compagnie de ces Voituriers. Ce jour-là nous passâmes jusqu'à *Sallent* premier Village d'Espagne, éloigné de sept lieues de *Sarans*, aprez avoir passé devant une maison qu'on apelle * *Aigues-Caudes*, où l'on prend les bains qui gueriſſent une infinité de maladies. Dez-que j'arrivay à *Sallent*, on me conduisit dans un Cabaret sombre & ténébreux, plus propre à loger des Morts que des Vivans. J'étois si fort accablé de sommeil que je dormois debout. Mais comme les Lits me parurent des greniers à poux, je fis étendre de la paille sur le planché, où je me jettai, aprez avoir permis à mon Guide de faire aussi bonne chere qu'il voudroit, pourveu qu'il ne m'éveillât pas. En cet état je dormis depuis

* C'est à dire eaux claudes.

puis neuf heures du soir jusqu'au lendemain à midi, sans m'éveiller. Ensuite nous employames le reste du jour à chercher dequoy faire un très-mauvais repas. Le jour suivant nous piquâmes de fort bonne grace pour gagner un cabaret, où nous trouvâmes quantité de Poulets & de Pigeons, sur lesquels nous nous dédomageâmes du précedent gîte. Enfin, nous arrivâmes hier en cette Ville, qui est située dans le plus Païs, à deux lieües des Montagnes. Tout ce que je puis vous dire, c'est que depuis *Sarans* jusqu'icy, la traverse est de 22. Lieües; & l'on ne fait que monter & décendre par des chemins si étroits, que pour peu qu'une Mule bronchât, on tomberoit avec elle dans des précipices affreux. Mon Guide m'a dit que la route de la Valée *d'Aspe* est plus belle, plus courte, & plus commode. Mais que celle de St *Jean de pied de port* surpasse les autres, puisqu'il n'y a que huit lieües de montagnes entre *Roncevaux* & le plat Païs de la *Navarre*. Quoiqu'il en soit, je suis surpris que Hercule n'ait pas séparé ces Montagnes, pour la commodité des Voyageurs; comme il a fait celles de *Calpé* & *Abila* pour l'avantage des Navigateurs. Je pars demain à la pointe du jour, pour *Saragoça*, afin d'y arriver le même jour.

Je suis, *Monsieur*,

A HUESCA, le 11 Juillet 1695.

MON-

MONSIEUR,

DEpuis trois mois que je ſuis dans cette bonne ville de *Saragoſa*, vous m'avez écrit ſept ou huit fois, en vous plaignant inceſſamment du peu de ſoin que j'ay eu de ſatisfaire vôtre curioſité, mais il faut vous en prendre à vous-même, & non pas à moy. Car, ſi vous n'aviez pas été ſi négligent à m'envoyer ce que je reçois aujourdhuy, ma plume n'auroit pas tracé dans mes Lettres l'inquiétude de mon eſprit, au lieu de vous raconter ce qui ſuit.

Je ne ſçay ſi je dois appeller cette Capitale du Royaume d'Arragon ſimplement belle, où ſi je dois y ajoûter le mot de *trés*; quoiqu'il en ſoit, elle eſt fort grande. Les Rües ſont larges, & bien pavées, les Maiſons ordinaires ont trois étages, les autres en ont cinq ou ſix, mais elles ſont toutes bâties à l'antique. Les Places ne méritent pas qu'on en parle. Les Couvens, qui ſont icy en quantité, ſont généralement beaux, & leurs jardins, & leurs Egliſes ne le ſont pas moins. L'Egliſe Cathédrale, qui s'appelle *la Ceu*, eſt un trés-beau & trés-vaſte Edifice. L'Egliſe de * *Nueſtra Senora del Pilar* n'a rien que de fort ordinaire en ce qui régarde l'Architecture. Il eſt vray, que la Chapelle où eſt cette *Senora*, ſemble tant ſoit peu curieuſe, parce qu'elle eſt ſoûterraine. Les Eſpagnols prétendent qu'elle eſt d'une matiére inconnue à tous les hommes. Sans cela,

* Nôtre Dame du Pilier.

cela, je la croirois de bois de noyer. Cette Chappelle a trente six pieds de longueur & vint & six de largeur; elle eſt remplie de Lampes, de baluſtres, & de Chandeliers d'argent, auſſi bien que le grand Autel, & de quantité de pieds, de mains, de cœurs, & de teſtes, que les miracles de cette Vierge ont attiré dans ce lieu-là. Car vous ſçavez qu'elle en fait tous les jours qui ſurpaſſent l'imagination; mais ce qu'il y a de plus ſolide, c'eſt une infinité de Pierres précieuſes, d'un prix ineſtimable, dont ſa Robe, ſa Couronne & ſa Niche ſont remplies. Cette Ville eſt ſituée ſur les bords de la Riviére de *l'Ebre*, qui eſt large comme la Seine à Paris, & bâtie ſur un terrain égal & uni, étant revêtue d'une ſimple muraille, dégradée & déchauſſée en quelques endroits. Les Arragonois eſtiment infiniment le Pont de Pierre qui traverſe la Riviére, parcequ'ils n'en ont pas veu cent autres qui ſont plus beaux. Ils auroient plus de raiſon de regarder le Pont de bois ſitué un peu au deſſous, comme le plus beau qui ſoit en Europe. On trouve dans cette Ville des Académies pour les exercices du Corps & de l'eſprit, ſur tout une belle Univerſité qui ne céde qu'à celles de *Salamanca*, & de *Alcala de Henares*. Les Ecoliers ſont généralement tous habillez comme les Prêtres, c'eſt à dire en manteau.

* On voit encore deux Egliſes conſtruites par les *Gots*, où il ne manque ni beauté ni ſolidité. On y remarque de trés belles voûtes d'ogive, qui font voir que ces Peuples entendoient parfaitement bien la Stéréotomie.

teau long. Mr. le Duc de *Jouvenazo* est Vicerov de ce Royaume; cette Dignité Triennalle me paroît plus honorable que lucrative; car elle ne rend que six mille Ecus par an. L'Archevêque, en tire vingt mille de son Archevêché, mais comme il est véritablement homme de bien, il distribue le tiers de ce revenu aux pauvres. Sa naissance est des plus obscures, cependant il a été Président d'un des Conseils de la Cour d'Espagne, peut-être est-ce à cause de l'antipatie naturelle qu'il a toûjours eue pour les François. Les Chanoines de sa Cathédrale, & ceux de nôtre Dame du Pilier retirent cent écus par mois de leurs Canonicats. *El justitia* est le Chef de tous les Tribunaux de l'Arragon. C'est entre ses mains que les Rois d'Espagne trouvent une Epée nue, quand ils prêtent le serment de conserver les Priviléges de ce Royaume, à leur avénement à la Couronne. Cette Cérémonie se fait à la Maison de la Députation, qui est un Edifice merveilleux. Le *Salmedina* est une espece de Lieutenant Général Civil & Criminel. Cette Charge de Robe & d'épée est triénalle, aussi bien que celle de son Lieutenant. † *L'Audiencia Real* est composée de plusieurs Conseillers qui sont aussi friands d'épices que les nôtres; Outre cela il y a cinq Jurats, qui ne conservent leur pénible Emploi que deux ans. Ce sont des Juges de Police, qui se chargent du soin de la Ville. Enfin, je n'aurois jamais fait, si j'entreprenois de vous faire un détail

* Cette Charge est à peu prés celle de Chancelier.

† Parlement.

détail des autres Charges de ce Royaume. Le pain, le vin, la Volaille, les Perdrix, & les Liévres y sont à trés bon marché. Mais la Viande de boucherie est extrémement chére, & le bon poisson tout à fait rare. Les Etrangers, qui passent dans cette Ville, sont réduits à se loger en certaines Hôteleries que les Espagnols appellent *Meson*, où les Hôtes ne fournissent aux Passans que la Chambre & le lit, l'Ecurie, la * paille, & l'orge. Il est vray que les Valets ont soin d'acheter ce qu'on veut manger, & d'accommoder les Viandes de la maniére qu'on leur ordonne, pourvû que ce soit simplement à boüillir ou à rôtir. Les vins d'Arragon sont doux & forts, sur tout le vin rouge; car le blanc a moins de force & de douceur. Il n'y a d'autre Divertissement icy pendant l'Eté que la promenade. Les Cavaliers & les Dames sortent séparément de la Ville, vers le soir. Mais c'est moins pour prendre le frais que pour prendre le chaud. L'Hiver on a le plaisir de la Comédie, où l'on dit que les Prêtres & les Moines vont sans scrupule. Mr. le Duc de Jouvenazo tient tous les soirs assemblée chez luy; on y raisonne, & on y boit des liqueurs ou du Chocolat. Les gens de la premiére qualité s'y trouvent presque toûjours. Ils sont honnestes & affables au dernier point. Ils m'ont donné des marques sensibles d'amitié, & la plus grande est de m'avoir régalé dans leur Maison; c'est ce qui me fait voir qu'ils ne sont pas si farouches qu'on me les avoit dépeints. J'avoüe qu'en public les soûris ne

* Il n'y ni foin, ni avoine en Espagne.

ne dérident jamais leur front, & que la familiarité de la joye ne leur fait rien rabatre de leur gravité affectée. Mais dans le particulier ce ſont les plus jolies gens du monde; c'eſt à dire les plus enjoués & les plus vifs. Les Arragonois ſont preſque tous auſſi maigres que moy. De là, Monſieur, vous pouvez juger de leur bonne mine. Ils diſent que cela provient de ce qu'ils tranſpirent beaucoup, qu'ils mangent & dorment peu; qu'ils ont les paſſions de l'ame vives & fortes; & qu'enfin ils diſſipent les eſprits influens pas des exercices que les François ne font pas ſi ſouvent qu'eux. Leurs viſages ſont auſſi pâles que le mien. Peut-être ces mêmes exercices en ſont ils la cauſe, au moins Ovide le croit ainſi, *pallent omnis amor, color eſt hic aptus amandi.* Leur taille paſſe la médiocre. Leurs Cheveux ſont châtein obſcur, & leur tein eſt auſſi clair que celui des Bearnois. Tout ce que je viens de vous dire à leur égard, ſe peut entendre auſſi de leurs Femmes, dont la maigreur ne va pourtant pas ſi loin. On ne peut pas convenir qu'elles ſoient belles, mais on ne ſçauroit s'empêcher d'avoüer qu'elles ſont aimables, ſi la nature leur a été chiche en gorge & en front, elle leur a prodigué des gros yeux étincelans, ſi pleins de feu qu'ils brûlent ſans quartier, depuis les pieds juſqu'à la teſte, les gens qui s'en s'aprochent. Elles ſont trés-obligées à *Theano* femme de *Pithagore*, de leur avoir apris que les Perſonnes de leur Séxe ne ſont nées que pour l'agréable métier d'aimer, & d'être aimées. Cette douce Morale s'accorde parfaitement bien avec leur Compléxion. Auſſi la pratiquent-

quent-elles à merveilles. Car dez le matin elles courent aux Egliſes, plûtôt pour conquérir des cœurs, que le Paradis; elle n'ont pas plûtôt dîné qu'elles vont chez leurs Amies, qui ſe rendent ſervice reciproquement dans leurs Galanteries, en favoriſant l'éntrée de leurs Amans chez les unes & chez les autres, avec bien de la ruſe & de l'artifice. Il s'agit icy de fineſſe, car la vertu des Femmes conſiſte icy plus qu'ailleurs à bien cacher ſon jeu. Leurs Maris ſont clairvoyans, & pour peu que l'intrigue ſoit découverte, elles courent grand risque de faire le voyage de l'autre monde, à moins qu'elles ne ſe ſauvent dans un Couvent. Il n'y a qu'un mois & demi que je vis poignarder une Fille par ſon propre Frére, dans une Egliſe, au pied de l'Autel, pour avoir entretenu quelque temps un commerce amoureux. Il partit exprez de Madrid pour faire ce bel exploit, dont il fut châtié par deux mois de priſon. On n'a fait icy que dix-huit ou vint aſſaſſinats de guet à pend depuis que j'y ſuis; parce que les nuits ſont un peu trop courtes. Mais on m'a dit qu'il ne ſe paſſe guére de nuit en hiver, qu'il ne s'en faſſe deux ou trois. Il eſt vray que ce ſont des gueux & des miſerables de deux Paroiſſes de la Ville, qui s'inſultent de cette maniére-là. Ce ſont de vieilles inimitiez qui les portent à cette extrémité. Ce déſordre provient de ce qu'il faut de grandes preuves pour condamner un homme à mort. Et de ce que les Criminels condamnez ſe prévalent des priviléges du Royaume pour prolonger l'exécution d'un ter-

me

me à l'autre. Ce qui fait qu'à la fin ils en ſont quittes pour les Galéres, d'où ils ſortent enſuite par mille ſortes de voyes. De ſorte que ſi quelque forte Partie ne preſſe les Juges, ils ſe ſauvent toûjours de la corde. On ne ſçait ce que c'eſt que de voler dans les rues, & ces meurtres ne ſe font jamais dans cette veüe-là. Je me ſuis ſouvent retiré ſeul de chez le Viceroy, à onze heures, ou à minuit, ſans qu'on m'ait inſulté; il eſt vray que j'ai ceſſé de m'y expoſer, ſur le conſeil que les gens de qualité me donnérent, de marcher toûjours accompagné, de peur que ces Aſſaſſins ne me priſſent pour un autre. Quoiqu'il en ſoit, il n'y a rien à craindre pour les gens de quelque diſtinction, à moins qu'ils ne ſe trouvent envelopez dans quelque intrigue amoureuſe; Car alors on court riſque d'eſtre poignardé dans les rues en plein midi. Il faut donc eſtre ſage ou s'abandonner aux Courtiſanes, pour éviter ce malheur. Or de ces deux moyens le premier eſt le meilleur, puiſqu'il conſerve également la Bourſe & la ſanté. La Nobleſſe d'Arragon eſt aſſez riche; mais elle le ſeroit davantage ſi les Païſans de ce Royaume, étoient auſſi laborieux que les nôtres. Ces pareſſeux ſe contentent de faire labourer leurs Terres, ſemer, & receuillir leurs grains, par des * *Gavachos* dont l'Eſpagne eſt infectée. La populace conjecture que la France eſt le plus mauvais Païs du monde, puiſque les François le quittent pour venir dans le leur. Il eſt vray

* Epitéte qu'ils donnent aux François, & qui dans le fond ne ſignifie rien du tout.

vray que les Laboureurs, les Coupeurs de bled, les Bucherons, & les gens de tous Métiers, ſans compter les Cochers, les Laquais & les Porteurs d'eau ſont preſque tous Bearnois, ou Languedochiens, ou Auvergnats. On trouve icy quelques Marchands Bearnois, qui ſe ſont enrichis par le commerce de France, qui, malgré la guerre, ſe fait encore aſſez ouvertement. Si les Arragonois avoient du ſang aux ongles, & qu'ils vouluſſent enrichir leur pais, il leur ſeroit facile d'en venir à bout. La Riviére d'Ebre eſt navigable pour des Grands bateaux plats comme ceux de la Seine, depuis *Tortoza* juſqu'à prez de *Miranddbro*. Cinquante perſonnes qui ſont décendues m'ont aſſûré qu'il y reſtoit en été trois pieds d'eau dans les endroits les moins profonds, & que d'ailleurs ſon courant eſt trés-paiſible; tellement que la ſeule dificulté ne conſiſte qu'à faire des chemins le long du rivage, pour hâler ces bateaux en la remontant. Les François emmenent icy quantité de Mules & de Bidets, ſur quoi ils gagnent cent pour cent, tous frais faits. Ces Mules ſervent pour tirer les Carroſſes & les * *Galeras*, car celles d'Eſtramadure ſont chéres, & ne reuſſiſſent pas icy, comme dans les Pais Méridionaux de l'Eſpagne. A l'égard des Bidets, on les débite ordinairement mieux dans le Royaume de Valence, où les Païſans s'en ſervent à des uſages diferens, Les Carroſſes de ce païs ont, à peu prez, la figure des Coches de France, & ils vont d'une

* Grandes Charretes, qui portent 80. quintaux & qui ſont tirées par huit Mules.

d'une si grande lenteur, qu'ils ne feroient pas le tour de la Ville dans le plus grand jour de l'Eté. La Mode d'aller en visite à Cheval est icy comme en Portugal, & les Gentishommes & les Officiers de guerre sont habillez à la Françoise; ils trouvent que l'habit à l'Espagnole est insuportable, à cause de la *Golilla*, qui est une espece de Carcan, où le cou se trouve tellement enchassé, qu'il est impossible de baisser ou de tourner la teste. L'habit des Femmes paroît un peu ridicule aux Etrangers, quoiqu'ils ne le sont pas dans le fond. Je trouve à l'heure qu'il est, celuy des nôtres cent fois au dessous; les Espagnoles ne scauroient cacher aucun défaut de nature. Leur taille, leur grandeur, & leurs cheveux paroissent tels qu'ils sont; car elles ne portent ni coeffes, ni talons, ni corsets de baleine. Si les Françoises étoient obligées de prendre cette mode-là, elles ne tromperoient pas tant de gens, par leurs tours de cheveux, leurs talons, & leurs fausses hanches. Il est vray qu'on pourroit un peu reprocher aux Espagnoles de montrer à découvert la moitié de leurs bras, & de leurs épaules; mais en même temps il ne faudroit pas épargner les Françoises, qui afectent d'étaler deux piéces plus tentatives & plus animées. Car dés qu'on objectera que les unes scandalizent par derriére, on aura le même droit de répondre que les autres scandalizent par devant. Au reste, si les Femmes sont gênées, elles ont l'agrément d'estre fort considérées. Car dés qu'elles passent dans les rues,

rues, à visage découvert, en Carrosse, ou à pied, on s'arrête pour leur faire une révérence ; à quoy elles répondent par une inclination de teste, sans plier le genou. Leurs Ecuyers, qui sont des Vieillards hors de soupçon, leur donnent la main nue ; car c'est la mode Espagnole. Ce sont les seuls qui aïent l'avantage de toucher leurs mains, car quand un Cavalier se trouve par hazard dans une Eglise auprés du Benitier, & qu'une s'y présente, il trempe son Chapelet dans l'eau benite, pour luy en offrir. Il en est de même à la dance, ce qui n'arrive guére souvent. Car le Cavalier & la Dame ne se tiennent que par les deux bouts d'un mouchoir. Vous pouvez juger de là combien le salut du baiser y paroît choquant. Il faut que je vous fasse conoître que les Espagnols ne sont pas si farouches qu'on le publie, en vous donnant en même temps un petit détail de leurs repas. Un Gentilhomme que je voïois trés-souvent chez le Viceroy, & dans les Académies, m'ayant honoré d'une visite, je répondis à son honnêteté de la même maniére. Il me reçut au haut de l'escalier, & m'ayant conduit dans une Salle où nous-nous entretînmes une demi-heure, je luy demandai comment se portoit son Epouse, mais il me répondit qu'il la croyoit en assez bonne santé pour nous recevoir dans sa Chambre. Aprez cela voyant paroistre le Chocolat & les biscuits, ce Gentilhomme se leva pour m'introduire dans

la Chambre de sa Femme, qui s'étant tenue debout pour recevoir nos revérences, s'assit sur son *Sofa*, pendant qu'on nous donnoit des chaises. Je luy dis que j'étois fort obligé à son Mari de m'avoir procuré l'honeur de la saluer; elle me répondit qu'il me regardoit comme Espagnol, & comme Ami; ensuite ayant pris le Chocolat, elle me demanda si je le trouvois bon, & si les Dames de France n'en prenoient pas. La conversation ne dura qu'un demi quart d'heure, car comme je craignois de pécher contre les formalitez Espagnoles, je me levai, je la saluai, & je sortis de la Chambre avec son Mari, qui me pria de dîner avec luy. Nous nous promenâmes pendant ce temps-là dans son Jardin, & aprez avoir fait mener ses chevaux devant moi, nous remontâmes dans une Sale où le couvert étoit mis. Un moment aprez la Dame parut, entra, & aprez avoir salué à sa maniére, elle prit sa placé d'un côté de la * Table, & nous de l'autre. On servit d'abord des Melons, des Raisins, des Pavies, & des Figues; ensuite on nous donna chacun nos *pitames* à la maniére des Moines, consistant en ce qui suit; des cotelétes rôties dans le premier plat; une perdrix & un pigeon aussi rôtis dans le second; un lapreau en pâte dans le troisiéme, une fricassée de poulets

* Table séparée par dessous avec des planches, afin que les pieds des Conviez ne se touchent pas.

ſers dans le quatriéme, des † Oronges environées de petites Truites longues comme le doigt, dans le cinquiéme ; & une Tourte d'abricots dans le ſixiéme. Aprez quoy l'on porta des boüillons jaunes comme le ſafran, dont ils eſtoient remplis. Voilà, Monſieur, en quoy conſiſtoit la portion de chacun de nous. Cependant nôtre converſation ne roula que ſur les Françoiſes. La Dame prétendoit que la grande liberté que les hommes ont en France, d'entrer chez les Femmes, de joüer, & de ſe promener avec elles, expoſoit les plus ſages & vertueuſes à être deshonorées par des Indiſcrets, & des Médiſans ; qui pour ſe faire valoir gens à bonne fortune, diffament celles qui leur reſiſtent. Enfin, aprez avoir bien déclamé contre les Maris, qui digérent paiſiblement ces affronts, au lieu de ſe vanger, nous ſortîmes de Table. Elle fit ſon ſalut ordinaire, en ſe retirant dans ſa Chambre. Cependant je fis auſſi ma retraite. Le Gentilhomme marcha toûjours devant moy, juſqu'à l'eſcalier, où il s'arrêta du côté gauche, afin de me laiſſer la main, en luy diſant adieu. Il attendit que je fuſſe au pied de l'eſcalier pour recevoir un coup de chapeau ; enſuite nous nous perdîmes de veüe l'un & l'autre. Je vous raconte cette avanture

† l'Eſpece de champignons rouges deſſus & jaunes deſſous.

pour vous faire connoître la maniére dont les Eſpagnols en uſent envers leurs Amis. Si cent Gentilshommes m'avoient régalé, il n'y auroit aucune différence de ce que je vous ay dit, ſi ce n'eſt, peut-eſtre, en la bonne chére. Car pour la Cérémonie, c'eſt toûjours la même choſe chez les uns, comme chez les autres. Ainſi, par cette Deſcription vous ſçavez tout ce qui ſe pratique en Eſpagne, en pareille occaſion. Je croy vous avoir dit que les Eſpagnoles nous traitent d'indiſcrets; elles n'ont, peut-être, pas tout le tort. Car toutes les Femmes de l'Europe tiennent le même langage. Voici quelques vers Eſpagnols qu'un fou de Poëte a faits ſur cette matiére, il y a cinquante ans.

Los diſcretos Eſpagnoles.
Los maridos Zelozos,
Hazen en Callados Gozos
Orejas de Caracoles.
No ſon tales los Francezos,
Tanto no pueden cubrir,
Antes mas quieren mil vezes,
No huzer, que no dezir.

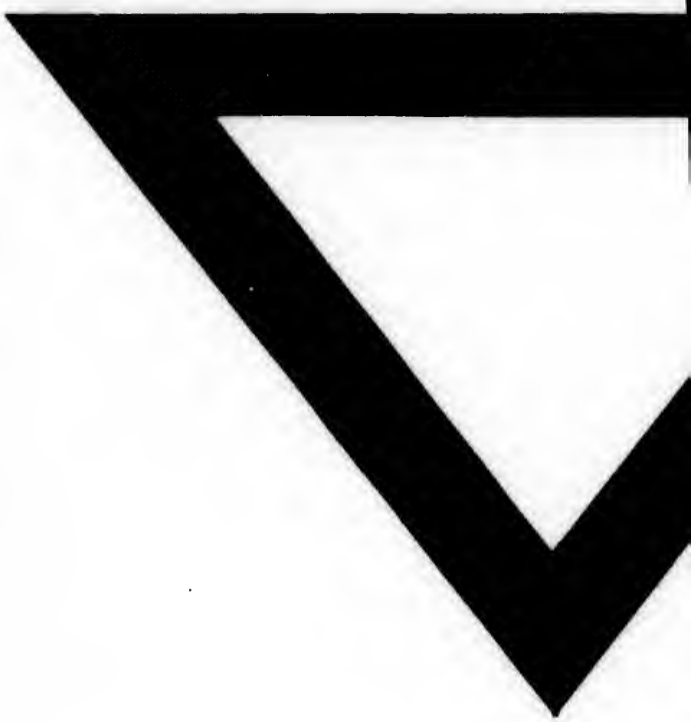
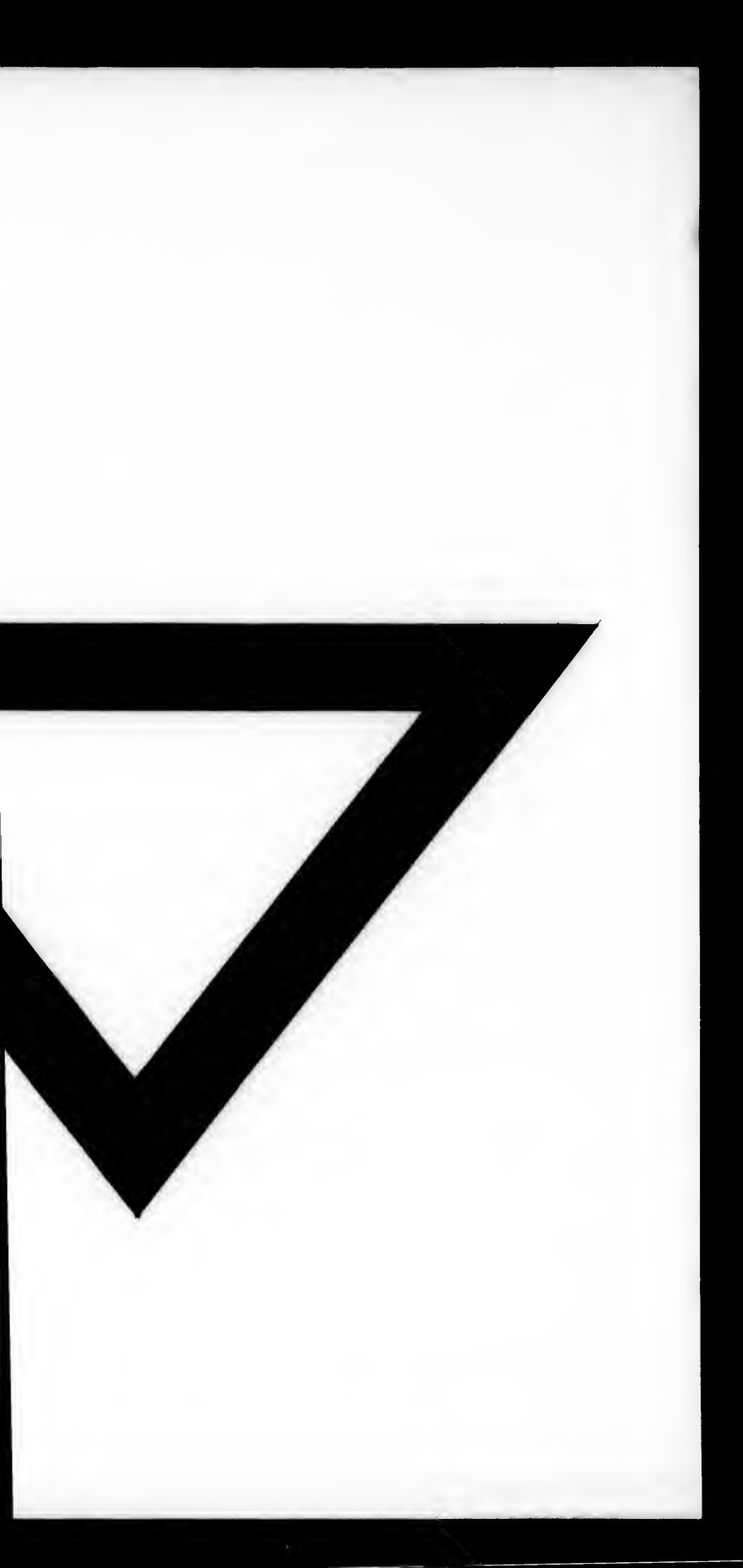
Cela veut dire en bonne proſe; que *les diſcrets Eſpagnols aident aux Femmes à coëfer leurs Maris, par des embraſſemens ſecrets. Que les François au contraire ne peuvent rien cacher, car ils aiment mille fois mieux ne pas faire le coup, que de ne pas le dire.* Voila, Monſieur, à peu prez, le

le raisonnement de ce Huron, qui prétend que nous faisons gloire de payer les faveurs des Dames, avec une ingratitude qui ternit leur reputation, de fond en comble. Cet avis peut leur aprendre à ne se pas fier à des Evaporez. Une Femme d'esprit ne sera jamais embarrassée à connoître le Caractére d'un homme, lors qu'elle voudra s'en donner la peine. Les jeunes gens sont foux. Cependant les Dames les préferent aux gens sages, parceque la Sageſſe ne leur vient qu'à l'âge où la nature commence à filer doux. La Langue indiscréte des jeunes Cavaliers fait un tort considérable à leurs Maitreſſes, mais les Femmes de chambre & les Confidentes n'en font pas moins. Les Femmes ſe perdent ſouvent elles-mêmes pour ne pas prendre aſſez de précaution envers leurs Domeſtiques. J'appelle une femme ſage celle qui ſçait bien cacher ſes folies. C'eſt un des premiers talens des Eſpagnoles. Leſquelles font en cela beaucoup de grace à leurs Maris, car enfin le coup ne fait que le cocu, au lieu que le bruit fait les Cornes. Sur ce beau mot, je finis ma lettre, en vous priant de m'écrire à *Bilbao*, où je dois aller au premier jour. Delà je côtoyerai par terre ou par mer, les côtes maritimes juſqu'en Portugal, afin de connoiſtre les Ports & les Havres dont on ma parlé tant de fois. Cette découverte me fera plus de plaiſir que ſi je voyois les plus belles Villes du monde.

[illegible] des [illegible]

[illegible]

[illegible]

Votre, &c.

A SARAGOZA, [illegible]
Octobre, 1695.